

Folklore L'arabançon

histoire et vie populaire



REWISBIOUE
Archives

128

192

Périodique trimestriel

N° 273

LE FOLKLORE BRABANÇON

Histoire et vie populaire

Mars 1992 - N° 273

**Organe du Service de Recherches Historiques et
Folkloriques de la Province de Brabant.**

Président: Didier ROBER, député permanent.

Vice-Présidents: Willy VANHELWEGEN et Pierre
BOUCHER, députés permanents.

Directeur: Gilbert MENNE.

Rédacteur: Myriam LECHÊNE.

**Conseiller
artistique:** Marc SCHOUPPE.

Prix du numéro: 100 F. 120
Colisation 1991 (4 numéros): 350 F. 400
Siège: rue du Marché aux Herbes, 61, 1000 Bruxelles
Tél: 02/504 04 30.

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 00. Les bureaux sont fermés les samedis,
dimanches et jours fériés.

COTE du Service de Recherches Historiques et Folkloriques:
091-0115273-66

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Toute
la correspondance doit être adressée au Directeur.

Il existe une édition néerlandaise du «Folklore Brabançon» qui paraît
également tous les trois mois et qui contient des articles originaux. Mêmes
conditions d'abonnement.

SOMMAIRE

La bataille de Ramillies. Dimanche de pentecôte 23 mai 1706, par Michel de SAINT-HUBERT	p. 3
Types peu connus ou oubliés du folklore bruxellois et du roman pays de Brabant, par Maurice DESSART	p. 47
Wavre. Inventaire d'un mobilier remarquable dans une maison de 1730, par J. MARTIN	p. 53
Sainte Ragenvulfe d'incourt. Hier et aujourd'hui, par Didier BELIN	p. 58
Les Pépinides et leur famille, par J. GAUZE	p. 92

La bataille de Ramillies Dimanche de Pentecôte 23 mai 1706 Récit romancé

par Michel de SAINT HUBERT

Le 23 mai 1706, dimanche de la Pentecôte

Sir William Cadogan se dresse sur ses étriers et se cambre en arrière pour soulager ses épaules lasses. Voici des jours qu'il chevauche et cette nuit encore il a peu dormi ; à une heure du matin Sa Grâce l'a fait mander afin qu'il prenne la tête des deux escadrons dépêchés vers le plateau de Mont-Saint-André où le Duc envisage de prendre position pour attendre l'armée française.

Ils sont partis de Corwarem comme s'éveillaient les cantonnements. Leur chevauchée a quelque chose de fantomatique comme une nouvelle ballade du « Roi des Aulnes » : hommes et chevaux sont nimbés de la brume qui se lève avec l'aube, tant il a plu ces derniers jours. Les villages aussi qu'ils ont traversés, aux maisons de briques brun-rouge, ont d'autant plus l'air de villages morts que leurs habitants ont appris, au fil des ans, à se méfier de toute troupe armée, quel que soit l'uniforme qu'elle porte.

Ils en ont tant vus, nos Hesbignons, et depuis tant d'années ! Bien peu leur chaut, à eux, que le petit fils de Louis XIV règne à Madrid et soit donc, de droit, leur souverain. Ce qu'ils voient, ce qu'ils subissent, c'est le continuel mouvement des troupes des belligérants qui se nourrissent sur le pays, réquisitionnant le peu de « blan grain » qu'on a pu engranger quand les chevaux ne l'ont point mangé en herbe. Qui prennent leurs quartiers d'hiver dans les fermes et les châteaux, abusant des filles quand ce n'est pas des jeunes garçons, encore heureux quand un soir de beuverie ils ne mettent point le feu par mégarde, comme c'est encore arrivé à Liernu. Et puis il y a les corvées : Messieurs les Français se sont imaginés de se couvrir par ce qu'ils ont appelé « les lignes du Brabant » : un réseau de tranchées qui court entre Gette et Mehalgne et jusqu'au Démer loin au nord. Il en a fallu des coups de pelle pour creuser les fossés de cinq toises, les tranchées et leurs épaulements.

Sir William frissonne dans la brume. Il a arrêté son cheval à un carrefour : devant c'est Foulz ou Folx, du diable comment ces Belges prononcent de tels noms ! À gauche, c'est Branchon. Il a laissé les rênes longues à son cheval qui en profite pour tondre gloutonnement quelques pouchées d'herbe.

A cinq pas en arrière de son chef et un peu sur la gauche comme il se doit, le jeune Asquith s'est figé sur son cheval, statue équestre un peu dérisoire. Le jeune cornette de dix-huit ans en est encore à son impression première: il a pris son service voici trois jours, frais arrivé d'Angleterre et pour lui, depuis lors, Sir William Cadogan est à trente et un ans,



le parangon de toutes les vertus militaires. Bien pris dans son corselet d'acier bruni il lui apparaît comme l'archétype du preux chevalier.

Justifiant cette admiration un peu naïve il faut reconnaître que, pour avoir été choisi depuis plus d'un an par Marlborough comme Chef d'Etat Major Général de l'armée des alliés, Sir William doit réunir un bon nombre de qualités: il faut être bien autre chose qu'un courtisan pour se maintenir à un tel poste.

Un peloton de cavaliers fantômes a maintenant dépassé les deux officiers. On n'entend que le martèlement des fers dans la boue du carrefour et, de temps à autre, l'ébrouement d'un cheval. Le chef de peloton lève le bras et sa troupe prend le trot vers Folx-les-Caves dans la brume qui s'éclaire de plus en plus.

Monsieur de Villeroy s'éveille d'excellente humeur. Le jour commence à teinter de rose la brume dont les volutes roulent derrière les hautes croisées de la chambre où il a reposé au château de Jodoligne Souveraine. Dans la cheminée sont encore tièdes les braises du feu qu'ont allumé ses valets pour combattre l'humidité qu'une longue période pluvieuse a fait régner.

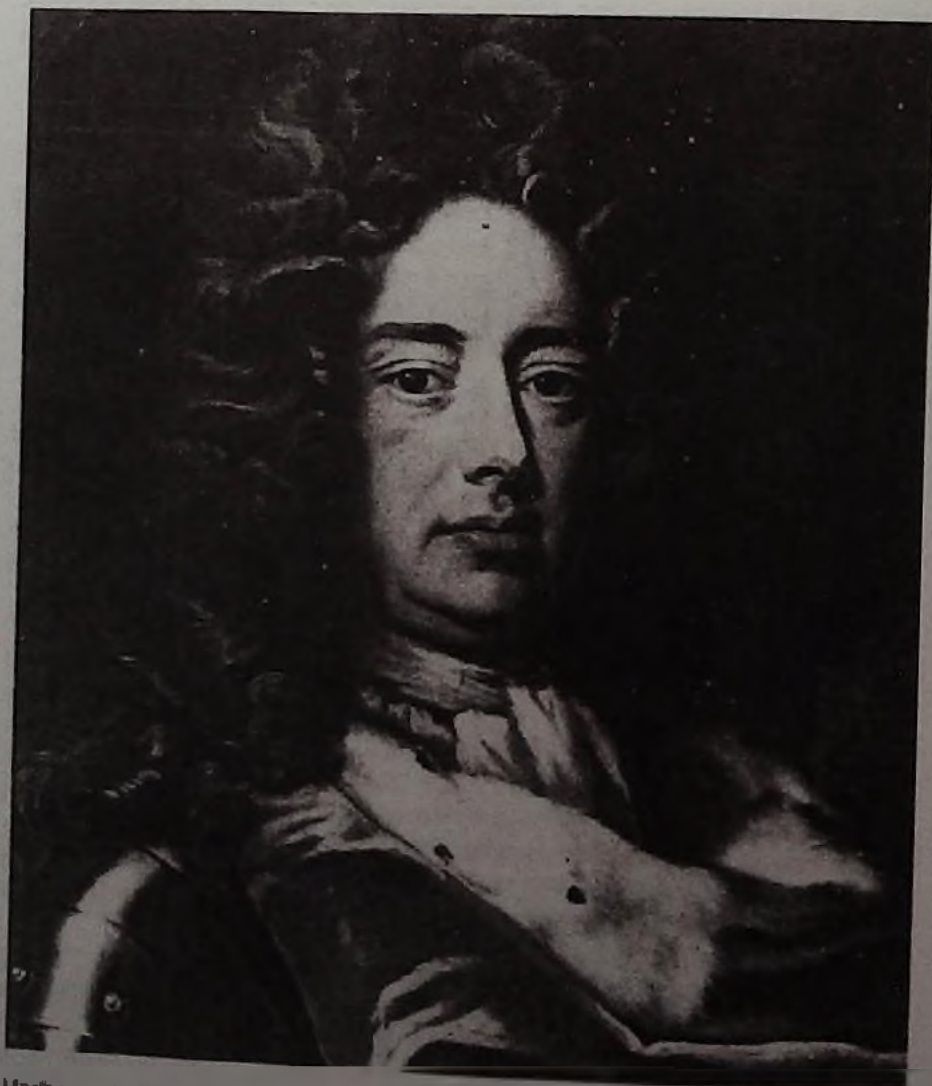
Ils ont entretenu ce feu jusqu'à ce que se termine le conseil de guerre au cours duquel ont été prises les dernières dispositions. Monsieur le Duc est bien content: il a trouvé dans les lenteurs de son allié, Maximilien-Emmanuel, Electeur de Bavière et Gouverneur des Pays-Bas pour l'Espagne, le prétexte qu'il cherchait pour ne point se conformer de trop près aux directives de Monsieur le Maréchal de Chamillart.

Le Ministre de la Guerre lui a en effet enjoint, lors d'un conseil tenu à Versailles voici quinze jours de chercher la bataille et de détruire l'armée des alliés sans attendre l'appui des bataillons que Marsin ramène de Lorraine. L'amitié qui lie depuis l'enfance Louis XIV et François de Neuville n'a pas suffi à faire prévaloir l'avis de ce dernier. Sachant la défection prussienne et les lenteurs danoises (il semblerait que les troupes de cette nation n'ont point été payées) sa Majesté a jugé que son ami le Duc de Villeroy avait bien assez de monde pour contrer Marlborough réduit aux seules forces anglo-hollandaises.

Monsieur le Maréchal n'en est point trop persuadé: ce diable de Churchill est un fin manœuvrier qui lui a, l'an dernier, valu l'humiliation d'une retraite plutôt désordonnée. Sans l'inertie du Général hollandais Slangenberg (fermement désavoué et cassé depuis par les Etats-

Genéraux) Villeroy eut couru grand risque de se voir aussi sévèrement défait devant Bruxelles que le Maréchal de Tallard l'avait été à Blenheim en 1704!

Enfin, grâces en soit rendues à Monsieur l'Electeur de Bavière, on attendra Marsin pour se montrer agressifs. Les ordres sont donnés à l'armée de gagner le plateau de Mont Saint-André et d'y prendre solidement position, face à l'est. Tout pourra se faire à l'aise, les alliés sont à un jour de marche.



Marlborough. Peinture de Sir Godfrey Kneller.

Asquith a violemment sursauté et sa monture, percevant son émoi, a fait un écart. Cadogan a pour lui un rapide regard par-dessus l'épaule et l'ombre d'un sourire joue sur ses lèvres tandis qu'il broche son cheval et lance droit, s'il est suivi par le jeune cornette, vers la mousqueterie qui vient d'éclater.

Les distances sont trompeuses dans le brouillard. Tout de suite ils arrivent en haut de la pente où l'engagement a eu lieu et déjà s'est terminé. On pourrait croire à un rêve n'était qu'un des cavaliers de pointe, jurant (à mi voix par égard pour son général), se tient une oreille ruisante de sang, dont le lobe a été emporté par une balle.

Tout de suite, le chef de peloton se présente au rapport: ses hommes se sont heurtés à l'improviste à une dizaine de cavaliers, français à en juger aux uniformes. Il y a eu un rapide échange de coups de pistolets puis l'ennemi a rompu devant les anglais beaucoup plus nombreux.

Cadogan est préoccupé. La présence de ces éclaireurs français ne peut signifier qu'une chose, c'est que l'armée dont ils font partie est bien plus proche et, disons, dangereusement plus proche que l'état-major allié ne le pense. Il est sur le point d'informer Sa Grâce de ce fait nouveau et de lui dépêcher un messager quand le soleil qui, depuis quelques minutes, pointait des rayons à travers la brume finit d'absorber celle-ci: un paysage immense se révèle subitement à Cadogan et aux cavaliers qui l'entourent.

Le jeune Asquith n'a pas quitté son chef d'une semelle: d'abord parce que c'est son devoir, ensuite parce qu'il y trouve une sorte de sécurité dans une aventure qui le dépasse.

Soudain, il pousse son cheval qui vient à la hauteur de celui du général, il tend le bras vers le sud-ouest et dit, d'une voix un peu étranglée:

— Look at there, Sir, I'm afraid it's the french army! (*)

Il est huit heures du matin.

(*) Regardez, Monsieur (**), je crois que c'est l'armée française!

(**) Les militaires britanniques s'adressent à leurs officiers en disant «Monsieur» sans préciser le grade.

— Nom di Dio, les vola co on cô! (*)

Par le soupirail de sa cave et bien que sa vision soit limitée sur la

droite par le tas de fumier, Zante Péroprez découvre dans la cour de sa ferme un bon quarteron de dragons hollandais, et il ajoute à l'adresse de sa femme qui s'est approchée en silence :

— Et c'est là cause qu'on n'pou nin causer avec, quand y d'jotent, on direut des dindons. Quand d'ji pinse que l'année di d'avant y sont n'nal-lés avou tot nos t'chvaux po les vinde à maastrik! (**)

Cependant quelques dragons se sont mis en tête de capturer les poules à des fins culinaires à n'en point douter. Zante, dans la cave, balance entre le désir qu'il a de sauver son bien et sa crainte de quelque horion.

(*) Nom de Dieu, les voilà de nouveau!

(**) Ce sont ceux avec lesquels il est impossible de se comprendre. Quand ils parlent on croirait des dindons. Quand je pense que l'an dernier ils sont partis avec tous nos chevaux pour les vendre à Maestricht!

C'est un cavalier assez prodigieusement crotté qui, vers neuf heures du matin ce 23 mai, se présente au quartier général allié. Après avoir pris un grand bol de chocolat (seul luxe qu'il se permette en campagne quand les circonstances le rendent possible) Monsieur le Duc de Marlborough est en plein conseil et penché sur les cartes quand on lui amène le messager de Sir William. Il l'écoute attentivement, se fait préciser encore où l'ennemi a été aperçu, puis il s'écrie à l'adresse des généraux qui l'entourent :

— Messieurs, nous y allons voir!

Pendant qu'en hâte les aides-de-camp roulent les cartes et les serrent dans leurs étuis, le Duc, après une brève réflexion, se fait apporter la cuirasse légère qu'il est accoutumé de porter au combat et la boucle avec l'aide de son valet.

A la vérité, en ce matin de Pentecôte 1706 il est assez superbe à voir : hautes bottes noires, habit écarlate sous la cuirasse noire gravée d'argent, le tout barré en sautoir par la bande bleu azur du grand cordon de l'ordre de la Jarretière.

A cinquante-six ans John Churchill porte beau et affiche la vitalité d'un homme nettement plus jeune : la vie des camps l'a endurci. Son état-major qui l'entoure peut se demander le dessin secret qu'il nourrit : n'est pas d'usage pour un général en chef, normalement retiré des combats, de se faire ainsi armer en guerre au matin d'une bataille.



Bataille de Ramillies. Gravure et carte d'époque.

Tout le monde se met en selle. Parmi de moindres personnages, il y a là, outre le duc, George Hamilton, comte d'Orkney, qui commande les troupes anglaises, et, pour les Hollandais, le commandant en chef de leur armée, Henry de Nassau seigneur d'Overkerke et Woudenburg assisté du général Schutz. Comme Henry de Nassau est de beaucoup l'aîné de tous, ils l'appellent parfois, hors de sa présence, le «vieux Overkerke». Ils partent, guidé par l'estafette à qui Marlborough a pris la précaution de faire donner un cheval frais.

A dix heures du matin le Duc a rejoint son cher d'état-major sur les hauteurs de Jandrenouille. Dans le clair soleil de ce matin de mai il n'est point besoin de lorgnette : sur près d'un quart de l'horizon on voit briller les baïonnettes de l'infanterie du Roi de France !

Ce matin là, Monsieur de la Colonie, général de brigade au service de sa Majesté très Chrétienne chevauche avec au cœur la joie du printemps revenu. Il nous livre ses impressions que nous vous restituons intégralement :

« Il était impossible de voir spectacle plus imposant. L'armée venait tout juste d'entrer en campagne, les intempéries ou la fatigue n'auraient pu que difficilement ternir son éclat et elle trouvait son inspiration dans le courage natif et dans la confiance. Le dernier marquis de Goudrin en compagnie duquel j'avais eu l'honneur de chevaucher durant la marche, me faisait remarquer que la France s'était surpassée quant à la qualité de ces troupes. Il pensait que l'ennemi n'avait aucune chance de les rompre dans le conflit qui approchait. Si nous étions défaits maintenant, nous ne pouvions plus garder aucun espoir de résister dans la suite.

Cette armée qu'admirent à juste titre les deux officiers, voici qu'elle s'avance foulant les jeunes blés sur le vert acide desquels se détachent les uniformes, blancs pour la plupart.

Ecartées de près de cinquante mètres progressent deux lourdes colonnes d'infanterie. Bataillons après bataillons ils passent, précédés de leurs étendards. De temps à autre un tambour vient rythmer leur marche de ses battements sourds qui ont l'air de donner à cette avance un caractère inexorable. Parfois le tambour est soutenu ou relayé par la plainte aigre d'un fifre.

Entre les deux colonnes roulent pesamment les canons. Ils sont attelés à douze chevaux et creusent de profondes ornières dans les champs détrempés. On entend les conducteurs, montés en postillons, exciter leurs attelages de la voix et du fouet dont les claquements péteradent au passage de chaque batterie.

Monsieur le Maréchal aligne soixante canons !

Entre les batteries passent les escadrons, rangés en formation de combat, à seize de front. Se succéderont ainsi cent vingt huit escadrons des troupes les plus prestigieuses que possède Louis XIV : La « Maison

du Roi », ses Gardes du Corps et ses Grenadiers à cheval. Les Gendarmes viennent ensuite, puis les Royal Dragons de rouge vêtus que suivent les cuirassiers de Monsieur l'Electeur de Bavière. Eux sont habillés de blanc sous leurs cuirasses qui étincellent dans la lumière. Ensemble ils représentent une masse de près de dix-sept mille cavaliers, irrésistible fer de lance d'une armée dont Marlborough lui-même dira qu'il n'en vit jamais de plus belle. Avec les soixante-quatorze bataillons de son infanterie, ce sont quelques soixante-deux mille hommes que Villeroi conduit au combat.

— De ce côté, Monsieur, il sera impossible d'atteindre les lignes françaises : les marais que forment la petite Gette et les ruisseaux affluents sont absolument impraticables à la cavalerie comme à une attaque de quelque envergure de votre infanterie.

Marlborough écoute avec grande attention les explications que lui donne un officier belge, transfuge des troupes wallonnes au service de la France. Les yeux du généralissime courent sans cesse de la carte déployée devant lui aux points que son interlocuteur lui désigne du doigt. L'officier belge, un capitaine de dragons plutôt âgé pour son grade car déjà il grisonne, parle un excellent français. Marlborough lui-même maîtrise parfaitement cette langue qui est, à l'époque, couramment pratiquée par toute la bonne société européenne. A cela s'ajoute, pour le Duc, le fait qu'à vingt-deux ans il a servi sous Turenne dans les troupes anglaises mises à ce moment à la disposition de la France.

Les Hollandais aussi suivent assez facilement les explications de l'officier wallon. Chaque fois qu'un point lui devient clair, le général Schutz hoche vigoureusement la tête, chaque hochement ponctué d'un « goed » convaincu. Le généralissime, quant à lui, ne livre rien de ses pensées. Il se contente pour l'instant d'enregistrer les données du problème que l'imminence d'une bataille pose à tout commandant en chef.

Il devient bientôt évident, en observant le mouvement des troupes françaises, que leur front de bataille affectera la forme d'un croissant, de cinq à six kilomètres de long, dont les pointes vont s'appuyer sur Autre-Eglise à l'aile gauche et sur Tavières à l'aile droite. Le côté concave du croissant, tourné vers les alliés, est ancré au centre sur le village de Ramillies dont il est visible à la lorgnette que Villeroi va faire une forte position d'artillerie.

Pour le reste, le détail de l'organisation de l'armée française échappe à l'observation si ce n'est que d'importantes masses de cavalerie paraissent

sont prendre place dans la plaine entre Ramillies et Taviern.

Tout à coup, Marlborough pose le doigt sur la carte.

— Capitaine, dit-il, ce ruisseau de Quiévrete que je vois ici, pourriez-vous m'en parler un peu plus?

Monsieur le Duc de Villeroi vient de terminer le chapon qu'on lui a servi à son petit déjeuner quand l'avis lui parvient de ce que les avant-gardes ennemies ont atteint Jandrenouille. Le Duc se fait amener le maréchal des logis qui commandait la reconnaissance. C'est un homme déjà assez âgé, fort fruslé, mais qui paraît de sens rassis et capable d'apprécier les choses avec exactitude. Il confirme au maréchal que les cavaliers rencontrés étaient anglais:

— Des habits rouges, Monsieur! Il y en avait au moins un escadron à ce que j'ai pu voir. C'était tout autre chose qu'une simple reconnaissance!

Villeroi congédie le sous-officier puis se tourne vers son état-major:

— Comme vous pouvez le constater, Altesse, et vous aussi, Messieurs, nous nous étions quelque peu trompés quant à l'éloignement de Monsieur de Marlborough et de ses alliés. Ils ont dû faire grande diligence pour se trouver aussi proches mais ils se présentent exactement où nous les attendions. Je ne vois donc à priori nulle raison de modifier le dispositif dont nous avons fait choix. Vous plairait-il néanmoins de m'accompagner. Je me propose de me rendre de ma personne aux environs du village d'Offus d'où il me sera loisible, sans aucun doute, d'observer les ennemis.

Dans un grand bruit de fers sur les pavés, on amène dans la cour du château les chevaux de ces Messieurs de l'état-major autour desquels s'affaire tout un essaim d'aides de camp.

La brillante cavalcade s'ordonne rapidement et part au grand trot suivie de l'escadron de gendarmes qui lui fait escorte.

A Merdorp, Zante Péroprez (quelque peu aiguillonné par sa femme) a mis fin à ses hésitations et est sorti de sa cave pour disputer ses volailles aux dragons hollandais ou, tout au moins, pour tenter d'en requérir le paiement. Autant prêcher la tempérance à un ivrogne! Le pillage est tellement dans les mœurs de la gent militaire qu'en priver un dragon

revient à la priver de pain (et pas tellement au figuré d'ailleurs). Comme les interlocuteurs ne se comprennent rigoureusement pas: le peu de français que Zante est capable de parler ne ressemblant en rien au peu de français qu'ensemble alignent les Hollandais, c'est un vrai dialogue de sourds.

Les dragons entendent néanmoins fort bien que ce bougre de paysan leur dispute ses poules et ils en ressentent un certain agacement. Histoire de rire, deux des militaires empoignent notre Zante qui rue tant qu'il peut, tant que ses sabots vont virevolter jusque dans le purin au pied du tumier. Malgré ses cris et ses contorsions ils le courbent au-dessus du timon de son char à foin. Saisissant une corde qui traîne ils troussent notre homme comme un poulet, liant ensemble poignets et chevilles.

Le pauvre Zante est en grand danger de prendre une bonne déglée de plat de sabre sur le gras de son anatomie quand un cavalier fran-



François de Neuville, Duc de Charost et Villeroi: 1644 - 1730 Commandant de l'armée française à la bataille de Ramillies.
Gravure

chit au grand trot le portail de la cour et arrête si brutalement son cheval qu'il fléchit sur les jarrets. C'est un officier, sûrement, car à l'ordre qu'il lance pillards et tortionnaires sautent en selle et disparaissent.

Allons, se dit Zante, le nez dans la balle d'avoine, je m'en tire encore bien, je n'ai perdu que deux poules et ils n'ont pas eu le temps de me battre!

— Ce ruisseau, Monsieur, a une vallée assez profonde. Il est longé d'une sorte de mauvais chemin qui court, bordé par les saules de la rive.

— Selon vous, Capitaine, le fond de la vallée est-il hors des vues des hauteurs qui bordent la rive gauche de la Gette à proximité d'Offus, par exemple?

— Certainement, Monsieur, vue de ce côté la croupe qui domine la rive sud de la Quiévrete se confond avec celle de sa rive nord qui s'élève vers Foix-les-Caves.

— Je vous remercie, Capitaine, vous pouvez disposer.

Cependant que le dragon wallon salue et fait demi-tour, Marlborough enchaîne

— Messieurs les Généraux, puis-je requérir votre attention?

Monsieur de Nassau, je vous donne le commandement de l'aile gauche. Vous disposerez de soixante-neuf escadrons hollandais et danois. Puis-je vous demander de placer ces derniers en réserve et ce pour deux raisons :

— La première est qu'ils viennent de fournir ces jours derniers une longue course pour nous rejoindre et que je désire qu'hommes et chevaux se reposent au maximum.

— La seconde, pour laquelle je souhaite qu'ils n'entrent pas en contact avec les troupes françaises, est que je veux garder secrète, le plus longtemps possible, leur présence sur le champ de bataille, dont je pense que Monsieur de Villeroy n'est point informé.

Outre votre cavalerie vous disposerez des quatre bataillons hollandais de la garde du Stathouder. Ce sont là, je ne dois point vous l'apprendre, d'excellentes troupes avec lesquelles vous vous emparerez des villages de Franquénée et de Tavieris sur la rive gauche de la Meuse. Pour appuyer votre attaque vous disposerez d'une batterie de quatre pièces.

Vous utiliserez ces canons de la façon dont nous sommes convenus lors de notre dernier conseil. Ce sera une expérience intéressante dont j'attends le résultat avec quelque impatience.

Général Schutz, vous commanderez le centre. Je vous donne pour le tenir toute l'infanterie hollandaise à l'exception des quatre bataillons de la garde dont je viens de parler. Pour les remplacer, vous aurez cependant nos deux bataillons de suisses ainsi que deux bataillons britanniques que le Comte d'Orkney voudra bien désigner. Vous disposerez aussi, bien évidemment, des deux bataillons écossais soldés par la Hollande. Comme cavalerie, vous aurez dix-huit escadrons britanniques aux ordres du Major-Général Murray. Vous garderez quant à présent cette cavalerie en réserve. Je vous donne aussi dix-sept batteries des vingt-quatre restantes après la dotation de Monsieur d'Overkerke. J'entends que vous les disposiez de telle sorte que vous puissiez pulvériser Ramillies quand je vous en donnerai l'ordre. Vous placerez cependant quelques canons en flancement sur votre gauche afin qu'ils puissent nuire à la cavalerie française s'il lui prenait l'envie de s'avancer par trop.

Monsieur d'Orkney, vous commanderez mon aile droite. Vous aurez toute notre infanterie britannique sauf les deux bataillons dont je désire que vous le cédiez à Monsieur Schutz. Je vous donne aussi vingt et un escadrons anglais et les sept batteries restantes.



«La bataille de Ramillies»

Détail d'une peinture de Louis Laguerre

De votre infanterie, vous formerez deux lignes. J'entends que, provisoirement vous n'engagiez que la première avec les objectifs suivants :

— premièrement : nettoyage de la rive droite de la Petite Gette de toutes les troupes françaises qui peuvent s'y trouver. Si j'en crois mes renseignements, seul un poste assez peu important tient un hameau en avant d'Autre-Eglise.

— Vous donnerez ensuite l'assaut à Autre-Eglise et à Offus. Je compte sur le mordant de nos bonnes troupes pour ne point avoir besoin des réserves pour atteindre vos objectifs. Ces réserves ne pourront franchir la Gette sans mon ordre exprès. Il est néanmoins souhaitable qu'elles s'approchent de la rive droite pour être prêtes à intervenir quand votre attaque aura suffisamment progressé.

Vos sept batteries seront placées de manière à battre le plus efficacement possible le village d'Offus. Il est évident, d'après l'exposé que nous a fait le Capitaine Delienne qui nous vient des Dragons du Prince de Croy, que vos canons ne pourront franchir la rivière et que vous ne pourrez user de la tactique que je recommande au Général Overkerke. Ces Bouches à feu s'efforceront donc de faire le plus de mal possible à l'ennemi par un tir à longue portée. Général Schutz, vous veillerez à détacher à l'aile droite les pièces les mieux adaptées à un tel tir.

Quant à la cavalerie que je place sous vos ordres, Général Orkney, je ne désire pas, en tous cas dans un premier temps et avant que j'aie éventuellement autorisé l'usage des réserves d'infanterie, qu'elle franchisse la Gette. Je souhaite que ces vingt-et-un escadrons soient placés sur les pentes dominant la rive droite de la Gette près de Folx-les-Caves, bien en vue de l'ennemi pour lui inspirer une crainte salutaire.

— C'est tout, Messieurs, je vous laisse à vos devoirs. Nous nous reverrons après la bataille dans laquelle je prie le Seigneur de vouloir bien nous favoriser. Si mes commandements venaient à vous faire défaut, vous auriez à suivre ceux de Sir William Cadogan, mon chef d'état major général. Dieu vous garde, Messieurs, et vive la Reine!

Il est onze heures du matin. Comme les oiseaux se taisent avant les orages, les clochers de Hesbaye sont muets, sans cela, en ce dimanche de Pentecôte, imaginez un peu ce carillon. A Merdorp comme à Jandre-nouille, à Ramillies comme à Offus et aussi à Tavers, à Autre-Eglise et Folx-les-Caves, Messieurs les Curés, à supposer qu'ils ne soient pas aussi terrifiés que leurs ouailles, ont sagement estimé qu'il ne serait point raisonnable de chercher à réunir ces dernières en semblable conjoncture. Aux premières heures du matin, la plupart d'entre eux ont célébré la messe en grande hâte, seuls ou devant une assistance réduite parfois à leur seul mar-

A Jandrain seulement, un peu plus loin du front qui se forme le vieux curé boileux n'a rien voulu entendre (d'ailleurs, le saint homme est superbement sourd!). D'un grand coup de son soulier à boucle dans l'arrière train de son enfant de chœur qu'il était allé quérir chez lui par les oreilles, il l'a propulsé dans la sacristie pour y revêtir aube et soutane puis il l'a envoyé sonner les cloches, et branle, branleras-tu! Tant qu'à la fin une cinquantaine de ses culs terreux de paroissiens sont sortis des trous où ils s'étaient muchés pour venir en leur église honorer le Seigneur. Sont venues aussi les deux vieilles Demoiselles du château, à tous petits pas fragiles, leur ruban de cou bien serré.

Au prône, le terrible curé a requis ses paroissiens de prier Dieu pour leur frères en danger. Il a demandé au Saint Esprit de descendre une nouvelle fois du ciel pour éclairer les généraux des deux armées afin qu'ils épargnent les innocents. Avant de quitter la chaire, tourné vers le sud il a tracé de la main un énorme signe de croix pour appeler la miséricorde de Dieu sur tous ceux, vilains ou soldats, bons catholiques ou même parpaillots qui aujourd'hui vont mourir.

Comme les cloches de Jandrain arrêtaient leur branle, Monsieur de Villeroi a pris position avec son état-major sur les hauteurs au nord d'Offus.

Tout de suite commencent à arriver les estafettes dépêchées par les différents chefs de corps pour rendre compte de la mise en place de leurs unités. Un des premiers cavaliers a été envoyé par Monsieur de la Mothe qui commande l'infanterie de l'aile droite. Tavers et Franquenée sont solidement tenus par quatre bataillons. Tout y est prêt pour une résistance efficace : les portails des fermes comme aussi les rues sont obstrués par des barricades de chariots et de troncs. Des meurtrières ont été percées et des créneaux de tir ménagés dans les murs de clôture.

Cinq autres bataillons sont en réserve, couverts par les marécages de la Meuse à proximité de la chaussée Brunehaut.

Puis les messages se succèdent confirmant l'exécution des ordres :

— quatorze escadrons de dragons se tiennent en réserve près de la tombe d'Hottomont.

— Les Gardes du Corps, les Grenadiers à cheval (les treize escadrons de la Maison du Roi), les cuirassiers de Monsieur de Bavière et d'autres cavaliers, soixante-huit escadrons en tout sont rangés en bataille, sur deux lignes, dans l'intervalle entre Ramillies et Tavers. Entre ces deux lignes ont pris position deux bataillons d'infanterie.

Le jeune officier qui vient d'arrêter son cheval et qui salue avant de rapporter au Duc les dispositions qui précèdent est bien connu de ce dernier : c'est le Chevalier de Fouquerolles qui sert aux Gardes du Corps. Monsieur le Maréchal a pour lui un mot aimable avant de le renvoyer à ses devoirs.

En exécution des ordres du Duc, vingt bataillons d'infanterie sont en première ligne au centre, dans et autour du village de Ramillies dont le cimetière, entouré d'un mur constitue redoute. Vingt-quatre canons sont en batterie dans le village, prêts à foudroyer tout assaut. A dix minutes à pied en arrière de Ramillies se trouvent en réserve dix bataillons et quinze escadrons.

Le reste de forces franco-espagnoles : trente-trois bataillons et trente-et-un escadrons appuyés par trente-six pièces d'artillerie tiennent un front de quelques trois kilomètres, solidement ancré aux villages d'Offus et d'Autre Eglise dont les fermes ont été mises en état de défense.

Ce front est d'ailleurs couvert par les obstacles naturels que constituent les marais de la Gette.

Comme ses positions ne se trouvent qu'à cinq cents pas du quartier général, c'est le vieux Lieutenant-Colonel Buzot de Sandre qui vient rendre compte lui-même à Villeroi de l'état des défenses d'Offus. Tassé et voûté sur sa selle, l'homme fait tout à fait penser à un vieux et pugnace sanglier.

Bien que Monsieur de Villeroi que, dans ses jeunes années les Dames surnommaient « le charmant », méprise un peu le manque d'allure du vieux Lieutenant-Colonel qui n'est d'ailleurs que de petite noblesse, il est néanmoins heureux de pouvoir compter sur un tel combattant en un endroit où il persiste à croire qu'on subira le choc du principal assaut ennemi. Aussi se montre-t-il aimable avec Monsieur de Sandre quand, avec un sourire malin celui-ci lui expose de sa voix rocailleuse qu'il a ménagé une petite surprise aux assaillants en faisant cacher deux pièces chargées à mitraille derrière la porte de deux granges...

Monsieur Buzot de Sandre n'est point sympathique, d'accord, mais il est bien rassurant de lui voir commander le Régiment du Roi à la place du joli Colonel de St-Fargeau dont les vingt ans font les délices de Versailles, surtout que les pentes d'en face commencent à se couvrir des habits écarlates de la redoutable infanterie britannique!

Baoummm... Le grondement du coup de départ roule encore lourdement sur la plaine quand déjà le projectile français passe en ronflant au-dessus des lignes de l'infanterie adverse.

Un vieux sergent invective une recrue de fraîche date qui a eu l'indécence de courber la tête. Il postillonne encore de colère quand, halebarde à l'épaule, il s'emploie à rectifier les rangs de sa section, au demeurant parfaitement alignée déjà. C'est que le vieux Dieter Haukema est un perfectionniste : il n'a pas quitté à seize ans sa Frise natale et traîné ses guêtres partout où il a fallu défendre la république pour mener maintenant au combat une section de Jean-foutre de péquenots!

Il est une heure et demie de l'après-midi. Monsieur de Villeroi a ouvert le feu.

Ce premier boulet est venu s'enfoncer à moins de cinq pas de quelques artilleurs hollandais qui s'activent à mettre une pièce en batterie, soulevant une grande gerbe de terre boueuse et soulevant aussi une tempête de jurons chez ceux qui ont été ainsi arrosés.



A gauche : Sir William Cadogan, plus tard Comte Cadogan. Quartier Maître Général et Chef d'Etat Major de Marlborough 1875-1726. Peinture attribuée à Louis Lequorre.
A droite : George Hamilton, Comte d'Orkney 1666-1737. Peinture de Martin Margaud.

Plus au nord, les hommes du régiment de Farrington, massés en réserve sur les hauteurs de Folx-les-Caves avec la brigade Meredith peuvent voir un bataillon de leurs camarades s'avancer résolument sur les avant-postes français. L'affaire est promptement menée : trois feux de salve et une sauvage ruée à la baïonnette suffisent à la conclure. Les ennemis, d'ailleurs peu nombreux sont bousculés et les survivants fuient au delà de la Gette.

Les gens de Farrington commentent les coups, comme au spectacle : c'est bien commode cette nouvelle baïonnette à douille qui laisse libre le canon du fusil, lui conservant sa capacité de tir. La récente action vient de prouver combien ce système est valable.

Une série d'ordres met un terme à ces spéculations. Plus question de dire un mot maintenant qu'on manœuvre : les sergents y veillent de près.

Cette fois c'est toute la masse de l'infanterie anglaise qui s'est ébranlée au commandement de Lord Orkney. Pataugeant dans l'eau et la boue jusqu'à mi-cuisse parfois, les fantassins britanniques des bataillons de tête sont occupés à prouver à tous les Cassandres de l'état-major qu'un marais infranchissable ne l'est point pour eux. Ils avancent, et alors que les rangs impeccables de la brigade Meredith sont venus border la rive droite de la Gette, ils abordent la rive gauche, l'escaladent et se reforment.



Canon de 24 livres - env. 1697



Marche des bagages de l'armée et ordre pour le campement. D'après Van der Meulen

— Dappere grenadieren! Le général Overkerke harangue ses hommes. Il n'est d'ailleurs guère besoin d'attiser leur hargne, la guerre de Hollande n'est pas loin dans les mémoires! Lutte féroce des Hollandais, groupés autour de Guillaume d'Orange qui n'ont pas hésité à rompre certaines de leurs précieuses digues pour arrêter l'envahisseur. Leur rancune à l'amertume des flots sales dont ils ont reçu le secours. La révocation de l'édit de Nantes n'a pas amélioré auprès d'eux la réputation du Roi de France.

Une à une, les compagnies s'ébranlent. Entre elles cahotent les canons.

Pour les Français qui tiennent Franquenée, le spectacle doit-être assez impressionnant de ces hommes qui, rang après rang surgissent du dernier pli de terrain. Ils avancent d'un pas assez lent, rythmé du battement des hauts tambours. Déjà sélectionnés pour leur taille, les grenadiers sont encore grandis par la mitre qu'ils ont pour coiffure. Au-dessus du mur bleu des uniformes, le soleil ailonne comme une couronne d'éclairs sur les plaques blasonnées de ces mitres.

Alors que les officiers français balancent encore à commander un feu de mousqueterie qui ne pourrait avoir sa pleine efficacité, un commandement qu'ils ne peuvent entendre dans le roulement des tambours fait soudain s'ouvrir comme une porte dans la muraille mouvante des grenadiers. Cette manœuvre démasque la gueule braquée d'un canon.

A peine les Français ont-ils le temps de la voir que le boulet tiré par la pièce vient culbuter une charrette au milieu de la barricade. Un autre ordre : les fusils du premier rang des grenadiers de gauche s'abaissent d'un seul mouvement.

— Vuur! une grêle de balles s'abat sur la barricade pendant que les grenadiers de droite ont avancé de dix mètres. Juste à côté du canon qui vient de tirer, un attelage surgit au grand trot derrière lequel saute follement une pièce de campagne. Comme il vire, c'est l'aile droite qui tire pendant que l'aile gauche avance.

L'implacable ballet continue entre les hommes et les canons, assourdissant les défenseurs, ne leur laissant nul répit. Parvenus à cinquante mètres et après une dernière décharge les grenadiers de bleu vêtus foncent, baïonnette haute.

— Voorwaarts! Voorwaarts! pendant que le roulement des tambours s'enrage.

C'est fini, la barricade est prise. Ceux de ses défenseurs qui ne gisent pas, saignants sur la brèche ont couru se retrancher plus loin. On tiendra là! Non, hélas. Dans les débris de la première défense, là! Regardez! Près du chariot renversé déjà se montre le muffle hargneux d'un canon.

Il est deux heures de l'après-midi. En face d'Autre-Eglise les soldats du régiment de Farrington sont toujours l'arme au pied. Derrière eux, les vingt-et-un escadrons de la réserve de cavalerie ont commencé à descendre la pente et paraissent prêts à appuyer l'attaque qui s'amorce, principalement sur Offus.

Les grosses pièces qui composent l'artillerie de Lord Orkney ont entamé sur ce village un tir de rupture. Les coups de départ se confondent en un roulement incessant et les boulets vrombissent bien au-dessus des têtes des fantassins des colonnes d'assaut. Celles-ci sont maintenant en place : chaque compagnie forme un bloc parfaitement aligné sur trois rangs, lace à la pente. Le fer des halebardes des sergents étincelle aux bouts de chaque rangée de baïonnettes.

Au centre de la ligne, un officier, l'écharpe blanche tranchant sur son habit écarlate se met à psalmodier d'une voix grave ; à ce commandement, bloc après bloc la masse rouge s'ébranle, croisant la baïonnette.

Cependant, parmi les haies, entre les maisons d'Offus écornées par les boulets, apparaissent une nuée de défenseurs. La fusillade pétille comme un feu de brindilles tout au long des lisières du village, ponctuée de temps en temps par la grosse voix d'un canon. Les petits flocons de fumée crachés par les fusils se mêlent aux grosses bouffées de l'artillerie. Ensemble, le tout dérive vers les Anglais en un nuage encore transparent mais qui suffit à donner au décor une sorte de flou.

De temps en temps, une des silhouettes rouges se couche comme un domino, petite tache dérisoire sur le vert de l'herbe, tout ce qui fut un homme dont il ne reste rien maintenant, pas même l'absence, tant les sergents font inlassablement serrer les rangs.

La même voix grave que tout à l'heure s'est remise à psalmodier. Dans chaque compagnie les hommes se sont écartés dans les rangs, puis, toutes ensemble, les crosses des fusils de la première rangée sont venues s'emboîter aux épaules.

— Aim!

— Fire!

La salve part : ici, ce n'est pas un pétilllement, pas même un roulement mais une seule détonation multipliée par le nombre ; à croire que dans une compagnie un seul silex est venu frapper cinquante platines.

Déjà, comme des marionnettes pendues au même fil, les cinquante hommes du premier rang ont fait ensemble trois pas en arrière tandis que les deux autres rangs les croisaient, faisant trois pas en avant. Alors que les fusils tombent en joue, cinquante têtes s'inclinent ensemble à l'arrière et cinquante machoires déchirent cinquante cartouches. Comme part la salve, cinquante baguettes à l'unisson tassent la bourre dans cinquante canons de fusils.

Lancinant se poursuit ce cérémonial de la mort : une compagnie tire, une autre avance. Un rang fait feu, un autre recharge. Cela ressemble

à ces processions médiévales qui croyaient conjurer la peste et dont les participants inlassables avançaient et reculaient au rythme du « Dies irae ».

Cependant les habits rouges avancent et la tactique a changé : les feux de salve d'une partie des troupes continuent à briser la résistance des défenseurs cependant que le reste des fantassins britanniques, enfonçant les portes à coups de crosse, nettoient à la baïonnette maison après maison.

Monsieur Buzot de Sandre est là, à cinquante mètres, voûté sur sa selle. Non qu'il craigne les balles mais parce que son vieux corps, forgé au feu de tant de guerres a fini par prendre cet angle, comme fait un arbre.

A sa droite, entouré de sa garde, est l'étendard de son régiment. A sa gauche, deux tambours attendent, baguettes hautes, de transmettre par leurs roulements les ordres qu'il voudrait donner. Contrairement à leur chef, ces deux là ont très peur car ne sont guère que des enfants. C'est fort horrible à voir, la guerre, quand on n'a pas quinze ans.

Sous la broussaille de ses sourcils blancs, les yeux du vieux Lieutenant-Colonel sont fixes et froids comme des billes d'agate ; Monsieur de Sandre supplée le moment de faire jouer sa machine infernale : quand un beau paquet de ces faillis Anglais s'entassera sur la placette... Et Monsieur Buzot de Sandre s'écroule, une balle en plein front.

Comme les Anglais approchaient, les tambours se sont sauvés, sous l'œil scandalisé du Cornette porte-étendard : ils avaient vraiment peur, ces gosses. Avant de partir, le plus jeune des deux (Jeannou il s'appelait), a fermé les yeux de Monsieur de Sandre.

De la crête qu'il occupe au nord d'Offus le Maréchal de Villeroi suit assez bien les développements de la situation. Il n'a, jusqu'ici, nul le raisonnement de s'alarmer : l'affaire se déroule selon ses prévisions. Les troupes alliées font cependant preuve d'un mordant auquel il ne s'attendait point. On lui avait bien dit de se méfier de ces diables d'Anglais mais ceux-ci montrent plus que du courage : c'est vraiment avec férocité qu'ils mènent leur assaut.

Qu'à cela ne tienne, le Maréchal rameute de gros renforts prélevés sur les réserves de son centre, ceux-ci suffiront certes à renvoyer les britanniques patauger dans les marécages.

Monsieur de Villeroi est un peu soucieux de ce que lui mande le

Comte de la Mothe : Taviens est pris. Comme il paraît essentiel de restaurer cet ancrage de la droite, le Duc autorise Monsieur de la Mothe à prélever lui-aussi dans les réserves : que les dragons qui attendent près de la tombe d'Hottomont mettent pied à terre et qu'ensemble avec les cinq bataillons stationnés près de la Mehaigne ils boutent hors de Taviens ces mauvais Hollandais qui l'ont pris.

— Monsieur le Général ! Sir ! Dans le fracas de la bataille (*) le jeune Asquith ne parvient pas à se faire entendre de Lord Orkney qui lui tourne à moitié le dos, aussi doit-il finir par lui poser fort irrévérencieusement une main sur le bras pour attirer son attention. Excuse me, Sir !

Orkney se retourne tout d'une pièce et ses yeux interrogent le jeune officier.

— Milord, les ordres de Sa Grâce sont que vous fassiez reculer vos troupes en deça de la rivière.

Le Comte d'Orkney est assez horrible à voir, ses bottes et ses culottes sont couvertes de la fange où il a dû patauger comme le dernier de ses troupiers. Les pans de son écharpe blanche ont trempé dans l'eau sale et sa cuirasse est mouchetée de vase. Même, Dieu me pardonne, sa perruque est un peu de travers sous le chapeau aux plumes blanches.

— Comment Monsieur ? Reculer ? Sa Grâce ignore donc que je suis près de prendre Offus ? Retournez auprès d'Elle, rapportez lui ce que je vous ai dit et que vous pouvez constater. Reculer ! Demandez lui au contraire de m'envoyer les réserves ! J'ai partie gagnée de ce côté !

Asquith salue, fait demi-tour. Comme il s'en va, l'eau qui a pénétré dans ses bottes clapote autour de ses orteils.

Le feu du combat a maintenant embrasé les trois quarts du croissant que présente le front de l'armée des deux couronnes. Au centre, Ramillies brûle de tous les incendies allumés par les bombes alliées. Les canons de Monsieur Schutz ont fait une terrible besogne. Outre le feu qu'ils ont bouté aux quatre coins du village, ils sont arrivés à démonter une partie des pièces françaises : Ramillies a cessé d'être un inexpugnable hérisson de feu.

Dans Taviens, à l'extrémité sud du croissant, trois bataillons de la garde hollandaise sont assiégés après l'avoir conquis. Outre les débris

* Lord Orkney devait s'alarmer : les troupes alliées progressaient rapidement vers Offus et la situation devenait critique.



À quoi ressemblaient les soldats de Louis XIV ?
 1. Tambour, Régiment Saint-Germain-Beaupré, 1702-1714
 2. Fusilier, Régiment de Montluc, 1702-1707
 3. Lieutenant porte-drapeau, Régiment de Maille, 1705-1714

de la garnison rejetée hors du village. Monsieur de la Mothe dispose de près de cinq mille hommes pour sa contre-attaque. C'est avec confiance qu'il donne l'ordre d'assaut. De fait, à plus de trois contre un l'issue n'est pas douteuse : les dragons et les fantassins viennent à bout des grenadiers.

Victoire chèrement acquise d'ailleurs, car les uniformes blancs ou rouges des cadavres jalonnent nombreux les approches du village. En outre, les grenadiers bataves ont réussi une retraite impeccable. Ils n'ont laissé derrière eux que des morts et des blessés : lancée au grand galop des attelages, leur artillerie d'accompagnement a pu se tirer du guépier après avoir fait aux assaillants tout le mal possible.

Après le jeune Asquith, Marlborough n'a pas dû envoyer moins de neuf messagers auprès du Général Orkney pour le persuader de faire retraite. En dernier lieu, c'est Sir William Cadogan lui-même qu'il a dépêché. Incomparable cavalier, c'est à cheval que Sir William est parvenu au but. Cela n'a pas dû faire tellement plaisir à l'irascible Comte de le voir sauter de sa monture à peine crotté par sa course. De toutes façons, la chose était de peu d'importance au regard des nouvelles qu'apportait le chef d'état-major. Il pouvait en connaissance de cause faire valoir à Monsieur d'Orkney que les intentions du Duc étaient de porter ailleurs l'effort principal de son attaque et qu'il ne pouvait affaiblir cet effort en le dispersant. Le Comte ne pouvait donc espérer nulle aide s'il se maintenait dans Offus.

Le visage de Monsieur Schutz s'éclaire. Cet homme volontiers bourru serrerait volontiers la main à l'officier qui lui apporte la bonne nouvelle : Sa Grâce le Duc de Marlborough le prie de vouloir bien attaquer Ramillies !

Monsieur Schutz rassemble les rênes et s'assure sur ses étriers tant le pénètre l'envie de partir lui-même ! Hélas, les honneurs et les responsabilités l'enchaînent au rivage. Ses aides de camp partent, rapides, porter ses ordres aux commandants de corps : douze bataillons vont prendre part à l'action, huit hollandais, deux anglais, deux écossais. Quand l'ordre parvient à son unité, le vieux Dieter Haukema et les autres sergents se répandent en coups de gueule. Il font un peu penser à des chiens de berger rassemblant leurs ouailles. Bientôt, tout au long de la ligne les troupes se mettent en mouvement, les battements des tambours répondent aux plaintes aigres de cornemuses.

La même vision se présente aux défenseurs de Ramillies que tout à l'heure à ceux de Franquenée. Des masses d'hommes se matériali-

sont devant eux: d'abord des têtes, puis des bustes, puis des soldats entiers. La différence est qu'ils sont trois fois plus nombreux et qu'aux yeux des défenseurs ébranlés par deux heures de bombardement intense, ils paraissent occuper toute la pleine. Aussi, quand après les traditionnels feux de salve, les assaillants baionnettes hautes chargent sur les derniers mètres, la première ligne des défenseurs perd pied.

Il faut dire qu'une partie des bataillons qui tiennent Ramillies ne sont guère motivés: s'agissant de troupes belges fournies par la conscription. Mourir pour Louis XIV ne leur dit rien, les sympathies de la plupart d'entre eux les portant plutôt vers l'autre camp. C'est donc sans trop de mal que la colonne d'assaut du général Schutz parvient aux lisières de Ramillies.

Dans Offus et Autre-Eglise les fantassins du général Orkney ressentent une frustration bien légitime en recevant l'ordre de repli. Quoi? Ils se sont durement battus, l'ennemi ne tient plus que la frange des villages et il faut s'en aller? Les officiers ont presque autant de mal à faire obtempérer les hommes de troupe que les aides de camp ont eu à persuader le général. Enfin pestant, maugréant, les hommes reculent en bon ordre et en montrant les dents, sapristi! Les Français en ont la preuve qui, trop aventureux, avaient voulu les suivre de près. Feux de salve et retours offensifs les en dissuadent rapidement.

En même temps que la première ligne, l'ordre de repli a atteint les réserves. Le régiment de Farrington n'y comprend rien qui remonte lentement la pente descendue tout à l'heure. Peut-être un éclair de compréhension passe-t-il dans le cerveau des soldats quand, dès la crête franchie qui les met hors de vue des Français, un ordre les lance vers le sud-est au pas accéléré.

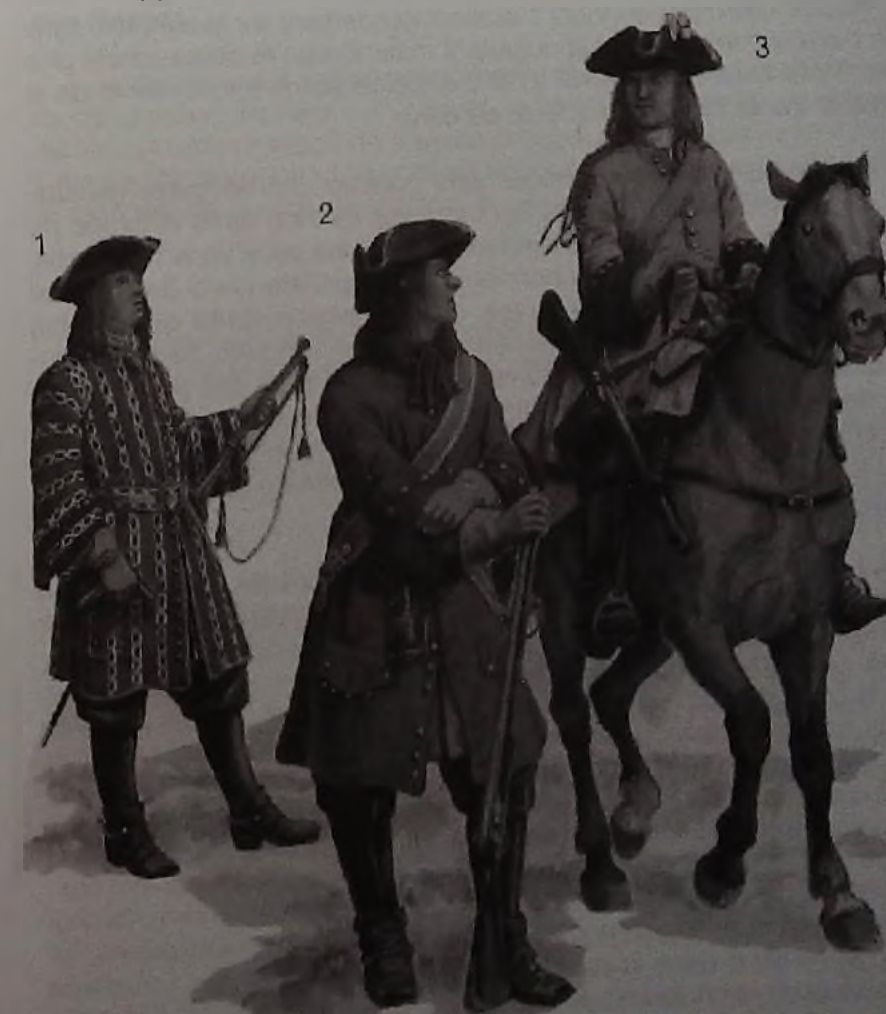
Le maréchal de Villeroy exulte, les alliés ont partout échoué: tout le terrain conquis leur a été repris par des contre-attaques victorieuses. A Offus et Autre-Eglise les fantassins britanniques réputés indomptables ont reculé dès l'entrée en action des réserves envoyées contre eux.

A Tavers, ce sont les grenadiers de la garde hollandaise qui ont plié et maintenant, à Ramillies, deux brigades à pied aux ordres du duc de Guiche ont pu rétablir la situation, protégeant les batteries et dégagant les lisières du village.

Monsieur de Villeroy ne doute point que les ennemis aient grandement usé leurs forces à attaquer ainsi sans résultat: cette journée verra

le triomphe de sa stratégie de l'attente. Le trop bouillant Marlborough va cette fois se casser les dents!

L'adversaire à qui Monsieur de Villeroy accorde une pensée quasi compatissante est, pour lors, descendu de la hauteur, à mi-chemin entre Tavers et Ramillies et à un demi-mille à l'est, d'où il observait la bataille. Il s'est rapproché des premières lignes et confère avec le général Over-



A quoi ressemblaient les soldats de Louis XIV?
1. Trompette de cavalerie du Régiment du Roi env. 1695-1715
2. Cavalier, Régiment Royal Carabiniers env. 1693-1715
3. Cavalier, Régiment de Cossé env. 1695-1715

kerke le moment est venu de monter la grande attaque. Monsieur Overkerke a rallié autour de lui les chefs de corps qui vont la mener afin que les instructions du duc soient parfaitement comprises.

Peu après, la cavalerie hollandaise épaulée d'infanterie de cette même nation mais aussi allemande et suisse commence à s'avancer «en quatre lignes épaisses, semblables à des murs», telles qu'elles apparaissent à Monsieur de la Colonie.

Au trot, ces murs viennent s'écraser lourdement sur la première ligne de la cavalerie française et la culbutent mais, lorsqu'ils chevauchent plus avant, l'infanterie que Villeroi avait intercalée parmi les éléments de la cavalerie les arrête par ses feux de salve.

Le chevalier de Fouquerolles sent comme une secousse galvanique lui parcourir tout le corps. A cinquante mètres, dans la fumée de la bataille lui apparaissent les premiers rangs des escadrons hollandais. Le jeune cornette a l'insigne honneur de porter l'étendard des Gardes du Corps. Il s'assure sur ses étriers, d'une pression véridique que le talon de la hampe du drapeau est bien engagé dans sa douille. Sa main gauche lâtonne et trouve dans la fonte la crosse d'un de ses pistolets. Du coin de l'œil il surveille les gestes du chef de l'escadron de tête. Au moment où ce dernier abaisse d'un seul mouvement son sabre haut brandi, Monsieur de Fouquerolles pique des éperons les flancs de son cheval.

La belle charge! Penchés en avant, sabres pointés, les Gardes du Corps mènent le train mais ils sont en fière et noble compagnie. Les treize escadrons de la Maison du Roi sont là : les Gendarmes, les Mousquetaires, les Grenadiers à Cheval. L'élite des élites de la cavalerie française. Sous le choc de ces régiments fameux, superbement montés et entraînés, la cavalerie hollandaise vacille et recule en désordre.

Juste au sud de Ramillies où un creux de terrain constitue comme une avenue orientée vers l'est, les cavaliers de la Maison du Roi menacent de percer les rangs alliés. Monsieur de Marlborough est devant eux : sa présence galvanise ses hommes. Quatre bataillons d'infanterie, rameutés par lui viennent étayer la ligne fléchissante. Monsieur Overkerke, de son côté, ramène dans la mêlée ses escadrons débandés. La masse furieuse des cavaliers fournit de terribles efforts : elle roule tour à tour dans un sens et dans l'autre. Hors d'eux-mêmes, les hommes grognent et crient leur rage se nachant les uns les autres comme des bouchers déments.

La cavalerie hollandaise plie de nouveau. Le duc est parmi elle et voit que son cheval bronche dans un trou, l'envoyant rouler au sol. A

moins de cent pas, les Français l'ont reconnu à son grand cordon bleu. De l'autre côté, heureusement, Murray a vu aussi la chute de son chef et accourt, entraînant un gros de Suisses. Quand Marlborough se relève, la tête sonnante, il voit Murray et les Français qui accourent les deux côtés. Un de ses aides de camp démonte en voltige. Sitôt à terre il propulse littéralement son chef pour le mettre en selle à sa place et donne un grand coup sur la croupe du cheval qui fonce vers le salut, pourchassé par les cavaliers français dont certains, dans l'ardeur de la poursuite, ne peuvent maîtriser leurs bêtes et viennent s'empaler sur les baïonnettes des Suisses.

Le duc est saul parmi ses hommes mais ce n'est point l'heure de se congratuler. En hâte, son écuyer, le colonel Bringfield, lui amène un de ses propres chevaux de réserve et saute à terre pour lui tenir l'étrier. Comme Marlborough enfourche sa nouvelle monture, un boulet français le manque de peu et vient décapiter le malheureux écuyer.

Alors que se poursuivait ce combat de cavalerie, les Français ignoraient comme leur général que leur destin était maintenant scellé.

La furieuse attaque menée à l'aile droite par Lord Orkney a drainé contre elle les réserves du centre français comme celles de la droite ont servi à reconquérir Taviens. Au centre, les défenseurs de Ramillies sont enfermés dans leurs retranchements et ne peuvent plus inquiéter personne.

Villeroi se retrouve avec une gauche trop forte et un centre paralysé pendant que Marlborough, réalisant la manœuvre imaginée dès avant le combat et utilisant le couvert du vallon de Wayaux a fait roquer, à l'insu de son adversaire, la moitié de l'infanterie et toute la cavalerie de sa droite. Celle-ci, jointe aux escadrons du centre commandés par Murray lui donne, à ce moment du combat, une supériorité de huit cavaliers contre cinq dans la zone décisive.

Les Gardes du Corps s'apprêtent à charger encore. La lutte qu'ils mènent depuis une heure a laissé des vides dans leurs rangs et une grande fatigue alourdit le bras de ceux qui restent. Leurs nerfs cependant les soutiennent et c'est toujours avec le même cœur qu'ils combattent les escadrons ennemis.

Monsieur de Fouquerolles tient ferme encore la hampe de son étendard mais sa tenue dit l'ardeur du combat traversé : il a perdu sa coiffure

et la manche gauche de son habit baïlle, fendue par un coup de sabre. Ses pistolets maintenant déchargés il se trouve quasi désarmé.

Comme dans un rêve, les Gardes chargent à nouveau. Devant eux les cavaliers hollandais s'égaillent comme un vol d'étourneaux. Les Français traversent sans peine leurs rangs qui s'écartent. Tout à coup, au bout de l'espace vide qui s'est ouvert, un mur rouge vient à leur rencontre, hérissé de sabres, les cavaliers anglais entrent tout frais dans la bataille.

Le choc est terrible, multiplié par la vitesse. Non seulement ceux d'en lace ne ressentent pas la lourde fatigue des Français et de leurs montures mais ils sont beaucoup plus nombreux. En un instant les gens de la Maison du Roi sont pris à partie non seulement de front mais encore de flanc et même à revers. Le choc initial se fractionne en une multitude de petits combats opposant un ou deux Français à une grappe d'adversaires.

Dès l'abord, le chevalier de Fouquerolles est vivement pressé par les ennemis qui veulent s'emparer de son étendard. Il manie du mieux qu'il peut son sabre de la main gauche au milieu de quelques Gardes qui tentent de protéger leur drapeau. Hélas, l'un après l'autre tombent ces braves gens. Fouquerolles fait sans cesse volter et cabrer son cheval pour tenter d'échapper aux agresseurs mais la pauvre bête s'épuise. Un coup de taille atteint l'épaule du chevalier, heureusement à faux, mais son bras est tout engourdi et son sabre lui échappe, seulement retenu par la dragonne. Un ennemi plus entreprenant attrape la bride du cheval près du mors et l'arrête.

— Give up yourself! — Rendez-vô! répète-t-il bien que l'invite soit claire.

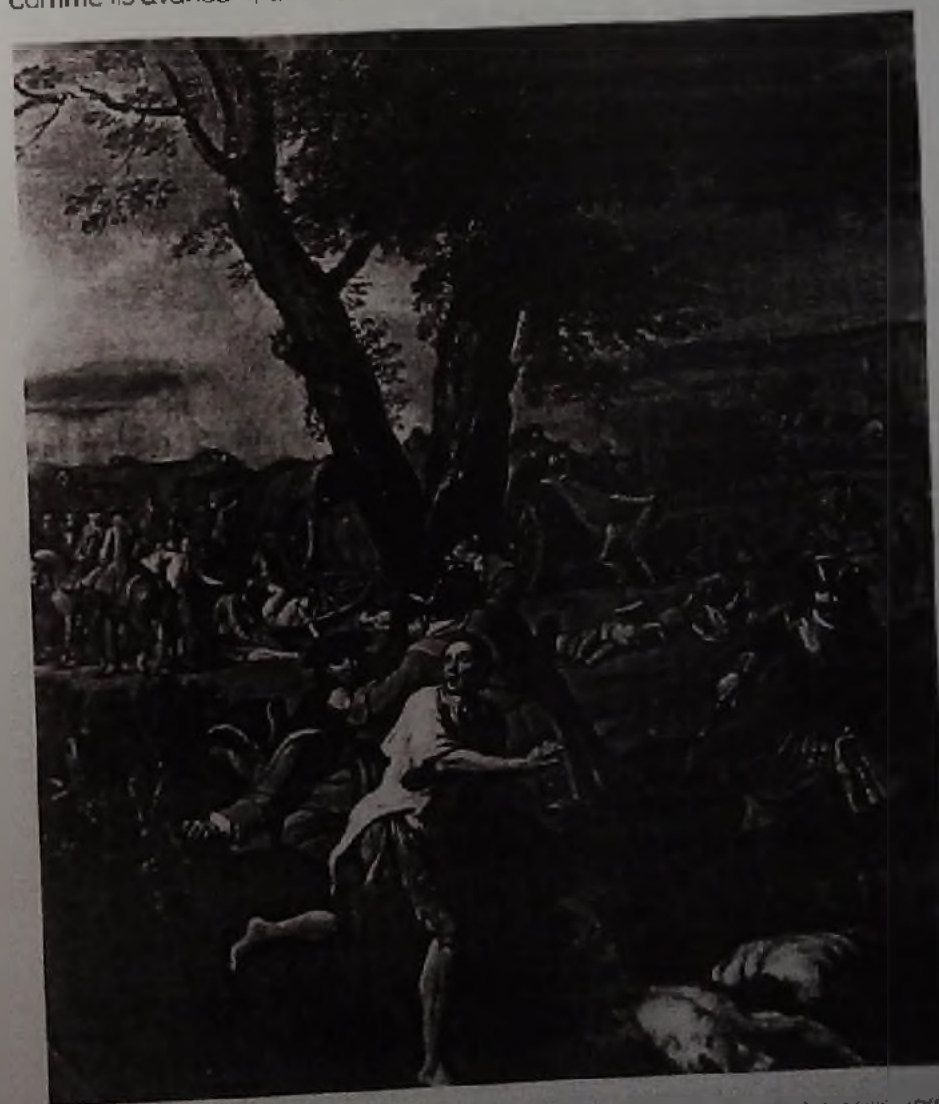
— Non! dit Fouquerolles, brandissant maladroitement son sabre. Il se cramponne à la hampe de l'étendard que l'autre tiraille de son côté. Il ne l'aura pas!... C'est sa dernière pensée. Il ressent une douleur affreuse comme la flamme du coup de pistolet lui brûle les yeux et il sombre dans l'inconscience.

Il est six heures du soir. De la splendide cavalerie de la Maison du Roi, il ne reste que des débris.

Les mauvaises nouvelles qui affluent ont enfin raison de l'aveuglement de Monsieur de Villeroy. Il se rend compte que cet assaut anglais qui lui avait causé tant d'alarmes n'était qu'un leurre et que le sort de la bataille se joue maintenant dans la plaine entre Ramillies et Taviern où la Maison du Roi achève fièrement de mourir.

En hâte, il ordonne aux quinze escadrons de sa gauche de se porter au secours de leurs frères d'armes. Il est trop tard, ils sont trop loin et, de plus dans leur mouvement, ils trouvent sans cesse leur chemin encombré par les bagages de l'armée qui, ce matin, ont été acheminés trop avant.

Le maréchal de Villeroy lui-même ainsi que l'Electeur de Bavière galopent vers le sud, vers ce chaudron d'enfer où fondent leurs espoirs et, comme ils avancent, des nouvelles pires encore, viennent à leur rencontre.



Bataille de Ramillies. La cavalerie anglaise s'emparant du train de l'armée française après la déroute de celle-ci. Détail d'une peinture de Louis Laguerre pour la maison de Marlborough.

de lourdes masses d'infanterie anglaise (d'où viennent-ils donc ceux-là ?) viennent à nouveau de reprendre Tavieres dont les défenseurs ont été chassés dans les bas-fonds marécageux entre la Mehaigne et la chaussée Brunehaut.

Monsieur de Villeroi s'étonne et s'inquiète : les soldats du régiment de Farrington pourraient répondre à sa question, eux qui viennent de traverser tous les arrières des lignes alliées et qui, avec toutes les réserves anglaises disparues de la droite, ont réussi cet assaut sous le commandement du duc de Wurtemberg.

Quelques dragons rescapés de Tavieres sont même venus dire au général français qu'ils n'avaient pu passer que de justesse, les abords de l'ancienne voie romaine grouillant d'escadrons danois qui progressent selon son axe.

— Des cavaliers danois, dites-vous, Lieutenant ?

— Oui Monseigneur, sans aucun doute possible !

Danois ! Les Danois avaient rejoint Marlborough sans que Villeroi en sût rien ! Au fur et à mesure qu'il avance vers le sud, le maréchal se rend compte de la dégradation sans cesse plus grave de la situation : il est nettement trop tard pour que ses escadrons du nord dont seuls les premiers éléments le suivent puissent changer la face du combat de cavalerie qui se termine. Il ne reste d'autre ressource, et cette manœuvre est d'autant plus nécessaire vu la nouvelle menace des escadrons danois, que de faire tenir un front de Ramillies à Petit-Rosière par tous les cavaliers qu'il pourra rameuter, ceux du nord comme ceux qui auront pu échapper aux anglo-hollandais. Seule la cavalerie est capable de mouvements assez rapides pour établir ce front en équerre avec celui qui tient encore son infanterie, de Ramillies à Autre-Eglise.

Voici que rejoignent le ligne deux escadrons de cuirassiers de Monsieur de Bavière, malmenés certes mais encore vaillants et galvanisés par la présence de l'Electeur qui les harangue. Alions ! Tout n'est point perdu : une retraite en bon ordre est encore possible vers Jodoigne.

Vain espoir Monsieur le Duc ! Qui vient de susurrer cela à l'oreille de Monsieur de Villeroi ? C'est un angelet, vous savez bien : un de ces angelets dodus aux fesses rondes qui escortent la Renommée. On l'avait commis au service de celle de Monsieur le Maréchal et voilà qu'en survolant le champ de bataille il n'a vu partout que désastre. La cavalerie

et toute la droite française sont non seulement tournées mais disloquées et quasi détruites. Quant au front d'infanterie d'Autre-Eglise à Ramillies sur la solidité duquel se fonde Monsieur de Villeroi, que va-t-il en advenir ? Sur toute la longueur de ce front les ordres de Marlborough viennent de relancer l'attaque de sa propre infanterie.

Certes, ce n'est point facile ! Dans Ramillies depuis bientôt quatre heures, le duc de Guiche se défend vaillamment à la tête du régiment des Gardes après sa contre-attaque victorieuse.

L'infanterie alliée, quant à elle, s'est accrochée comme elle peut et ne bénéficie plus de l'élan de l'assaut. Quand leur parvient l'ordre d'attaque, Dieter Haukema et ses hommes sont muchés dans une haie d'où ils tiraillent sporadiquement contre les Français qui tiennent, à cinquante mètres, les ruines fumantes d'une grange.

Le vieux sergent a son idée. D'un geste, il appelle près de lui le grand Alois, un caporal qui jouit de sa confiance et lui explique son plan. Tandis qu'Alois et quatre hommes entretiennent contre les Français le même feu que tout à l'heure, le sergent et une quinzaine de troupiers se défilent en rampant dans un fossé qui se rapproche obliquement du pignon aveugle de la grange.

Haukema a troqué sa lourde hallebarde contre le fusil d'un mort et progresse dans son fossé avec une agilité rare à son âge : il est bien digne du petit Dieter qui courait jadis les dunes frissonnes, braconnant force lapins ! Parvenu contre le mur un discret signal fait redoubler la mousqueterie d'Alois et de ses soldats. Comme des diables, le sergent et ses quinze hommes tournent le coin et tombent sur les Français : c'est un massacre. Coups de feu et coups de pointe ont raison des défenseurs. Voilà une maison de prise : il n'était que de donner le branle, en une demi-heure le village tombe. Une cornémuse lance un monologue guilleret dans le dos des derniers Français chassés dans la plaine.

En face d'Offus et d'Autre-Eglise les généraux Wood et Churchill (le frère du duc) ont repris l'attaque. Traversant derechef le marécage, les fantassins britanniques et aussi les dragons ramenés de l'aile gauche pour les appuyer ont pu s'infiltrer dans les haies et les chemins creux. Il n'est plus de sécurité pour le régiment du Roi : comme des frelons les balles volent, tirées on ne sait d'où.

Les Anglais sont plus enragés que jamais et paraissent bien déterminés à faire payer à leurs adversaires la retraite que les ordres leur ont

imposée ce tantôt. Les canons qui, tout à l'heure, soutenaient les Français de leur feu ont été attelés à leurs avant-trains et tentent de remonter au nord. Les gens du Régiment du Roi sont encerclés, hâchés de balles par l'infanterie, chargés par les dragons, ils plient, puis, finalement, mettent bas les armes sur l'ordre du major qui les commande depuis que Monsieur Buzot de Sandre est tombé.

Dans l'esprit du maréchal et selon le commandement qu'il donna, l'infanterie devait décrocher la première couverture par la cavalerie qui tenait un front orienté au sud, principalement contre le mouvement tournant des cavaliers danois.

C'était compter sans la combativité des troupes alliées, multipliée encore par l'exaltation de la victoire. Toute la longueur du front, d'Autre-Eglise à Ramillies est devenue perméable aux attaques alliées.

C'était compter aussi sans les phantasmes qui assaillent aussitôt l'esprit de combattants acculés à la retraite par le poids des armes de l'ennemi.

Un capitaine irlandais au service de la France écrivit :

« Nous n'avons pas parcouru trente mètres en retraite que le cri de — Sauve qui peut — était aux lèvres du plus grand nombre, semant par-tout la confusion. On pouvait voir des brigades entières courant en « désordre ».

Et l'étréme de la peur se mit à courir d'un homme à l'autre à travers tout le champ de bataille comme court la flamme d'un feu de forêt : aussi rapide et aussi destructrice. La panique s'étendit à la cavalerie et, dès lors, tout lâcha à la fois.

Dans les étroits chemins creux remontant au nord en s'entrecroisant, une innombrable cohue a remplacé la superbe armée de ce matin. Les chariots à bagages, les canons dont les servants ont coupé les traits pour fuir sont enlisés jusqu'aux essieux. Semblables à des rochers dans le lit d'un torrent, ils divisent et retiennent le flot des fuyards. Celui-ci roule le plus vite qu'il peut, laissant blessés et éclopés aux bords des chemins comme des épaves qu'il a charriées.

Jusqu'à la nuit noire, la cavalerie anglaise dont les chevaux sont encore assez frais va sabrer sans pitié cette tourbe, transformant la panique en débacle. C'est à peine si le maréchal de Villeroy et l'Electeur de Bavière englués parmi les fuyards pourront se dégager et échapper à la capture. Crevant leurs chevaux, ils parviennent dans la nuit à Louvain où, sur la place de l'hôtel de ville ils prennent un rapide conseil de guerre à la lueur des torches. Ils décident peu glorieusement que la ville ne peut

être défendue et que toutes ses réserves doivent être jetées dans la Dyle.

Poursuivant sa course, la cavalerie anglaise atteignait Meldert à minuit, à dix-huit kilomètres au nord du champ de bataille.

Ainsi s'achevait ce 23 mai, jour de la Pentecôte de l'an de grâce 1706!

Postface

Le récit de la bataille de Ramillies que vous venez de lire n'a nullement la prétention d'être un profond travail historique. Je ne me suis livré à aucune recherche dans les bibliothèques : la bibliographie qui suit vous éclairera sur les sources dont je me suis inspiré.

Il y a trois ans, je ne savais rien de cette bataille de Ramillies dont je connaissais tout juste le nom. Le hasard seul m'a fait m'y intéresser : une de mes filles s'étant fixée dans le village, j'ai voulu en savoir plus et où exactement le combat avait eu lieu. Un de mes frères m'a procuré une première relation tirée d'un livre d'histoire hollandais. Cela a été pour moi comme si j'avais découvert les premiers panneaux d'une gigantesque fresque peuplée des 120.000 hommes qui se sont combattus il y a maintenant près de trois cents ans. Apprenant l'intérêt que je portais au sujet, de nombreuses personnes de mon entourage m'ont aimablement procuré d'autres documents (des relations belges, anglaises, françaises), tirés soit de revues, soit de biographies, soit de livres d'histoire. Je me suis aussi documenté sur les armes, les uniformes, les mœurs du temps et leurs malheurs. Pouvez-vous imaginer le ravage causé par 120.000 hommes et 30.000 chevaux qui se nourrissent sur le pays ?

Petit à petit, pour moi, ma fresque s'est mise à vivre. J'ai vu les éclaireurs anglais chevaucher dans le brouillard, l'armée française s'avancer, fière de sa force. J'ai vu la Maison du Roi prendre position dans la plaine. J'ai entendu les premiers coups de canon et avec les hommes d'Orkney j'ai pataugé dans les marécages. J'étais là quand Marlborough est tombé de cheval.

Et comme j'avais tout cela bien présent à la mémoire, j'ai essayé de vous le raconter.

J'ignore bien sûr si le chevalier de Fouquetolles a rendu compte à Villeroy de la mise en place des troupes, je ne sais s'il portait l'étendard des Gardes du Corps mais il servait bien dans ce régiment et, laissé pour mort, il resta aveugle après la bataille.

Bien des noms sont nés sous ma plume : le lieutenant-colonel Buzot de Sandre, le cornette Asquith, le sergent Haukema ou le fermier Péro-

prez. Plus exactement des noms, souvent bien exacts ont été attribués par moi à des personnages de ma fresque. Que ceux qui les portent de nos jours ne voient là nulle malice de ma part : leur usage n'a d'autre but que de rendre la peinture vivante et vraisemblable le récit. D'autres noms, au contraire, sont bien ceux portés par les protagonistes du drame : seuls ont été imaginés les propos qu'ils ont tenus, voire les menus qu'ils ont dégustés.

Enfin, je le confesse, certains éléments sont purement imaginaires : j'ignore absolument où Monsieur de Villeroi logea avant la bataille et je n'assistais pas, le 23 mai 1706 au prône du curé de Jandrain.

Tel qu'il est mon récit, car ceci se veut un récit, n'a d'autre ambition que d'essayer de restituer l'atmosphère d'une journée de bataille, chez nous, il y a près de trois cents ans.



Les Pays-Bas espagnols au temps de Louis XIV

Notes historiques.

— La Guerre de succession d'Espagne.

La bataille de Ramillies se situe pendant la guerre de « succession d'Espagne ». Charles II, dernier représentant des Habsbourg d'Espagne, allait mourir sans postérité. Sa succession était réellement énorme : elle comportait, outre l'Espagne elle-même et ses colonies, les Pays Bas Espagnols (notre pays), le royaume de Naples et la Sicile et enfin le Milanais.

Cette succession pouvait échoir à deux prétendants dont les droits étaient absolument égaux : l'Empereur d'Autriche Léopold I^{er} ou le Roi de France Louis XIV. Ils étaient tous deux les petit-fils de Philippe III d'Espagne, tout comme l'était Charles II. Tous deux ayant épousé des Infantes étaient par ailleurs les gendres du feu roi Philippe IV.

Alors que Léopold I^{er} prétendait, pour son fils l'Archiduc Charles à la totalité du fabuleux héritage, Louis XIV, beaucoup plus objectif était partisan d'un partage : la plus grande part, soit l'Espagne, les colonies et les Pays-Bas iraient à l'Electeur de Bavière, Naples et la Sicile reviendraient au Dauphin de France, tandis que le Milanais viendrait arrondir les territoires de l'Autriche. Cette solution rencontrait l'accord des diverses puissances européennes (sauf l'Autriche) mais ne plaisait pas au Roi d'Espagne qui tenait avant tout à l'intégrité de l'empire qui lui avait été légué. C'est ce qui le détermina à désigner par testament comme son seul héritier le duc Philippe d'Anjou, fils cadet du Dauphin et petit-fils de Louis XIV, à charge pour ce Prince d'abandonner tous droits à la couronne de France. Après quelques hésitations, Louis XIV accepta le testament. A la mort de Charles II, le duc d'Anjou partit pour l'Espagne et y fut proclamé roi sous le nom de Philippe V. Louis XIV commit alors la grave erreur de prendre militairement possession de nos provinces au nom du roi d'Espagne. Erreur pire encore, il garantit à son petit-fils ses droits éventuels à régner sur la France : c'était la réunion possible de la France et de l'Espagne en un seul et formidable empire, éventuellement inacceptable pour les autres états européens. Une coalition se forma qui groupait l'Angleterre, l'Empire autrichien, la Hollande, le Danemark, la Suède et plusieurs états allemands. (La Bavière était toutefois alliée à la France et à l'Espagne). Les coalisés déclarèrent la guerre à la France en 1701.

De 1701 à 1704, cette guerre fut indécise. Pendant les cinq années suivantes, les Français ne connurent que des revers : le nord de la France fut envahi et Louis XIV fut près de devoir capituler. De 1709 à 1713, une série de glorieuses victoires permirent à la France de trailler honorablement.

Par le traité de Bade, Philippe V renonçait solennellement à ses droits sur la couronne de France, l'Espagne livrait Gibraltar à l'Angleterre et notre pays devenait Autrichien.

— Le «siècle de malheur».

Le XVII^{ème} siècle passe, dans l'histoire de Belgique, pour avoir été le «siècle de malheur». Ceux qu'entraînaient pour nos régions la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714) n'en sont que la conclusion.

Pour ne citer que celles-ci il y eut avant cette dernière la guerre de Hollande 1672 à 1678 et la guerre de la ligue d'Augsbourg de 1686 à 1697 au cours de laquelle eut lieu la bataille de Neerwinden le 29 juillet 1693.

Si ceux d'entre nous qui ont vécu la dernière guerre mondiale peuvent se souvenir des horreurs qu'entraînent pour la population civile les combats ou les bombardements et des souffrances consécutives à la disette, je doute cependant qu'ils puissent pénétrer les horreurs et les souffrances subies par les populations lors des guerres des siècles passés.

Depuis la guerre de trente ans, les armées avaient appris l'art de ravager avec méthode: les longues colonnes de troupes passaient sciemment à travers tout. Partout, dans les relations de ces campagnes, on trouve des expressions comme: «manger le pays en avant» «pratiquer la tactique de la terre brûlée» etc... Il faut être conscient de ce que ces destructions systématiques accomplies pour gêner l'ennemi résultent du fait que les armées SE NOURRISSENT SUR LE PAYS.

Les sauterelles de la Bible ne devaient pas être pires.

Les récits du temps ne sont qu'une longue suite de réquisitions, de pillages, d'incendies et de violences diverses. Nous nous scandalisons à bon droit du massacre d'Oradour sur Glane. Il ne faut pas oublier que semblables «joveusetés» étaient presque monnaie courante dans les siècles passés: il n'est que de se souvenir des armées de Turanie ravageant le Palatinat.

Que pouvait faire un fermier dont «les seize chevaux avaient été emmenés pour être vendus à Maestricht» et auquel il devenait donc impossible de travailler ses terres. Que pouvaient faire les pauvres gens à qui on réquisitionnait le peu de «blan grain» qu'ils avaient pu récolter. Que pouvait faire celui dont la grange avait été incendiée «avec la des-pouille» (récolte). Il ne leur restait littéralement qu'à mourir de faim comme de nos jours on meurt de faim dans les pays du tiers monde dévastés par la guerre.

Pendant la guerre de succession d'Espagne, le besoin de l'armée française en chair à canon a fait appliquer une innovation dans notre pays: la première conscription. En raison de cette mesure terriblement impopulaire, ceux qui avaient «tiré un mauvais numéro» se trouvaient, qu'ils

le veuillent ou non, incorporés pour sept ans dans les armées de sa majesté très chrétienne ou de sa majesté catholique, ce qui revenait strictement au même pour le malheureux intéressé.

Le siècle de malheur n'avait absolument pas volé son nom.

— Les conséquences de la bataille de Ramillies.

La défaite de Ramillies fut terriblement onéreuse pour les deux couronnes de France et d'Espagne: leur armée perdit 15.000 hommes, soit le quart de son effectif et toute son artillerie alors que les pertes des alliés n'étaient que de 4.000 hommes. Cette terrible saignée fut changée en déroute complète par la poursuite implacable à laquelle se livra l'armée alliée sur les ordres de Marlborough. Poursuite à laquelle se livrèrent non seulement la cavalerie mais aussi l'infanterie anglo-hollandaise. Clairement conscient de l'importance qu'il y avait à ne laisser nul répit à l'adversaire, Marlborough n'accorda que deux heures de repos à ses soldats avant de les relancer en chasse.

Lui-même ne se permit qu'un bref sommeil, roulé dans son manteau à même le plancher d'un gîte de rencontre. Les récits du temps assurent qu'avec une parfaite urbanité il offrit une place sur ce même plancher à Sicco van Gosbinga, délégué aux armées des états généraux de Hollande. Quand on sait les rapports assez tendus que le duc entretenait avec cette vénérable assemblée, l'attribution de ce morceau de plancher ne manque pas d'un certain piquant.

Le matin suivant, vers onze heures, comme la poursuite traversait Louvain, le duc trouva un moment pour écrire à son épouse Sarah: «Je ne vous ai pas dit dans ma dernière lettre, ma chère âme, le désir que j'avais de pousser si possible l'ennemi à la bataille, craignant que le souci que vous vous en feriez ne vous fut pénible, mais je puis maintenant me donner la satisfaction de vous le faire savoir. Il a plu au Dieu Tout Puissant de nous donner la victoire! Je dois laisser les détails au porteur de la présente, le colonel Richards, car ayant été à cheval tout ce dimanche et après avoir marché toute la nuit après la bataille, la tête me fait mal à un tel point qu'il m'est fort incommode d'écrire. Croyez moi je vous prie lorsque je vous assure que je vous aime plus que je ne le peux exprimer.»

Le 28 mai le duc entra à cheval sur la grand place de Bruxelles. Les édiles réunis dans l'hôtel de ville du 14^{ème} siècle se hâtèrent de reconnaître Charles III, candidat des alliés au trône d'Espagne, comme leur souverain.

Les villes belges tombèrent l'une après l'autre comme des fruits mûrs.

Alost, Gand, Bruges, Audenarde. Anvers capitula le 6 juin. Seul le port d'Ostende exigea un véritable siège qui commença le 18 juin sous le commandement du général Overkerke. Après un puissant bombardement, la ville se rendit le 4 juillet.

LES LIGNES DU BRABANT

Ces lignes étaient constituées d'un parapet continu doublé d'un fossé. L'ouvrage traçait des redans pour permettre les tirs de flanquement et éviter d'être pris en enfilade. Pour des fortifications de campagne, elles étaient assez énormes, le parapet ayant au minimum 3m de haut et le fossé 4m de profondeur sur 7m de large.

Ces fortifications courant depuis le pays de Waes jusqu'à Huy furent creusées de 1702 à 1704 pour appuyer la défense française.

Comme la plupart des lignes de ce genre érigées au cours de l'histoire, elles ne servirent à rien, Marlborough les ayant franchies sans aucune difficulté en 1705 feignant en un point et poussant une forte attaque en un autre, exactement comme les insurgés cubains du général Maceo en usaient deux siècles plus tard à l'égard des « trochas » creusées par l'armée espagnole.

Les alliés rasèrent les lignes en 1705, elles n'existaient donc plus lors de la bataille de Ramillies.

— Marlborough.

Le 26 mai 1650 naît à Ashe House dans le Devon le fils premier né de Winston Churchill. Cet enfant qui reçoit au baptême le prénom John sera un jour le premier duc de Marlborough, commandant en chef de l'armée britannique et prince du St-Empire, un des meilleurs généraux qui fut et que tous nous connaissons depuis l'enfance : qui de nous n'a chanté : « Malbrough s'en va-t-en-Guerre ».

Celui qui n'est encore que le petit John Churchill va passer neuf ans à Ashe House, la maison de sa grand-mère maternelle dans un état bien proche de la pauvreté. Son père, partisan de Charles I^{er} durant la guerre civile a dû payer au régime de Cromwell des amendes qui l'ont ruiné. Sa grand-mère était du parti opposé mais n'en a pas moins perdu une bonne part de sa fortune : Ashe House ayant été partiellement détruit par les troupes royales. C'est dire dans quelle atmosphère agréable doit se dérouler la vie d'une famille de nobles pauvres, aussi profondément divisés dans leurs opinions politiques.

Peut-être le petit John tirera-t-il de cette enfance le désir démesuré d'être riche, d'être un gagnant et de toujours appartenir au camp victorieux.

Jeune officier de 22 ans, il fit son apprentissage militaire sous Condé et Turenne dans un corps d'armée que le roi d'Angleterre Charles II avait mis à la disposition de Louis XIV en Flandre. Il se distingua sous Nimègue et à ce siège de Maestricht où fut tué un autre héros de notre jeunesse, le mestre de camp Charles de Batz, mieux connu sous le nom de d'Artagnan.

Quelques temps après, John Churchill posait auprès de Louvois sa candidature au commandement du régiment anglais au service de la France. Amoureux d'une diablesse nommée Sarah Jennings et refusant



Henry de Nassau, Seigneur d'Ouvkerk et Woudenberg
« Le seul soldat hollandais avec lequel j'entretins des relations de confiance mutuelle »
Feld-Maréchal et commandant en chef de l'armée hollandaise
Peinture de Sir Geoffrey Kneller

la riche héritière que son père lui destine, il souhaite s'expatrier. Instruit de son curriculum vitae, Louvois repousse sa demande, estimant que « Monsieur de Churchill est trop adonné à son plaisir pour se bien acquitter de sa charge ».

Tout comme un certain Eugène de Savoie Carignan éconduit de même « Monsieur de Churchill » en garde une dent contre la France. Louis XIV retrouvera devant lui, pour le malheur de ses armées le prince Eugène et le duc de Marlborough.

Mis par Guillaume III à la tête de l'armée anglaise en 1689, John Churchill obtient des succès en Irlande mais est disgrâcié en 1691 accusé d'avoir entretenu une correspondance secrète avec Jacques II, le roi déchu. C'est seulement en 1702 qu'il sera rappelé par la reine Anne dont lady Churchill était la meilleure amie il ne connaît dès lors que des succès.

Fait généralissime des armées unies anglo-hollandaises dans la guerre de succession d'Espagne, il força les Français à évacuer la Gueldre espagnole et fut fait duc de Marlborough à son retour en Angleterre. En 1704, de concert avec le prince Eugène il remporta la victoire de Blenheim sur le maréchal Tallard. En 1706 il bat Villeroy à Ramillies, Vendôme à Audenaerde en 1708 et remporte une victoire tactique sur Villars à Malplaquet en 1709. Accusé de concussion et de vouloir prolonger une guerre dont les deux adversaires avaient assez, il tomba une nouvelle fois en disgrâce en 1712 mais fut rétabli dans toutes ses dignités en 1714 lors de l'avènement de George I^{er}. Frappé d'apoplexie en 1716, il mourut en 1722.

— Villeroy

François de Neuville, duc de Villeroy naquit à Lyon en 1643. Son père, Nicolas de Villeroy avait été le précepteur de Louis XIV auprès duquel il avait introduit le jeune François. Le roi adolescent aimait beaucoup le jeune garçon et une indéfectible amitié lia toute leur vie les deux hommes et fit la fortune du duc de Villeroy. Jeune homme il était réputé pour sa galanterie et les dames de la cour l'avaient surnommé « le charmant ». Jeune officier il se distingua à la bataille de Neerwinden mais seule la faveur royale l'appela aux plus hauts commandements dans lesquels il ne commit jamais que des erreurs.

Créé maréchal et chargé du commandement en chef à la place du maréchal de Luxembourg, ses fautes grossières lui font perdre Namur en 1695. Conséquence inattendue de ce revers : fou de rage en l'apprenant, Louis XIV ordonne à Villeroy d'aller « gracieusement » bombarder la ville de Bruxelles. Trois mille bombes et douze cents boulets rouges boutent le feu à toute la ville basse.

L'incapacité de Villeroy fut encore plus fatale au cours de la guerre de succession d'Espagne. En Italie, il se fit battre à Chiari et enfermer dans Crémone par le prince Eugène.

Aux Pays-Bas, il fut constamment surclassé par Marlborough au cours de la campagne de 1705. En 1706, il perdit la désastreuse bataille de Ramillies qui livra tout le pays aux alliés.

Enfin Louis XIV lui ôta son commandement sans lui retirer pour autant sa faveur : il lui donna le gouvernement de Lyon et le nomma par son testament gouverneur du futur Louis XV. Tombé finalement dans la disgrâce du régent, il mourut obscurément à Lyon en 1730.

— Les « Malbrough ».

Dans mon enfance, les chariots de ferme étaient encore tous en bois et tirés par des chevaux, voire de vaches. Aux plus gros étaient attelés jusqu'à quatre des énormes chevaux de labour qui étaient la gloire des élevages de la région.

Ces chariots, œuvre des charrons de village étaient portés à l'arrière par de très grandes roues cerclées de fer. Il fallait voir la pose de ces bandages sur la roue préparée par le charron : le cercle de fer était chauffé au rouge par un feu circulaire, à même le sol. Au signal, quatre costauds le soulevaient de leurs pinces et le plaçaient sur le bois qui prenait feu pour être aussitôt douché à grands seaux d'eau. Un gros nuage de vapeur s'élevait tandis que craquait la roue comprimée par le fer refroidi.

Parmi ces chariots, certains se distinguaient par la largeur des jantes et du bandage des roues atteignant près du double de la normale soit quelques vingt-cinq centimètres.

On les appelait des « Malbrough ».

Selon la tradition, ces « tous terrains » primitifs étaient les copies des chariots que le duc de Marlborough aurait fait confectionner sur place plus de deux cents ans auparavant pour aller récupérer une partie des canons de Villeroy, enlisés près de la Gette.

BIBLIOGRAPHIE

- Histoire européenne du XVIII^e siècle - Charles van Noorden - Traduction inédite de la relation de la bataille de Ramillies par Armand Libioule, avocat, major de la Garde Civique de Charleroi - 1881.
- Histoire des souterrains de Folx-les Caves. Brochure éditée en 1936, signée Guibert.
- Le génie militaire de John Churchill, duc de Marlborough. Major B.E.M. BERNARD. Article paru dans la revue «L'ARMÉE - LA NATION», Février 1948.
- Les deux Thorembais. Brochure signée Joseph Delmelle.
- Famous regiment: The Worcestershire regiment. Richard Gale. Edited by Lt-General Horrocks.
- «Marlborough» - Correlli Barnett - Book club associates - London 1974.
- «Gilles Dumoulin, chevalier d'Orp-le Petit» - Joseph Decosseaux - article paru dans «Jadis» N° 8 (1983) (Bulletin du musée archéologique d'Orp-Jauche).
- «Les guerres de Louis XIV, fléau dévastateur du monde rural» - Florent Ista. Chapitre paru dans «les blés dorés de la Hesbaye» Editions ETC, Namur 1986.
- «L'uniforme et les armes des soldats de la guerre en dentelle», tomes 1 et 2 - Lilliane et Fred Funcken. Editions Casterman - Tournai 1975.
- «Au temps de la guerre en dentelle» - Pierre Miquel et Pierre Joubert. Série «la vie privée des hommes» - Hachette - (1983).
- Dictionnaire universel d'histoire et de géographie - M.N. Bouillet - Hachette (1884).
- «Aspects de Ramillies» - Joseph Delmelle - article paru dans la revue «Brabant tourisme» revue bimestrielle N° 3, juillet 1985.
- Mémoires du duc de St-Simon sur le siècle de Louis XIV et la régence. Gustave Barba, libraire-éditeur, Paris.
- Louis XIV's army - René Chartrand and Francis Back - Osprey publishing - London.
- Chronique de l'humanité - Elsevier-R.T.L. -
- Louis XIV, L'envers du soleil - Michel de Grèce - Presses Pocket (1989).

Types peu connus ou oubliés du folklore bruxellois et du roman pays de Brabant.

par Maurice DESSART

8e série.

Comme le lecteur aura déjà pu s'en rendre compte à la lecture de ces petites chroniques, ont existé (et existent probablement encore) en nos régions des individualités étonnantes qui n'ont pas craint de s'attaquer, dans le sens de s'intéresser, développer, pratiquer, à des domaines pour lesquels elles paraissaient peu adaptées. Le plus souvent l'expérience a démontré qu'elles n'ont pas œuvré sans compétence, et le plus souvent, également, elles n'ont pas été appréciées comme elles auraient pu l'être. Ce n'est qu'à leur disparition que l'on s'est aperçu de la place qu'elles occupaient dans la société, ceci sans, parfois, s'en rendre compte elles-mêmes.

De ce genre a été un curieux personnage qui a évolué dans le Brabant wallon à proximité du Ry d'Hez, lieu-dit situé mi sur le territoire de Baisy-Thy, et mi sur celui de Villers-la-Ville, à la lisière de la forêt. Il y existe une grande ferme (datant au moins du XVIII^e s.) et un manège (entreprise contemporaine). Lorsque, venant de Waterloo, on quitte la route de Charleroi pour se diriger vers Villers-la-Ville, on passe par le croisement menant à Bousval, et, continuant, au Ry d'Hez (du nom du ruisseau local). A droite, peu avant le manège, pouvait se voir, il y a plus d'un demi-siècle, un ensemble de quatre masures (démolies et remplacées par des maisons modernes, dont l'une d'elles brûla il y a peu d'années). Ces bâtiments vétustes étaient abandonnés à l'exception d'un seul qui avait été adapté par son occupant (ceci, tant bien que mal...). L'endroit, relativement désert, comporte actuellement une 1/2 douzaine de maisons datant d'une trentaine d'années, l'une d'entre elles plus récente par suite du motif repris plus haut. Utilité, motif d'implantation de ce hameau, assez peu définis. Sur place on croit que s'était logé là du personnel, garçons de ferme, etc., occupé par la ferme proche (voir plus haut et, aussi F.B. n° 260, pp. 389, pour développements similaires).

Quoi qu'il en est, et d'après l'inépuisable A. Wauters (par ses études sur le Brabant wallon), il s'agit d'un très ancien toponyme, qui a peut-être servi d'abornement (par la situation de son emplacement), souvent repris par les actes et autres citations, dès le début du XVI^e s. Cet emplacement, à mi-chemin entre la ferme d'Hez (dont déjà question plus haut), sur la colline et le manège-chenil, à l'orée du bois du même nom, paraît

avoir été apprécié, à gauche, en dévalant, peuvent se voir trois villas magnifiques de construction récente. De toute façon, l'impression d'abandon qui y était ressentie avant 1940, n'y est plus perceptible. C'est donc là que pouvait se remarquer une individualité assez étrange, vivant en solitude farouche. La chose était encore possible de ce temps (1945 à ± 1970), l'endroit étant assez sinistre et dépourvu de toute activité. Relativement grand de taille, maigre, vêtu le plus souvent d'une houppelande de teinte neutre, le chef couvert d'un bonnet de forme assez indéfinissable, de teinte assortie, on ne le voyait guère qu'arpentant — à l'aller ou au retour — le chemin (alors, pavé) menant à Vieux-Genappe, où il s'appro-



visionnait. Par temps mauvais, on ne le reconnaissait pas sous un immense capuchon, le (ou les) bras chargé(s); silhouette dont l'approche n'était pas recherchée.

Première particularité, il était toujours accompagné d'un chien différent, on lui supposait donc un nombre de *petits locataires* assez important, dernier fait dont on ne pouvait pas se rendre compte vu l'accès malaisé des jardins à cet endroit (encore actuellement). Résidant seul à cet emplacement (à ce moment là, cela devait évoluer, voir plus haut), il ne frayait personne et ne fut vu que peu souvent reconduisant quelqu'un (en général des personnes d'apparences rurales) qui sortait de chez lui, jusqu'à la route.

Rompant ici non sans raisons — le lecteur en jugera — avec la présentation habituelle de la présente petite chronique, de qui émanait ce comportement, au moins, assez bizarre? *Solution avant la fin* mais qui permettra à d'aucuns, parmi les lecteurs, de s'interroger, de comparer, de comprendre, peut-être, un mode de vie peu habituel, en sa fin, aspects de choses permettant des développements nombreux.

Renseignements oraux dûs à d'anciens voisins, résidents actuellement à Villers-la-Ville, ou en Seniorie, et qui en parlent encore parfois.

Ce grand vieillard aurait été un ingénieur-électricien retiré de la vie active, ayant œuvré sa carrière durant en Afrique du Nord, à une période encore héroïque (les années 20), sans apparemment aucun par décès nombreux. Chargé de l'implantation, du développement, de l'entretien, d'installations électriques, il aurait vécu durant des décades nombreuses, complètement isolé, laissé souvent dans les sables avec une petite équipe de travailleurs indigènes (avec lesquels les Européens ne fraternisaient guère de ce temps), ce qui serait à la base d'un renfermement sur lui-même renforcé par le déroulement des années. Une fois encore, voilà la confirmation du roman d'un auteur célèbre, Pierre Benoit, par *L'Atlantide*; l'auteur se sera certainement fortement documenté sur l'état d'âme de ces pionniers qui sacrifieraient leur individualité propre au développement de ces régions (sans rapport avec le type de *colonisation* plus tardif). Faisons un peu d'érudition (pourquoi pas?).

La *diégèse* est l'ensemble de ce qui est sensé être vrai dans la fiction d'un film. Dans le texte, il s'agit donc d'une allusion à cela.

Servez-vous de ce terme, à toute occasion propice, vous passerez pour être très savant... L'homme blanc soumis à ces conditions de vie était souvent sujet au *ragle* (terme anglais désignant une variété de maladie, sorte d'état cataleptique, d'idée fixe — différent du scorbut — et qui a disparu, surtout pour les gens de mer soumis eux aussi aux trop vastes horizons et longues périodes de solitude, ceci après les conditionnements nouveaux de la viande et des légumes). Un rappel saisissant de ces circonstances se trouve dans la vision du film (muét) datant de 1921 et réalisé par Jacques Feyder (Belge et époux de Françoise Rosay), *L'Atlantide*; interprètes principaux Jean Angelo et André Roanne; ver-

sion bien supérieure à celle parlante, de 1932 avec Brigitte Helm comme interprète majeure.

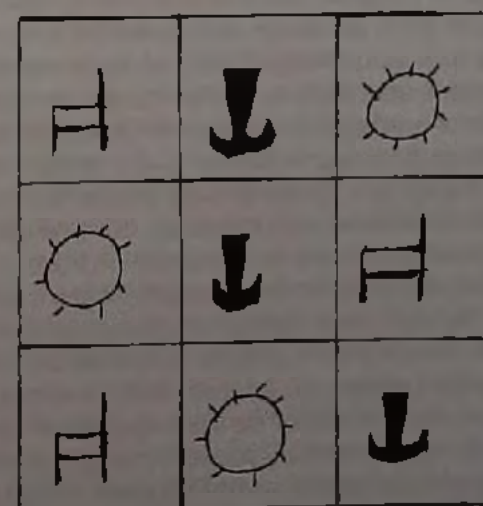
La physiologie humaine connaît des limites et est *toujours, sans exception, conditionnée par un mode de vie*, constatation médicale qu'il ne faudrait jamais perdre de vue mais qui n'est pas toujours facile à réaliser. Celui qui se trouve soumis, durant de trop longues périodes, à cet ennemi, redoutable, la *solitude*, qui parfois, de surcroît, se voit réduit, par exemple (et ce qui aura probablement été le cas de l'intéressé dont question ici, voir en fin d'article), à attacher de l'intérêt à un avis de crédit reprenant un montant de rémunération, seul événement d'un séjour pénible, voit son comportement fortement influencé. A ne pas oublier que l'emploi de la T.S.F., durant longtemps, ne fut pas généralisé, l'usage du phonographe était conditionné par le nombre de disques 78 L., ceux-ci lourds et encombrants, souvent, toujours pareils, le mouvement postal, se trouvait encore très développé; un film et des émissions radio se sont attachés à faire connaître l'épopée de l'*Aéropostale*, ces derniers sont extrêmement réalistes, mais incomplets, d'un étal de choses qui se présentait tel à ces époques et que le psychisme humain devait s'assimiler, souvent au grand dam de celui qui y était soumis, créant parfois des *types caractériels* sortant du commun.

D'avis de compétences, un seul moyen d'en sortir, de trouver un support, l'intérêt porté à la région même, au plus haut degré et en tous domaines, vivre avec elle. C'est vers cet exutoire que paraît s'être dirigé l'intéressé. Favorisé par une formation universitaire très complète, outre ses occupations professionnelles, il se sera intéressé à l'implantation au sein de laquelle il se trouvait. Parce qu'en fait, et sans plus attendre, disons qu'il avait des dons réels de *sourcier*, particularité prouvée par des services nombreux rendus dans la région — citée plus haut — au moment auquel il se retira du travail actif, après sa carrière d'Afrique du Nord (Maroc, si témoignages verbaux exacts). Il paraît donc qu'outre ses fonctions d'ingénieur-électricien, en ces régions torrides, régies encore par une infrastructure fort incomplète, il aurait aidé les populations indigènes par la recherche de points d'eau, ceci, de façon scientifique et non par des modes empiriques, consistant le plus souvent en la manipulation d'une baguette de coudrier ou dans l'attente du frémissement d'un pendule (méthodes auxquelles certains croient dur comme fer, et utilisées parfois par des opérateurs de bonne ou de mauvaise foi). A titre de digression, on sait à l'heure actuelle, par les études des sols menées par les sociétés scientifiques de géologie, qu'un examen attentif de la croûte terrestre permet, avec quelques tâtonnements, de déceler les couches phréatiques avec une certaine précision (lorsqu'elles existent en un endroit donné, bien entendu). Il aura agi en géologue expert, œuvrant, d'après des témoins, par perforations manuelles qui avaient recours à lui recherchaient, tout simplement, de l'eau (comme il a été connu par la suite, après son décès).

Inutile de dire que la chose n'est pas à la portée du premier venu et qu'une grande expérience du terrain est indispensable, ce qui n'aura pas manqué à l'intéressé vu les longues périodes passées par lui en des contrées particulièrement propices à ce genre de recherches.

Pour être complet (s'il est possible de l'être...), il faudrait ajouter que ces endroits (lieu-dit Ry d'Hez, Vieux-Genappe, Bousval, etc), aux moments considérés, ne disposaient pas d'un réseau fort étendu de distribution d'eau potable (situation qui subsiste encore en certains points), d'où recours aux bons offices de Monsieur Richard M..., ingénieur-principal pensionné auprès d'une importante société d'installations électriques à l'étranger, pour recherche et aménagement, le plus souvent, d'un puits artésien. Ce serait un fermier de Vieux-Genappe qui, le premier, aurait bénéficié de ses services, lieu où de très anciens habitants se rappellent encore de lui. Le caractère farouche de son comportement durant les dernières années de sa vie n'était donc qu'un prolongement normal de ce qu'il avait vécu la majeure partie de son existence. Un aspect bizarre de cette personnalité, le nombre et la variété de comptes financiers qu'il avait auprès de diverses agences de banques, malaisément décelables au moment de son décès. Curieux destin que celui de gens qui possèdent, parfois, les qualités les plus éminentes. L'étude et l'approfondissement de la vie de certains plonge souvent en un abîme de réflexions...

Parlons un peu de *Gust*, diminutif d'un prénom (Gustave), seul signe distinctif sous lequel il fut connu. Ce fut (parce qu'il n'a plus été vu depuis



ANKER EN ZON (ancre et soleil). Type de grille utilisée à Bruxelles. On y voit représentées la chaise, l'ancre et le soleil. Jeu peu connu et répandu de même. Il relève du trépot et du pocker, son but: gagner rapidement beaucoup d'argent.

plusieurs années) probablement, le dernier représentant et utilisateur d'un jeu d'argent dit *ANKER EN ZON* (ancres et soleil, du nom de deux signes qu'il reprenait en son étalage), jeu qui dériverait de celui des *osselets*, lequel on fait remonter à la préhistoire, selon de savants archéologues. Par parenthèse, comment peut-on par la découverte de quelques petits os déterminer qu'ils ont servi, précisément, à un jeu... Mystères de la Science. *Gust*, indiscutablement, était d'essence bruxelloise, cela se voyait et s'entendait. Il officiait sous l'arcade de la Jonction (près de la place Bara) par les beaux après-midi d'été. Qu'est-ce *ANKER EN ZON*?

Il s'agit d'un jeu dont il existe plusieurs variantes, d'origines plutôt flamandaises, d'adoption à Bruxelles (plus en vogue dans les régions de Ninove, Alost, Hal, etc). Diverses autres manières de jouer l'inspirent et ont dû le créer, probablement, tels sont le bonneteau (dextérité des doigts), jeu de l'oie, dames, échecs. Soumis à la discrétion entière du manipulateur (qui tient la banque), il était sévèrement interdit (mais ne se pratique plus guère), étant l'objet d'une surveillance très particulière concrétisée par un agent-inspecteur spécialisé à cet effet. Ses élus (les participants) étaient très sur le volet et devaient être bien connus. Et cela allait à grande allure. De rapides coups d'œil, à gauche et à droite, un semblant de nappe déposé à même le sol, un damier orné (très spécial, voir figure), trois coquilles de noix (ou gros dés à coudre), trois petits dés. Et le jeu se noue à une rapidité qui laisse le profane rêveur... Il faut savoir en effet que sont à considérer le point donné par les dés, les signes auxquels il s'adapte, la fréquence de sortie d'un signe, le montant des mises à répartir, les habitudes et l'attitude au moment précis, des participants. Les mises se déposent dans les cases, aux extrémités du damier, à la vue de tous (lesquels font leurs évaluations), accords conclus (verbaux et vite interprétés), les dés sont jetés au centre du damier et dès l'apparition du point les gains se partagent, le *banquier* (le teneur de jeu), étant rémunéré par le rapport d'un signe convenu d'avance (il est, peut-on dire, presque toujours gagnant, parce que connaissant de longue date, certaines fréquences). Et cela se jouait encore, comme dit plus haut, il y a une dizaine d'années (peut-être en d'autres endroits...). Le spectacle est très curieux à contempler, on imagine difficilement les phases par lesquelles un visage humain peut passer lorsque soumis aux aléas de l'appât du gain (qui se trouve sous forme de coupures de 100, 1.000 frs, voire plus, soigneusement pliées; ou encore, de bijoux, bagues, perles, montres, de valeur convenue). Essayez de vous approcher de pareil spectacle (mais il n'attirera pas votre attention, parce qu'ils sont rusés...), et vous apprécierez les qualités nécessaires à un chroniqueur... *Gust* est un maître, il est possesseur du plus important modèle de voiture Mercedes en circulation et le hasard aidant, il a été vu faisant le très gros client (selon une expression consacrée) auprès des meilleurs restaurants. Prudent, ses coordonnées ne sont pas connues. Voilà un type de Bruxellois, de Brabançon, qu'il eût été dommage de passer sous silence.

WAVRE

Inventaire d'un mobilier remarquable dans une maison en 1730

par J. MARTIN

Du 23 au 26 octobre 1730, le notaire wavren Joseph Jacobi, à la demande de Charles Léonard Thienpont, procède à l'inventaire du mobilier et des ustensiles contenus dans la maison mortuaire de la mère du requérant, Anne Françoise Collet, veuve de Pierre Ferdinand Thienpont qui fut de son vivant chef-mayeur de la mairie de Mont-Saint-Guibert (1). La mairie ou chef-mayene était une division administrative de l'ancien duché de Brabant qui englobait dans sa juridiction une série de localités. Celle de Mont-Saint-Guibert comprenait dans son territoire la ville de Wavre. Il existait aussi aux environs les chefs-mayeurs de Grez et de La Hulpe.

La famille Thienpont, originaire de la région de Ninove (XVI^e s.), puis établie à Enghien, semble provenir du village de Gooik, situé peu à l'ouest de Lennik-Saint-Quentin (Sint-Kwintens-Lennik), sur la route actuelle d'Asse à Enghien. Pierre Ferdinand Thienpont fut capitaine-lieutenant d'une compagnie libre de 200 fusiliers. Né vers 1630, il a vraisemblablement participé aux derniers affrontements militaires entre la France et l'Espagne qui furent marqués par la défaite de l'Espagne à la bataille des Dunes le 14 juin 1658 et la signature du Traité des Pyrénées le 7 novembre 1659. Entre-temps, il avait épousé à Wavre, en 1655, Anne Françoise Collet, fille de Mathieu Collet, mort en décembre 1683, et de Catherine Gilson. Par son père, elle appartenait à une famille de riches brasseurs wavriens, installés dans l'actuelle rue des Brasseries. Son père possédait dans la rue de Nivelles une maison à l'enseigne de Saint-Nicolas tenant au couvent et collège des Récollets. Nous ne savons si Pierre Ferdinand Thienpont a repris du service actif dans l'armée quand la guerre éclata à nouveau entre la France et l'Espagne en 1667 suite aux revendications de Louis XIV sur les Pays-Bas espagnols. Avant 1684, il quitta l'armée pour occuper la place de chef-mayeur de Mont-Saint-Guibert. En 1695, succédant à Adrien Francxen, il devient greffier de la ville et franchise de Wavre mais, comme il ne peut résider à Wavre pour y exercer son office, il se fait remplacer, avec l'accord du prince de Vaudémont, par Antoine Stevens. Ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il occupa la place de greffier en 1701 et 1702. Il mourut le 2 avril 1703 et fut enterré dans la chapelle des Pères Récollets devant l'autel de Saint Antoine de Padoue parce qu'il avait été le syndic et bienfaiteur du couvent. Chez

les Franciscains, le syndic était un délégué du Souverain Pontife, chargé de prendre soin des affaires de la communauté. Il avait été anobli le 3 mars 1695 et ses armes portaient de sable au lion d'or, armé et lampassé d'azur, la queue fourchue et passée en sautoir (2).

Les époux Thienpont possédaient une maison dans la rue de Bruxelles, autrefois rue du Cheneau ou de Saint-Lodier, située au coin est de la ruelle du Pré de Wildre, connue auparavant sous le nom de ruelle du Curé et au temps des Thienpont sous le nom de la ruelle allant à la rivière. C'est dans cette maison qu'eut lieu l'inventaire d'octobre 1730 (3). Ils possédaient également le pré Ghees qui s'étendait depuis la ruelle allant de l'église à la Dyle dont le débouché à hauteur du quai du Trompette a disparu et dont il ne reste qu'un vestige, l'impasse Calongette, jusqu'à l'avenue Auguste Mattagne près du pont sur la Dyle. Autrefois, cette avenue était un simple chemin de terre, appelé la ruelle allant au Crucifix et sans issue au delà de la Dyle. Ce bien passa ensuite à Jacques Albert Cornet, bailli de Court-Saint Etienne, par son mariage avec Jeanne Alexandrine Thienpont, fille de Pierre Fernard. Pierre Ferdinand Cornet, fils de Jacques Albert, transforma une partie de ce pré en un beau jardin qui occupait l'espace compris entre la ruelle allant de l'église à la Dyle, la ruelle du pré de Wildre et le jardin de la cure actuelle (4).

Une des filles des époux Thienpont, Béatrice, fut religieuse à l'abbaye d'Aywières. Nous avons déjà noté le mariage de Jeanne Alexandrine avec Jacques Albert Cornet. Une troisième fille, Marie Thérèse, morte en 1731, avait épousé Alexandre Théodore de Landre qui fut chef-mayeur de La Hulpe et bailli de Limal (6). Anne-Françoise Collet mourut le 8 octobre 1730 et fut enterrée le lendemain dans l'église de Wavre, vis-à-vis de l'autel de Notre-Dame de Grâce (7).

Analyse d'une partie du mobilier recensé dans la maison mortuaire

I. Dans la première chambre par terre (au rez-de-chaussée)

- 1) un grand miroir avec un cadre doré en bois de tilleul
- 2) une pendule d'Angleterre faite et construite par Nicolas Massey (8)
- 3) une scribane marcotée d'écaille de tortue dont les pieds sont en bois de poirier, le devant d'ébène, d'écaille de tortue, les petits tiroirs en chêne et le fond en satin rouge

D'après le Larousse encyclopédique, la scribane était un secrétaire d'origine flamande à tiroirs et à abatant incliné formant pupitre et surmonté d'un corps d'armoire. Ce meuble servait de table à écrire et de commode, divisé

en trois parties : à la partie supérieure, un tiroir surmonté d'une corniche et d'une tablette de marbre ou de bois ; à la partie intermédiaire, un abatant muni d'un cuir découvrant des tiroirs étagés ; à la base des tiroirs dissimulés par des vantaux. C'était surtout un meuble de dame, en bois précieux, décoré de marqueteries (marcolé = marqueté). Les écailles de tortues ajoutaient à la décoration une note rougeâtre sur fond d'ébène. Des meubles de ce genre se retrouvent dans les musées et faisaient partie du mobilier des demeures de la noblesse ou de la haute bourgeoisie.

4) Deux peintures représentant deux bouquets de fleurs

5) Les portraits de l'archiduc Albert et de l'Infante Isabelle dans des cadres en bois de chêne

6) Les portraits suivants : celui du roi Guillaume, de l'électeur de Bavière, du prince de Vaudémont, de la princesse et du prince Charles, du marquis de Bellemart et du comte d'Arthelonne.

Le roi Guillaume : il s'agit de Guillaume III, qui fut d'abord stadhouder des Provinces Unies puis roi d'Angleterre de 1689 à 1702.

L'électeur de Bavière : il s'agit de Maximilien-Emmanuel de Bavière, électeur de l'Empire d'Allemagne, qui fut gouverneur général des Pays-Bas de 1692 à 1711.

Le prince de Vaudémont : il s'agit de Charles-Henri de Lorraine, prince de Vaudémont, fils de Charles IV, duc de Lorraine, et de Béatrice de Cusance qui fut dame de Wavre de 1643 à 1663. Par acte du premier juin 1663, il reçut de sa mère par donation entrevus les seigneuries de Wavre et de Walhain. Il resta attaché à l'Espagne et fit une fortune rapide. Créé, en 1675, grand d'Espagne, décoré de la Toison d'or, il mérita son élévation par ses services à la guerre, en qualité de général de la cavalerie aux Pays-Bas (9).

La princesse : il s'agit d'Anne-Elizabeth de Lorraine, fille du duc d'Elbeuf, femme du prince de Vaudémont, morte en 1714 (10).

Le prince Charles : il s'agit du prince Charles-Thomas, fils du prince de Vaudémont, mort en 1704 (11).

Le marquis de Bellemart : il s'agit du marquis de Bedmar, commandant des troupes du roi d'Espagne sous le gouvernement de Maximilien-Emmanuel de Bavière.

Le comte d'Arthelonne : Nous n'avons pu identifier ce personnage.

7) Le tableau de la conversion de Saint-Paul sur fond de bois de sapin avec une moulure d'ébène sur cuivre.

8) Un tableau représentant la bataille de Rocroi qui eut lieu en 1643.

9) Un tableau représentant le Conseil de Charles, duc de Bourgogne. Il s'agit, selon toute vraisemblance, de Charles le Téméraire. Peut-être est-ce une allusion à l'Ordre de la Toison d'or, délivré au prince de Vaudemont.

II. Dans la chambre en haut au balcon

1) Un miroir avec un cadre noir et le devant d'ébène

2) Un tableau représentant la famille Thienpont, posé sur la cheminée

3) Le portrait du roi Charles et de la Reine.
Il s'agit du roi d'Espagne Charles II qui succéda à son frère Philippe IV en 1665. Il fut marié à Marie-Louise d'Orléans en 1679, nièce de Louis XIV, puis à Marie Anne de Neubourg en 1690. N'ayant pas eu d'enfants, il désigna pour lui succéder Philippe d'Anjou, second petit-fils de Louis XIV. Il mourut en 1700. Ce fut l'origine de la guerre de Succession d'Espagne qui dura de 1701 à 1703.

4) Une table marquetée, recouverte de bois d'ébène avec des pieds noirs en cerisier et noyer

5) La généalogie de la famille

III. Dans la place à manger de derrière

1) Une table en cerisier

2) Une table en chêne

3) Les quatre saisons en papier avec des cadres noirs

4) Le portrait de Dame Béatrice, celui de leur ayeul et trois petites images avec des cadres noirs.
Pour dame Béatrice, nous avons le choix entre Béatrice de Cusance, mère du prince de Vaudémont ou Béatrice Thienpont, religieuse à l'abbaye d'Aywières. Nous penchons plutôt pour cette dernière hypothèse. Nous ne savons de quel aïeul il s'agit.

NOTES

- (1) **AGR**, *Notariat Général de Brabant* (NGB), n° 5819, acte du 26 octobre 1730.
- (2) Sur la famille Thienpont, cf. **Frédéric Collon**, *Armorial de Wavre et Environs*, Bruxelles, 1952, p. 154.
Pour les événements militaires, nous avons pris référence chez **H. Pirenne**, *Histoire de Belgique des origines à nos jours*, t. III, *De la fin du régime espagnol à la révolution belge*, Bruxelles, 1950, p. 13-19.
Pour la maison à l'enseigne de Saint-Nicolas, cf. **AGR**, *Greffes scabinaux de l'arrondissement de Nivelles*, n° 2445, f° 54-55, acte du 14 avril 1699.
Pour la place de greffier, cf. **AGR**, NGB, notaire J. Demesny, n° 4178, acte du 3 février 1695.
Pour la fonction de syndic, cf. **P. Barnabé Brabant**, *Les Frères Mineurs à Wavre (1654-1797)*, Tamines, 1904, p. 121, note 1.
Pour l'inhumation chez les Récollets, cf. *Obituaire du couvent des Récollets de Wavre reposant aux archives des Franciscains de Saint-Trond*.
- (3) **GR**, GSN, n° 5076, Censier de Wavre établi en 1688, f° 21 v°.
- (4) **J. Martin**, *Anatomie d'un vieux quartier*, dans *Wavriensia*, t. XVI, 1967, n° 1, p. 18-20.
E. de Bulseret et Dr J. Romain, *Généalogie de la famille Cornet (Wavre)*, s.l., 1953, p. 49-50.
- (5) **AGR**, GSN, n° 2446, f° 195-199, acte du 18 mars 1709.
- (6) **Charles De Vos**, *Le Magistrat de Limal. Extrait de Wavriensia*, t. XI, 1962, p. 87.
Frédéric Collon, cf. cit., p. 91.
- (7) **AGR**, *Fonds des Archives Ecclésiastiques*, n° 4252, Comptes de l'église de Wavre de la Saint-André 1729 à la Saint-André 1730 exclu, f° 51.
- (8) Nous n'avons pu identifier ce Nicolas Massey.
- (9) **J. Tarlier et A. Wauters**, *Géographie et Histoire des communes belges*, t. II, *Arrondissement de Nivelles, Canton de Perwez*, Bruxelles, 1865, *Walhain sur Nil*, p. 30.
- (10) **J. Tarlier et A. Wauters**, op. cit., p. 30.
- (11) **J. Tarlier et A. Wauters**, op. cit., p. 30.

Ste Ragenufle d'Incourt Hier et aujourd'hui

par Didier BELIN

Introduction

«On croit parce qu'on ne sait pas.
On rêve parce qu'on ne voit pas».

Johann Gottfried HERDER (1)
«Von deutscher Art und Kunst» (1773)

C'est par le biais des croyances et de l'imaginaire que, pour supporter la trame de l'existence et tenter d'en pénétrer le sens, nous enrons en relation avec ce qui ne nous est pas immédiatement perceptible.

(Se) rassurer et espérer.

Depuis Descartes, la raison gouverne. Et pourtant!

A l'approche de l'an 2000, le millénarisme revient.

Irrationalité et religiosité nous submergent.
Druides, sorciers, mages, sibylles... (re)flourissent.

Les grandes religions ne sont pas à l'abri. L'intégrisme se répand, le démon et son cortège d'exorcistes veillent.

VIIe - XIIe siècles.

La guerre, la maladie, la faim.

La mort.

Peur de l'ici-bas, de l'au-delà.

(Se) rassurer et espérer.

Etre sauvé. La religion, L'Eglise.
Son église, proche; les saints.

Evangeliser, convaincre, édifier; les saints.

Issu(e) de la communauté, le-la saint(e) est l'être familier, amical, l'intercesseur privilégié.

Le Brabant wallon connaît plusieurs de ces personnages féminins.

Ainsi au VII^e siècle Gertrude à Nivelles, Adèle à Orp-le-Grand, Ragenufle à Incourt, ou au XIII^e (2) Ide à La Ramée, Vulgarde à Aywiers, Béatrice à Florival.

Moins connue que ses illustres consœurs, Ragenufle n'en est pas moins l'objet d'un culte local. Une rue et une fontaine portent son nom. Une procession a lieu en son honneur à la Pentecôte.

Les habitants d'Incourt racontent que Ragenufle est native du village et qu'elle y a accompli divers miracles. Toujours selon eux, l'eau de la fontaine a la réputation de faire disparaître la lièvre.

A la base de ces croyances, il y a une biographie médiévale de Ragenufle, une vie de la sainte qui nous est connue par divers manuscrits dont deux ont été édités au XVIII^e siècle par les disciples de Jean BOLLAND (3), jésuites mieux connus sous le nom de *Bollandistes*. Deux curés de la paroisse, l'un durant la guerre 14-18, l'autre après la seconde guerre mondiale ont (ré)activé le culte de Ragenufle, d'une part par la prédication et d'autre part en distribuant aux paroissiens une brève monographie de la sainte qu'ils ont réalisée d'après la *Vita* éditée par les Bollandistes.

C'est la relation de cette légende qui a retenu mon attention.

Cette étude s'articule autour de deux grands axes.

Le premier s'attache à la relation écrite, il concerne la présentation et l'analyse critique du texte écrit édité par les jésuites.

Le second a trait à la tradition orale et se rapporte au culte de la sainte, aujourd'hui, à Incourt.

Après une brève présentation du village d'Incourt et de l'éditeur du manuscrit, l'étude s'ouvre sur le résumé de la Vie de sainte Ragenufle. Elle se poursuit par l'examen critique proprement dit, au sein duquel figure un essai de découverte du véritable auteur du document.

Viennent ensuite les (re)découvertes matérielle et orale du culte de Ragenufle. Pour ce faire, un reportage photographique et une enquête dialectale orale ont été réalisés.

L'étude se termine par une réflexion se rapportant à l'oralité et plus particulièrement à ses éléments contenus dans la biographie de la sainte.

Qu'il me soit permis, ici, d'adresser mes plus vifs remerciements aux personnes qui, à des titres divers, m'ont aidé lors de l'élaboration de cet article.

A Monsieur Albert d'Haenens, professeur à l'U.C.L., et à son assistant Monsieur Guy Zélis pour leurs précieux conseils. A Monsieur Jean Lamotte et à Monsieur Albert Onyembo, curé d'Incourt, pour les renseignements qu'ils m'ont aimablement fournis. A Mmes Ghislaine Lebrun (°1927), Marie Duquet (°1927) et MM. Joseph Sacré (°1925), Edouard Sapin (°1930) et Jean Vanhosmael (°1930), d'Incourt, qui ont patiemment répondu à mes questions lors de l'enquête dialectologique.

Incourt et Ragenuffle.

Incourt (4) [Ni 65] est un petit village rural de 563 habitants (5) situé à l'est du Brabant wallon, à environ 6 km de Jodoigne et 20 km de Wavre.

Ragenulle y serait née, y aurait vécu et y serait morte au VIII^e siècle. Aujourd'hui encore, une fontaine porte son nom.

Ragenulle nous est connue par la *Vita «De S. Ragenuffa virgine Ailcuriae in Gallo-Brabantia Belgii»* éditée par les Bollandistes (6).

A l'exception d'Adrien D'OUTENBOSCH (7) et de Pierre DIVAEUS (8), tous les auteurs de notices ou d'articles se rapportant à sainte Ragenulle se réfèrent à cette édition. Celle-ci est le fruit du Bollandiste Jean-Baptiste DU SOLIER et date de 1747.

Résumé de la Vita Ragenuffae

C'est sous la royauté de Dagobert et de ses fils Clovis et Sigebert associés au trône que Ragenulle, remarquable jeune fille chrétienne est née, dans une villa de Brombais en Hesbaye, de parents chrétiens, de noble lignée et de race franque

rex Francorum Dagobertus agebat in sceptris, Lodomiro et Sigeberto filiis ad regnum... inclita virgo Christi Ragenuffa orta est, in partibus Hasbantiae in villa nomine Brumbasia... ex Christianissimis... nobilitatis lineam... ex parentibus de Francorum

Ses parents se nomment Ayus et Aya et d'après des témoignages, ce sont eux qui ont donné leur nom au domaine. Ils sont apparentés aux Pippinides et notamment aux saintes Gertrude et Begge.

genere... pater dictus est Ayus, mater vero Aya... testimonia... Ayon-curti... ex patris ejus Ayon nomine... fuerunt ei et sancta Gertrudis et Begga cognatione propinqua, quae fuerunt Pipini.

Ragenulle est contemporaine de nombreux saints illustres:

Amand, Cunibert, Remacle, Théodard, Feuillen, Gertrude

II
tempestate gaudebat... multa sanctorum... qui sua lampade tetra mundi serenarent nubila... Amandus, Cunibertus, Remacius, Theodardus, Foillanus, Gertrudis.

Durant ce temps, Ragenulle croît en beauté mais surtout en vertus:

III
pulcra facie, sed pulchrior fide, prudentia callens, corpore casta, mente incorrupta, amabilis cunctis, affabilis universis, fortitudine vicens, temperantia serena, justitia severa... eleemosynis largissima... caritate non ficta

elle est également fort charitable

IV
Tandis qu'elle se voue au Christ, un jeune homme également de noble race et d'origine chrétienne, nommé Ebroïn veut l'épouser et ce, en accord avec les parents de Ragenulle; mais ceux-ci ne parviennent pas à convaincre leur fille qui veut rester vierge et fidèle au Christ.

adolescens... non intimis Christianisque ortus natalibus... Ebroinus... connubia cupit... patre ejusdem Virginis matreque ad hoc ipsum suffragantibus sibi... nec istius, nec alius cujusque nuptiis aspiro, sed illius sponsi, hoc est Christi, solummodo amore langueo.

V
Ils usent de divers moyens de pression mais rien n'y fait, même si un moment Ragenulle craint de pécher en n'obéissant pas à ses parents

timebat enim jam se contra Apostolum facere, qui parentibus praecipit filios subjectos esse...

VI

Vient le jour des nocces;
profitant du fait que ses parents
sont débordés par les préparatifs
du mariage, Ragenulle s'entuit
se cacher dans la forêt voisine
accompagnée d'une petite ser-
vante

Là, à l'exemple des saintes
Gertrude et Aldegonde, elle ne veut
d'autre époux que le Christ.

... venit dies nuptiis praefixus...
parentibus
animo occupatis circa multa
in contiguae silvae...
... ancillula.

... sanctam Gertrudem scilicet
et Aldegundem...
sacratissimas Christi Domini
sponsas.

VII

Ignorant l'endroit où se trouve
leur fille, les parents sont affligés.

Dans sa forêt, Ragenulle meurtrit
son corps, implorant anges
et apôtres.

... parentibus mente admodum
consternatis, ignarisque ubinam
delitisset filia.
... corporis cilicio exasperabat
membra, invitans angelos precibus,
sanctosque Apostolos Dei inter-
pellans

VIII

Dieu prend pitié et l'appelle à lui

IX

... veni, o dilecta Christi sponsa...
Sponsi tui intratura inenarrabilem
deliciarum gazophylacia.

X

C'est ainsi que son âme pure arrive
au paradis portée par les anges.

Mis au courant du pieux décès
de leur fille par sa servante,
les parents de la détunte
font pénitence afin de réparer
l'injustice qu'ils ont commise
envers leur fille
Ils rassemblent ses membres
et les enterrent sur les lieux mêmes
de sa mort, sur la tombe, ils édifient

... sancta beatae Virginis Christi
Ragenullae anima... quae
angelorum
subvecta ministerio coelesti
introfertur paradiso.
... sanctissimo...
beatae Virginis ancillulae...
cujus parentes...
poenitentia...
de commissis in filiam injuria
congrua satisficientes.
... tumulanda inibi convenere
membra...
super tumbam ejus ecclesiam

une église à leurs frais.
A l'endroit où reposent ses reliques

Dieu
réalise de fréquents miracles.

aedificaverunt... suis stipendiis.
... quo in loco cujus menti
reposita habeantur ipsana...
divinitatis clementia
... frequentibus miraculis.

La Vita

1. Essai de définition.

La Vita médiévale, vie, biographie d'un saint ou d'une sainte écrite par l'hagiographe est ce qu'on appelle communément une légende hagiographique et, comme telle, fait partie des *legendae* (9) qui nous sont parvenues, le plus souvent, regroupées dans des légendiers

2. But et sources.

A partir du XIII^e siècle (10), les légendiers ont connu un vif succès dû aux prédicateurs qui y puisaient de quoi édifier le peuple, car c'est bien là le but de la *vita*, comme le précise l'auteur de la vie de sainte Ragenulle, dès les premières lignes du prologue (11).

La mauvaise presse dont est victime la *vita* de nos jours est en partie due à la dérive de sens prise par le mot légende qui fait qu'elle se trouve rejetée au rang de la fable ou du mythe. Pourtant « si fictive qu'elle soit dans le fond, [elle se présente] avec des attaches précises qui la relient à un personnage historique ou donné comme tel » (12)

Une distinction fondamentale doit être opérée entre l'auteur qui a connu personnellement le saint ou la sainte dont il relate la vie ou qui a pu interroger des témoins de première main — dans ce cas, la valeur historique de la relation peut être probante (les cas sont rares) — et celui qui écrit plusieurs siècles après la mort de son sujet, se basant sur des ouï-dire, la tradition, recopiant un prédécesseur dont il n'a pu — voulu — vérifier l'exactitude des faits rapportés, empruntant à la littérature — faisant œuvre de plagiat — voire inventant purement et simplement les faits.

Voulant gagner à leur héros — héroïne — les faveurs du public (13), beaucoup d'hagiographes ont suivi la tradition populaire, ont transcrit ce que le peuple voulait entendre avant tout.

Il ne faut pas oublier que les légendes étaient destinées principalement à la lecture publique (14). Or, une des caractéristiques d'un écrit, c'est son audience, son succès (15)

3. Examen.

A. Le nom: Ragenulle.

Les variantes sont nombreuses: Reginulle (16), Ragenulle (17), Reginulle (18), Ragnulle (19), Rainolle (20), Rainolle (21), Rainolle (22), Ranulle (23), Ragenulle (24), Ragenulle (25), Ragenulle (26), et enfin Ragenulle (27). Cette dernière graphie étant d'une part celle utilisée dans les *Acta Sanctorum*, auxquels la plupart des auteurs de notices responsables des graphies fantaisistes énoncées se sont référés, et d'autre part celle qui a été retenue par la population d'Incourt, c'est elle qui sera utilisée tout au long de cette étude.

B. Les coordonnées hagiographiques.

Au vu de la diversité anthroponymique relevée, on pourrait se demander si tous les auteurs parlent bien de la même sainte.

La façon la plus sûre d'être fixé sur son identité est d'établir ses coordonnées hagiographiques.

Deux éléments permettent de distinguer un saint de tous ses homonymes: sa patrie et sa date anniversaire.

«La patrie du saint est l'endroit du monde d'où il est parti pour entrer dans la gloire, c'est le coin de terre où a été déposée sa dépouille mortelle» (28); en ce qui concerne la date, «seul l'anniversaire de la déposition entre en ligne de compte, c'est-à-dire le mois et le jour» (29).

Ragenulle est décédée à Incourt (30). Du moins, c'est ce que sa *Vita* permet de supposer. Ses parents habitent une villa à Brombais et ont donné leur nom au domaine d'Incourt (chap. 1); Ragenulle s'enfuit dans la forêt contiguë au domaine (chap. 5); elle y meurt et une église est bâtie sur sa tombe (chap. 10). On peut légitimement croire qu'il s'agit de l'église Saint-Pierre d'Incourt, celle-ci se trouvant à mi-chemin entre le hameau de Brombais et la fontaine de Ragenulle. Par contre, en ce qui concerne la date, aucune mention, aucun indice n'apparaissent dans le texte. Pas même de jour anniversaire de décès, d'élévation des reliques ou de fête liturgique. Nous ne connaissons la date supposée de sa mort qu'à travers d'un seul écrit, celui d'un moine de l'abbaye Saint-Laurent de Liège, Adrien D'OUDENBOSCH qui, vers 1460 (31), a rédigé une brève histoire du chapitre d'Incourt où il nous dit que Ragenulle est décédée aux environs du 14 juillet (32).

Nul ne sait sur quels éléments repose cette assertion; toujours est-il que les chanoines de Saint-Jacques de Louvain ainsi que les auteurs suivants lui ont emboîté le pas (33).

C. Intitulé de la *Vita*.

«De S[ancta] Ragenulla virgine» (34), du moins est-ce ainsi qu'on la dénomme habituellement. Seuls P. FRANSEN et H. MARAITE parlent de *Vita Ragenullae Brabantensis* (35), sans mentionner les qualificatifs *sancta virgo*.

Notons avec Alain DIERKENS (36) que, nulle part, Ragenulle n'est qualifiée de «sainte» ou de «bienheureuse» au sens technique du terme, c'est-à-dire une personne qui est, après sa mort, l'objet d'un culte public et universel, dû au très haut degré de perfection chrétienne qu'elle a atteint durant sa vie, ou qui a été béatifiée.

Son hagiographe utilise les termes *virgo Christi* (chap. 1, 3, 4), *Deo virginis*, *sancta virgo Christi* (chap. 5), *sanctae virginis*, *virgo*, *beata virgo*, *Christi virgo* (chap. 6), *sacra Christi virgo*, *virgo Dei* (chap. 7), *beata virgo* (chap. 9), *sancta beatae virginis Christi*, *beatae virginis* (chap. 10) alors qu'il parle de *sanctus Remaclus*, *beato Theodardo*, *sanctum Foillanum* (chap. 2), personnages universellement connus et dont la notice biographique figure dans tous les dictionnaires hagiographiques (37).

Ragenulle est ce qu'il est convenu d'appeler une *vierge solitaire* (38).

D. Sources de l'éditeur.

Pour leur édition de la *Vita*, les Bollandistes ont utilisé deux manuscrits (39), ceux des prieurés augustins du Rouge-Cloître (40) et de Korsendonk (41).

Le manuscrit du Rouge-Cloître nous a été transmis par l'hagiographe Jean GIELEMANS (42). Outre ces deux documents, la *Vita sanctae Ragenullae virginis* nous est connue par quelques rares manuscrits des XVe et XVIe siècles (43).

L'auteur est inconnu (44). Cet écrit anonyme était généralement attribué à un chanoine du chapitre canonial d'Incourt (45), fondé en 1036 par deux personnes pieuses n'ayant pas d'enfant, Raoul et sa femme Gisèle (46).

A ce propos, on suivra plus volontiers Alain DIERKENS qui, dans son excellente étude consacrée au(x) chapitre(s) d'Incourt opte pour une rédaction à Saint-Laurent de Liège «en vue de présenter (...) une sainte peu connue (...), [mais] honorée dans un chapitre dépendant [de l'abbaye]» (47).

Il en va de même pour la date à laquelle la *Vita* a été rédigée, on

suivra une nouvelle fois cet auteur qui, après maints recoupements, propose pour *terminus a quo* 1112, année de la réorganisation du chapitre d'Incourt et 1190 comme *terminus ad quem* (48). En effet, en 1191, l'abbé de Saint-Laurent procéda à l'ouverture de l'ancienne châsse (49) et à une ostension (50) des reliques de Ragenulle avant de les déposer dans une nouvelle châsse (51). Il est probable que si le rédacteur de la *Vita* avait eu connaissance de cet événement, il n'aurait pas manqué de le rapporter.

Le 6 juillet 1454 (52), le chapitre d'Incourt a été transféré en l'église Saint-Jacques de Louvain.

E. Le prologue (53).

Après avoir brièvement rappelé la principale raison d'être de la *Vita* (54) — l'édification du lecteur —, l'auteur nous fait part des difficultés qu'il a rencontrées dans sa quête informative : ancienneté des faits provoquant l'évanescence des souvenirs, absence de mémorialiste (55) ou encore négligence et indifférence d'aucuns (56) vis-à-vis d'un éventuel témoignage (57) ayant échappé aux affres du temps. Ceci afin de justifier le fait qu'il ne puisse nous transmettre que quelques éléments de la vie de Ragenulle (58), et encore, sont-ils tous issus de la tradition orale.

Aussi, conscient du caractère ténu et peu sûr de sa démarche, l'auteur clôt son discours par un appel à l'exemple des Évangélistes Marc (59) et Luc (60) qui, eux aussi, comme lui, se contentèrent pour leur Évangile de la tradition orale (61).

L'auteur utilise ici une comparaison qui l'honore mais qui, loin de toute critique historique, apparaît comme étant une grande complaisance envers lui-même. Contrairement à Marc et Luc qui, bien que n'ayant pas connu personnellement le Christ, relatent des faits dont ils ne sont éloignés que par une quarantaine d'années, cinq siècles séparent l'auteur de la *Vita* de son sujet.

Ce prologue montre à suffisance que nous avons affaire à un auteur qui connaît très bien l'Écriture sainte, à un membre du clergé.

À une époque où la culture ne survit plus guère que dans les communautés monastiques ou dans les chapitres cathédraux, il ne saurait d'ailleurs en être autrement (62).

DU SOLIER annote le prologue à deux reprises.

La première fois, il nous prévient que, où qu'il ait (ubique) rencontré un passage obscur (*scabrities*) dans le texte de la *Vita*, il l'a éclairci pour

nous. Ce faisant, il s'abstient de tout appareil critique!

La seconde, il relève la comparaison pour le moins douteuse (*ineptae comparationes*) par laquelle l'auteur se targue d'effectuer une démarche similaire à celle des évangélistes Marc et Luc.

F. Le récit (63).

L'auteur l'entame en campant son personnage.

Dans le temps d'abord, Ragenulle est née sous le règne du roi franc Dagobert associé à ses fils Clovis et Sigeberl (64). De race noble, elle est apparentée aux Pippinides (65).

L'attribution d'une souche royale ou noble aux saints était très à la mode aux XI^e-XII^e s. et avait pour but de les glorifier (66).

On peut y voir là également une manière pour les clercs de louer ceux qui, hauts protecteurs, sont à la base de bon nombre de fondations d'abbayes et de monastères dans nos régions.

En ce faisant d'ailleurs, l'hagiographe était en symbiose parfaite avec les seigneurs de l'époque qui, eux aussi, revendiquaient la gloire de descendre des Carolingiens. Les termes employés pour relater la parenté d'un saint avec les Pippinides sont d'ailleurs communs à plusieurs *Vitae* (67).

Dans l'espace ensuite, Ragenulle est née en Hesbaye, à Brombais, au domaine d'Incourt (*Ayon-curti*) (68).

Domaine apparemment créé par les parents de la sainte et à qui ceux-ci auraient donné leur nom, Ayus et Aya. Du moins est-ce l'étymologie que la tradition populaire nous présente, prévient l'auteur: «*ut nonnullorum fidelium asserunt testimonia*» (69).

Au vu des formes anciennes (70), Incourt représente «l'exploitation rurale (71) d'*Agionis* (72)». Le passage d'*Agion-*, *Aion-* à *In-* s'étant fait par l'intermédiaire du wallon (73).

Au chapitre II, il poursuit son ancrage chronologique en recourant à des synchronismes: divers saints ayant fréquenté la Hesbaye et les Pippinides sont cités comme étant contemporains de Ragenulle. Amand (74), évêque de Maestricht, + v. 679), Cunibert (archevêque de Cologne en 634 (75), Remacle (disciple d'Amand, abbé des monastères de Stavelot et Malmédy en 643) (76), Feullen (fondateur de l'abbaye de Fosses dont il reçut les terres des mains de Gertrude) (77), ou encore

Gertrude elle-même (fille de Pépin de Landen et d'Itta, elle devint abbesse de Nivelles à la mort de sa mère, en 652) (78).

La suite du récit (chap. III à VIII) renferme les stéréotypes habituels que l'on rencontre dans les biographies de vierges (79) : vertus précoces, recherche en mariage par un jeune noble (80), refus, colère des parents, refuge dans la forêt en compagnie d'une servante, visions, etc.

Tout cela est commun aux *Vitae* des saintes Aldegonde, Amelberge, Ode, Rolende, ... (81), et n'est pas sans rappeler la propre histoire de sainte Gertrude qui prononça ses vœux monastiques à l'âge de quatorze ans après avoir refusé d'épouser le fils d'un noble austrasien (82), ou encore la vie de sainte Ermeline de Meldert (83).

La fin elle-même (chap. IX et X) n'échappe pas aux lieux communs. Ainsi, au chapitre IX, la vision de l'ange venant réconforter Ragenulle se rapproche de la *Vita Aldegundis* (84). Et le décès de Ragenulle, au chapitre X, avec son inhumation et la naissance d'un centre de culte sur le lieu même de sa mort est conforme aux *Vitae* des solitaires (85).

G. Conclusion.

Sans doute réalisée à la fin du XII^e siècle par un clerc de Saint-Laurent de Liège, la *Vita Ragenullae*, véritable roman hagiographique, « est conforme au plan stéréotypé d'une biographie de vierge » (86).

L'auteur s'est largement inspiré de biographies antérieures et notamment de celle de sainte Aldegonde; il reproduit les thèmes hagiographiques communs aux *Vitae* tardives, mais fait appel néanmoins à la tradition populaire où légendes et littérature profane doivent s'être côtoyées.

Son souci d'ancrer son héroïne dans la réalité historique par des attaches topographiques ou chronologiques est évident.

Le panégyrique de sainte Ragenulle que l'auteur a offert à la piété populaire, sans doute par l'intermédiaire des curés locaux successifs désireux de promouvoir son culte, devait s'accorder avec la tradition incourtoise puisqu'il a été admis avec crédit par la population locale à un point tel qu'aujourd'hui, huit siècles plus tard, la vie de sainte Ragenulle est toujours connue par les habitants du village.

Mémoire des lieux et des hommes

Une promenade au cœur d'Incourt permet encore au voyageur de (re)découvrir celle qui fut à la base de la renommée de ce petit village brabançon.



(Re)découverte matérielle d'abord.

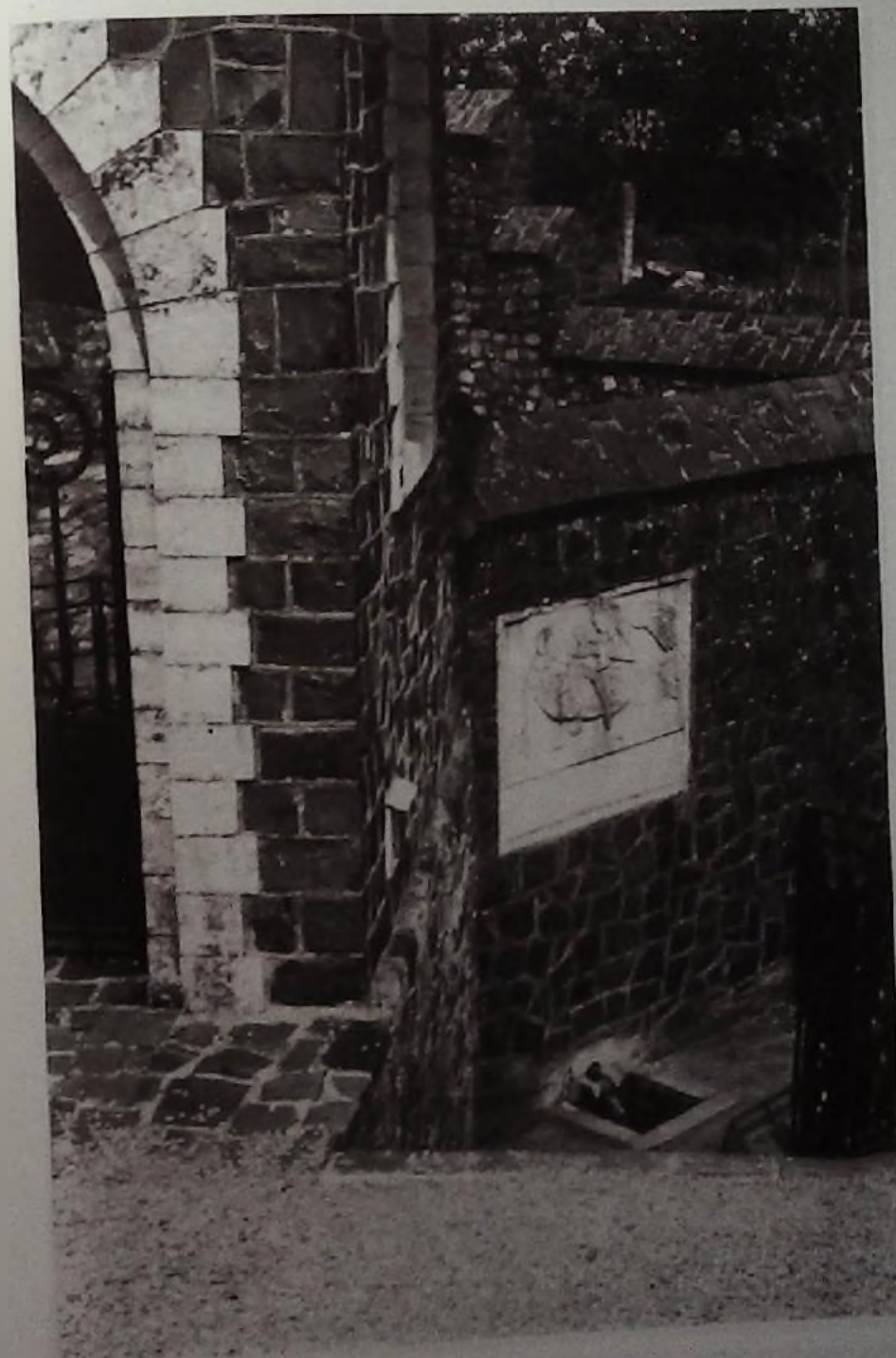
Une rue «Sainte Ragenufie» conduit le visiteur aux abords d'une construction assez importante : «la fontaine Sainte Ragenufie»



Le bâtiment et ses abords vus de face : à droite la rue «Sainte Ragenufie»



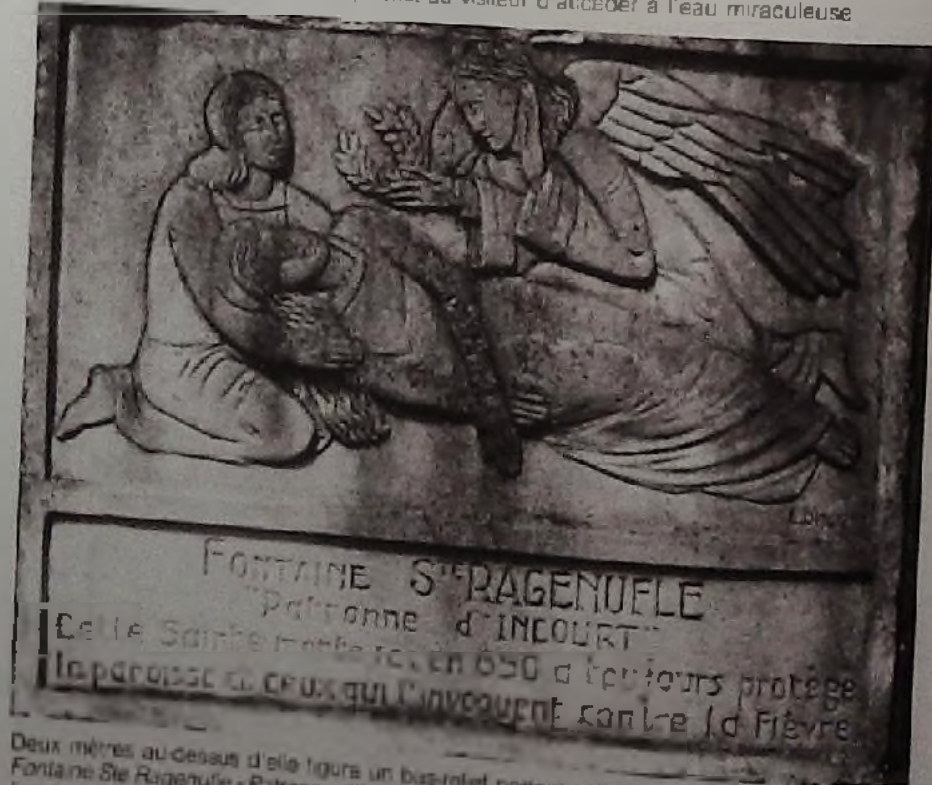
La «fontaine» aux murs hauts et larges : une source à ciel ouvert



... qui, canalisée, s'écoule à l'extérieur au pied de la muraille latérale formant une petite cascade. Le visiteur y accède grâce à un escalier en pierre.



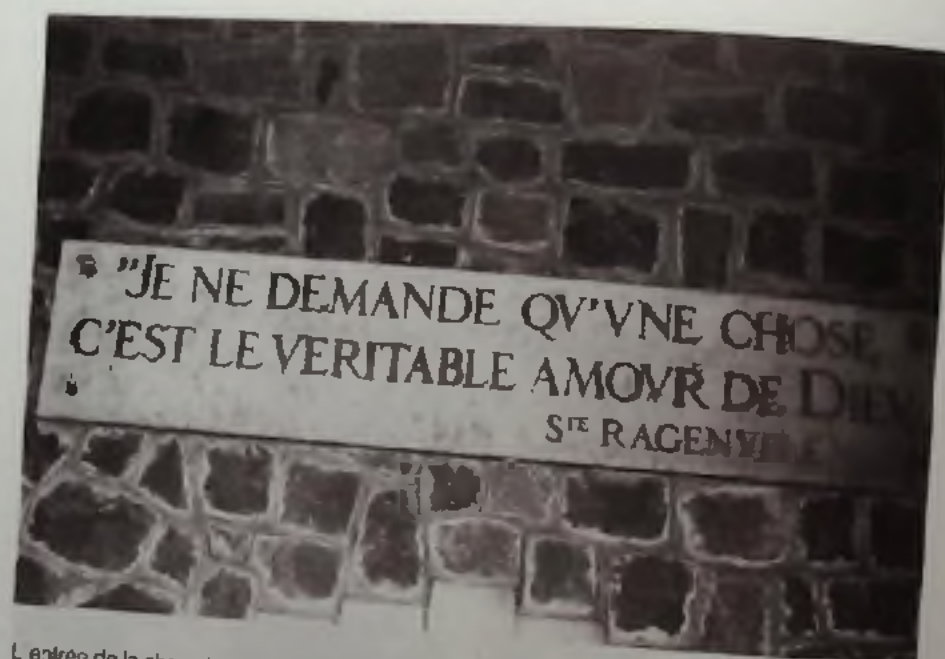
L'arrière vu de l'est, un escalier permet au visiteur d'accéder à l'eau miraculeuse



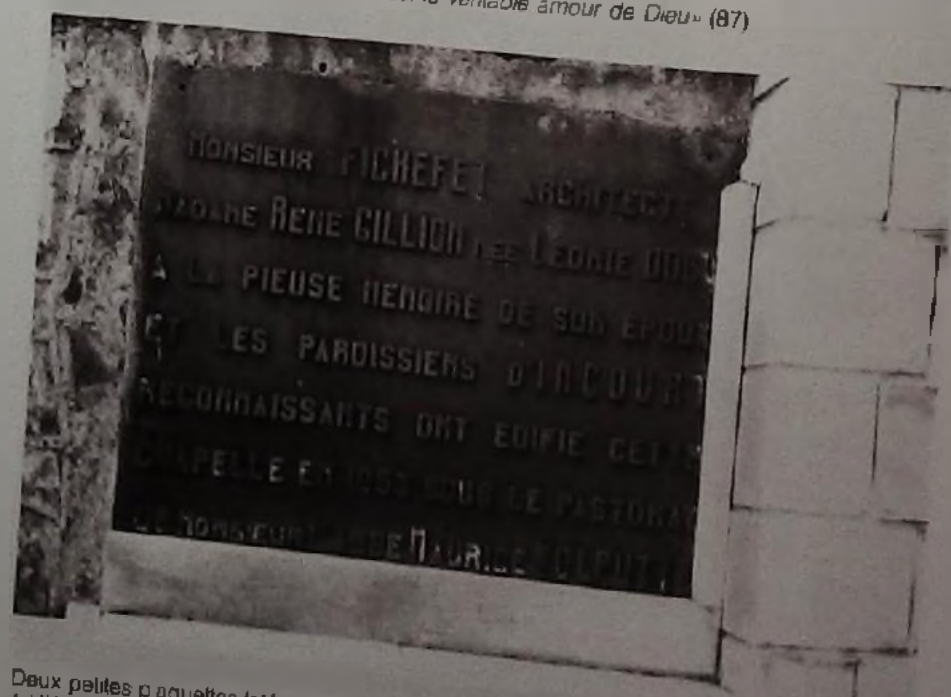
Deux mètres au-dessus d'elle figure un bas-relief portant cette inscription.
Fontaine Ste Ragenule « Patronne d'Incourt » Cette Sainte morte ici en 650 a toujours protégé
la paroisse et ceux qui l'invoquent contre la fièvre



Au fond, une niche fleurie reçoit la statue représentant la sainte, au bas du socle figurent ces
mois: Ste Ragenule 650 Priez pour Nous



L'entrée de la chapelle est gardée par une grille métallique à claire-voie. Le fronton porte quelques mots attribués à sainte Ragenulle
 «Je ne demande qu'une chose C'est le véritable amour de Dieu» (87)



Deux petites plaquettes latérales intérieures nous apprennent que la chapelle actuelle a été éditée en 1953 sous le pastorat de l'abbé Maurice WOLPUTTE (88) et solennellement bénie le 24 mai de la même année par Monseigneur VERSTEYLEN (89), prélat de l'abbaye de Parc-a-l'Ouvain

Si on convertit (91) en mètres les dimensions fournies en pieds, on obtient un quadrilatère de 8,42 m de côté, ceint d'un mur de 0,57 m d'épaisseur et de 1,57 m de hauteur. La fontaine intérieure, d'une profondeur de 1,28 m, se présentait sous la forme d'une lettre L couchée sur son grand côté. Les dimensions de ce dernier étaient de 6,42 m de long et 1,42 m de large, celles du petit côté, de 4,28 m de long et 0,57 m de large.

Aujourd'hui (92), l'entrée unique d'antan est devenue entrée secondaire, tandis qu'un accès plus monumental a été ouvert dans le coin sud, au bord de la rue Sainte Ragenulle. Une *potale* (93) a été élevée dans le coin septentrional, elle abrite une statue de la sainte.

Une grille fermée en permanence a dû être placée à l'entrée afin d'empêcher les vandales de saccager les lieux. S'il veut pénétrer dans l'enceinte de la chapelle, le visiteur doit prendre contact soit avec le curé du village, soit avec l'habitant d'une des deux maisons jouxtant la chapelle.

De tous temps, l'entretien régulier de celle-ci a été assuré bénévolement par les dames des habitations voisines. Aujourd'hui, le grand âge de ces personnes d'une part, et l'absence de relève d'autre part, ont obligé l'Administration communale à se substituer aux paroissiennes. La fontaine est curée annuellement peu avant la Pentecôte, jour de la procession de sainte Ragenulle (94).

(Re)découverte orale ensuite.

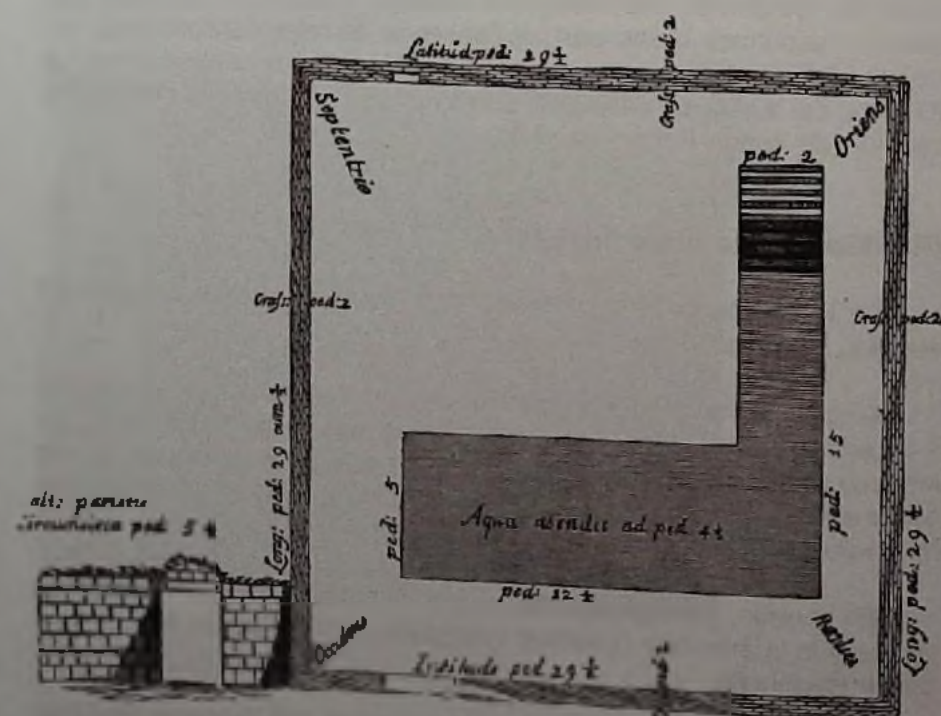
La *Vita Ragenullae virginis* est, nous l'avons vu, basée uniquement sur des sources orales.

Aussi c'est un peu à la manière de son rédacteur que je suis allé à la rencontre de Ragenulle. En effet, je me suis rendu à Brombais, sur les lieux mêmes de sa naissance présumée et ai effectué le trajet qu'elle aurait entrepris treize siècles auparavant jusqu'à l'endroit de sa fontaine miraculeuse.

En chemin, j'ai interrogé des habitants natifs du lieu afin de découvrir ce que la mémoire collective villageoise avait gardé du souvenir de sainte Ragenulle.

Ces rencontres se sont déroulées en wallon (95), langage privilégié de l'oralité villageoise d'antan, simplement, comme cela a dû être il y a maints siècles, entre un voyageur-hagiographe et des habitants-témoins, au cours d'une même pérégrination pédestre.

Une première interview s'est déroulée au hameau de Brombais, à une centaine de mètres de la ferme de Beaumont, site présumé de la naissance de Raguffe. Trois cultivateurs m'ont ainsi fait part de leurs souvenirs.



La chapelle actuelle résulte d'un agrandissement et d'un aménagement des abords d'une chapelle antérieure dont Jean-Baptiste DU SOLIER nous fournit le plan dans son *commentarius praeuius* à la *Vita Regenuiae* (90).



La ferme de Beaumont à Brombais et son entrée

«Ragénouf è-st-one sine qu'a vèké
vècê, à Brombâye, é-n-a fwârt
longlimps. Nos n' l'avans ni conê
et nos parints non pês. É parêt
qu'èle a vèké viès quénze cints
ou quit'fiye co d'avant ça.
Èle est v'nouwe ô monde èl cinse
lôvô, lè cinse dè Biamont

Dins l'limps, é-n-avot on grand
tchapelèt padri l'êch d'intréye,
por mè, é n'ègzèstéye pês,
on n' inn'a james pês étindê côser,
é dwèt èsse pourê.

Vècê, èl cinse, é n'a jamês
rén oyê; pèrson.ne n'i v'néve,
ni l'kêré ni l'porcèssion.
É m' chone qu'on còp, on seul,
é-n-a lè one messe al nêt,
é-n-a bèn dès-an.néyes èt ça n'a
sti què ç' còp là

Nos n' savans nèn ô jêsse
qui èstot Ragénouf

C'èstot one djon.ne fèye
qu'èst mwate à Incourt.
El place ou ç' qu'èle èst mwate,
on-z-a fêt bâte one tchapèle
ôlou d'one fontin.ne

On-z-i loume al fontin.ne Ragénouf.

On-z-i vent d' long èt lôche
cwêre dè l'êwe. Èle fêt tchè
l' fîve dès malades.

Dins l' limps, al Pintecoute,
é-n-avot one porcèssion.
É-n-avot dès djins massêt,
on-z-i v'néve dè tos lès costés.
djà diros bèn qu'è-n-avot
one fêle dè-d'-cê à Incourt

Ragenulle est une sainte qui a
vécu ici, à Brombais, il y a très long-
temps. Nous ne l'avons pas connue
et nos parents non plus. Il paraît
qu'elle a vécu vers l'an 1500
ou peut-être encore avant cela.
Elle est née dans la ferme
là-bas, la ferme de Beaumont.

Jadis, il y avait un grand
chapelet derrière la porte d'entrée;
pour moi, il n'existe plus,
on n'en n'a jamais plus entendu
parler, il doit être pourri.

Ici, dans la ferme, il ne s'est jamais
rien passé; personne n'y venait,
ni le curé ni la procession.
Il me semble qu'une fois, une seule,
il y a eu une messe au soir.
Il y a bien des années et cela ne
s'est passé que cette fois là.

Nous ne savons pas très bien
qui était Ragenulle.

C'était une jeune fille
qui est décédée à Incourt.
A l'endroit de sa mort,
on a fait bâtir une chapelle
autour d'une fontaine.

On appelle cet endroit la fontaine
Ragenulle.

On y vient de partout
chercher de l'eau. Elle fait tomber
la fièvre des malades.

Jadis, à la Pentecôte,
il y avait une procession.
Il y avait énormément de monde.
on y venait de partout (96);
je dirais bien qu'il y avait
une file d'ici à Incourt.

Lè kêré d'jève one messe,
adon l' porcèssion sê boutève
an route, viès deûs-eûres èl d'méye
- lrvès eûres dè l'après l' din.ner,
èt alève al tchapèle.
Là, lè kêré bènêchéve l'êwe
an passant lès r'lèques
da Ragénouf dèdins.
Lès djins ènnè pèrdin'
dins dès hotèyes
èt ralin' à leûs môjones.

Al fén dès-an.néyes cénquante,
lè porcèssion n'a pês so'rtê;
asteûre, lè kêré va dirèctèmint
al fontin.ne èt bènêt l'êwe;
lès djins - bran mint mwins'
què d'avant - i vont an auto.

Sê djê m' sovèns bèn, ô k'ming'
mint dès-an.néyes cénquante, on
a sti cwêre lès r'lèques da Ragénouf
à Basse-Ôve.

Volà, c'est tot ç' qu'on pout vos
dire, mins sê vos v'loz 'nnè
conêche' dè pês sê l' viye da
Ragénouf, alez al fontin.ne,
tot ça èst marqué d'sès lès
mèrayes».

La fin du périple, rue Sainte Ragenulle... la chapelle.

Seconde série d'interviews, deux femmes, voisines du lieu saint, a
soixantaine, une mémoire plus précise, plus sensible.

«Sinte Ragénouf è-st-one djon.ne
fèye què vèkéve à Brombâye
évou sès parints.

Èle avot s' keûr sê l' mwin,
mins sès parints èstin' crintchês
É parêt qu'on còp qu'è fiève
fwârt tchêrd, à l'a ous,
èle a v'lè pwarter an catchête
dès tartênes ôs-ouvris què

Le curé disait une messe,
alors la procession se mettait
en marche, vers deux heures et
demie - trois heures de l'après-midi,
et allait à la chapelle.
Là, le curé bénissait l'eau
en y plongeant les reliques
de Ragenulle.
Les gens en prenaient
dans des bouteilles
et rentraient chez eux.

A la fin des années 50,
la procession n'a plus eu lieu;
maintenant, le curé va directement
à la fontaine et bénit l'eau;
les gens - beaucoup moins
qu'avant - s'y rendent en auto

Si je me souviens bien, au début
des années 50, on est allé chercher
les reliques (97) de Ragenulle
à Basse-Wavre.

Voilà, c'est tout ce qu'on peut vous
dire, mais si vous voulez en savoir
davantage sur la vie de Ragenulle,
allez à la fontaine,
tout cela est noté sur les murs'.

Sainte Ragenulle est une jeune fille
qui vivait à Brombais
avec ses parents

Elle avait le cœur sur la main,
mais ses parents étaient pingres
Il paraît qu'une fois qu'il laissait
très chaud, à la moisson,
elle a voulu porter en cachette
des tartines aux ouvriers qui

travayin' sê lès tères
dê sès parints.
Sê papa l'a veyê et li a fêt
drouviê s' pani, et a sti tot
soprind d'i trover dès brêques.
Quand el a sti st-évôye, lès brê-
ques s'ont r'transfôrme an pain.

Quand lès-ouvris ont iê mindji,
come el avin' swê,
Ragénouf a prind onk dê leûs rêstias
et a planté l' manche à tère.
Tot d' sute dê l'êwe a courê fou
dê trô, el c'è-st-êwe là
quê court co asteûre.

One iête pês tôrd, lès parints
da Ragénouf ont v'îê qu'ê
sê mariye évou on djon.ne orne
qu'el avin' tchwêssê por lèye.

Come êle nê v'lève nén s' marier,
êle a pêtê évôye à trêviê lès
bwêss. Et êle l'a d'mêré jêsqu'à tant
ç' qu'êle a morê.

L'êwe quê court al fontin ne
fêt tchêr iê fîve. On n-i vent
d' los lès costés, c'è-st-one
vrêye con.vô'ye».

J'ai ensuite demandé aux deux témoins s'ils connaissaient l'une ou l'autre anecdote se rapportant à cette eau miraculeuse.

«Viê 1940, é-n-avot on farmacyin
quê d'mêréve à Djodogne, el place
dêl farmacyin Hératy, sê vos vèyo
où ç' quê dj' cous dire; ç' t-ome là
avot trêvê p'lêtê fêyes.
On djou, one dê sès fêyes a iê
one fîve quê nê mèdeçamint
nê parvenot à té tchêr.

El a prind lès loques dê l'êfant,
a v'nê vècê évou zêles et

travaillaient sur les terres
de ses parents.
Son père l'a vue et lui a fait
ouvrir son panier, il a été tout
surpris d'y trouver des briques.
Quand il a été parti, les briques
se sont retransformées en pain.

Quand les ouvriers ont eu mangé,
comme ils avaient soif,
Ragenulle a pris un de leurs râteaux
et a planté le manche en terre.
Immédiatement de l'eau est sortie
du trou, et c'est cette eau-là
qui coule encore maintenant (98).

Un peu plus tard, les parents
de Ragenulle ont voulu qu'elle
se marie avec un jeune homme
qu'ils avaient choisi pour elle.

Comme elle ne voulait pas se marier,
elle s'est enfuie à travers les bois.
Et elle y est restée jusqu'à sa mort.

L'eau qui coule à la fontaine
fait tomber la fièvre. On y vient
de tous les côtés, c'est un
véritable convoi».

Vers 1940, il y avait un pharmacien
qui habitait à Jodoigne, à l'endroit
de la pharmacie Hératy, si vous
voyez où je veux dire; cet homme-là
avait trois petites filles.
Un jour, l'une d'elles a eu
une fièvre qu'aucun médicament
ne parvenait à faire tomber.

Il a pris les habits de l'enfant,
est venu ici avec eux et

lès a trimpé è l'êwe dêl fontin.ne
da Ragénouf.
É lès a rapwarté à s' mōjone et
a rabiye l'êfant; wêre dê tîmps
après l' fîve a tchê.

Lê min.me afêre s'a passé
é-n-a quit'fîye quénze ans.
C'estot one fême dê Lovin
qu'avot iê leucémie.
Come sê fîve nê tchêyêve ni,
sê-t-ome a v'nê cwêre dê l'êwe
al fontin.ne et il a fêt bwêre.
Tot d' sute iê fîve a tchê.

Nos 'nn' avans d'djà cōsé ô
méd'cên et é nos a rêspondê qu'el
estot possêbe qu'ê-n-ôye dins l'êwe
da Ragénouf one saqwê quê
fêye vrêmint tchêr iê fîve.

Mins iê pês bia d' tot s'a passé
ossê é-n-a one quénzin.ne
d'an.néyes,
Dêspouy todê, c'est lès vwêssêns
dêl fontin.ne quê l'êtêrtên'nê.

D'avant, é-n-avot l' viye Flore,
êle i alêve tos lès djous;
êle est mwale voia quate-cênq ans,
dêspouy, ça n' va pês sê bèn;
eûreûs'mint qu'ê-n-a Nêlli et
st-ome qu'i vont quand-é pol'nê.

Donc, on djou quê Flore rênêtéve
l'êwe évou s' rêstia,
vola-t-ê ni qu'êle rêde dêssê
lès montêyes an pavês et tchê
è bassén.

Êle n'avot ni pid et n' savot
s' ragraw'ter
Êle cryêve ô s'coûrs
tant qu'êle p'lève sins
qu'ê-n-ôye onk quê l'êtênde.

les a trempés dans l'eau de la
fontaine de Ragenulle.
Il les a rapportés à la maison et
a rhabillé l'enfant; peu de temps
après la fièvre est tombée.

La même affaire s'est produite
il y a peut-être 15 ans.
C'était une femme de Louvain
qui était atteinte de la leucémie.
Comme la fièvre ne tombait pas,
son mari est venu chercher de l'eau
à la fontaine et la lui a fait boire.
Tout de suite la température a
diminué.

Nous en avons déjà parlé au
médecin et il nous a répondu qu'il
était possible qu'il y ait dans l'eau
de Ragenulle quelque chose qui
fasse vraiment tomber la fièvre.

Mais le plus beau de tout s'est
déroulé aussi il y a une quinzaine
d'années.
Depuis toujours, ce sont les voisins
de la fontaine qui l'entretiennent.

Avant, il y avait la vieille Flore,
elle y allait tous les jours;
elle est morte voici quatre-cinq ans,
depuis, cela ne va plus si bien;
heureusement qu'il y a Nelly et son
mari qui y vont quand ils peuvent.

Donc, un jour que Flore nettoyait
l'eau avec son râteau,
voilà-t-il pas qu'elle glisse sur
les marches en pavés et tombe
dans le bassin.

Elle n'avait pas pied et ne savait
pas se remettre à flot.
Elle appelait au secours
tant qu'elle pouvait sans
que quelqu'un l'entende.

Mê y-ome qu'èstot è djardén
étindéve bèn bwârler
mins a sondji què c'èstot come
d'abêtêde, dès êtants
què cryin'.

É parêti qu'è-n-a trwès sources
què don'nè l'êwe al fontin.ne
èt qu'ô fond
é-n-a dè bolant sôvion.

Lès pids da Flore s'êloncin'
dêdins èt c'èst come ça
qu'êlè s'a vèyè morè,
êlè s'a boulé à priyî
Ragénoul tant qu'êlè a p'lâ èt
crwèyoz-m' sê vos v'loz,
mins êlè nos a todè dêl
qu'êlè s'avot sintè
come solèvâye tou d' l'êwe

Nèyiye jêsqu'ôs-ouchas,
êlè s'a trin.né
an tron nant d' frwèd
jêsqu'à l' môjone dêl owane.
Êlè ènna min.me tchê malade
èt èl a talè l' sogni.

Quand êlè l'a raconté àl méd'cên,
èt a n an d'djant
qu' c'èstot on novia mèrôke.

Mon mari qui était au jardin
entendait bien hurler
mais a pensé que c'était comme
d'habitude, des enfants
qui criaient.

Il paraît qu'il y a trois sources
qui donnent l'eau à la fontaine
et qu'au fond
il y a des sables mouvants.

Les pieds de Flore s'enfonçaient
dedans et c'est ainsi
qu'elle s'est vu mourir;
elle s'est mise à prier
Ragenulle tant qu'elle a pu
et croyez-moi si vous voulez,
mais elle nous a toujours dit
qu'elle s'était sentie
comme soulevée hors de l'eau.

Trempée jusqu'aux os,
elle s'est traînée
en tremblant de froid
jusqu'à la maison du coin.
Elle en est même tombée malade
et on a dû la soigner.

Quand elle l'a raconté au médecin,
il a ri en disant
que c'était un nouveau miracle.

L'audition de ces témoignages appelle trois remarques.

La première concerne les éléments fournis par les villageois lors de la première interview, on y relève d'une part un manque de connaissance de la vie de Ragenulle et d'autre part une confusion de lieux portant sur la sépulture de la sainte (l'église actuelle) et l'endroit où elle a réalisé un miracle (la fontaine).

La seconde a trait à la légende de sainte Ragenulle telle qu'elle est connue par les villageoises; elle correspond au scénario que l'on trouve dans les *Acta Sanctorum* auquel la tradition populaire a ajouté des éléments merveilleux (le miracle des tartines et de l'eau). Il est à noter qu'il

s'agit d'une connaissance précise; les deux derniers témoins ont raconté les faits sans faire preuve de la moindre hésitation, comme s'il s'agissait d'un fait proche ou dont la relation a été consciencieusement apprise. A mon interrogation au sujet des origines de cette connaissance, il m'a été répondu invariablement:

«C'est m' maman qu'a todè
raconté

ça al sîse, djê l'a todè
étindè dire qu'êlè l'avot soyè
dè vi kêré Van Pée (99)
pace qu'ô k'minç'mint qu'êl èstot
kêré à Incourt, èl avot vindè
on live què racontève
l'êstwère da Ragénouf (100).

'C'est ma mère qui a toujours
raconté

cela lors des soirées; je l'ai toujours
entendu dire qu'elle l'avait su
par le vieux curé Van Pee,
car au début qu'il était
curé à Incourt, il avait vendu
un livre qui racontait
l'histoire de Ragenulle.

La troisième enfin, concerne la différence de culture religieuse existant entre les hommes et les femmes dans les petits villages ruraux du Brabant oriental: inappétence ou détachement des premiers, piété et dévotion des secondes. Cela s'explique par le fait que la richesse du sol hasbignon entraîne un manque de disponibilité envers la religion. Les femmes, gérant maison, ferme et élevage, ont un horaire plus régulier, rencontrent plus souvent le curé en visite pastorale et assistent plus fréquemment aux offices.

«TRANS-ORALITE»

Non visu sed AUDITU percipere (101).

L'auteur de la *Vita Ragenullae* clôt le prologue sur ces mots.

Il nous prévient

Ce qu'il va (ra)conter, il n'en n'a pas été le témoin.

Il l'a entendu dire, et cet ouï-dire (*auditu*), il nous le TRANSMET par la voie de l'écriture.

Il a fixé le verbe, (en)fermé un «dit» mouvant.

Il a figé la tradition orale, «expression de l'ensemble de vécus, de pensées, de ressentis, d'imaginés, du désir du groupe» (102). Celle-là même qui, de génération en génération, a permis à nos ancêtres de transmettre (*tradere*) connaissances et croyances.

Jusqu'alors, la société médiévale (103), essentiellement rurale, avait été une société d'oralité (104).

Au XII^e siècle (105), elle devient société de scribalité (106).

Sans rupture.

L'écrit peut témoigner de la culture orale (107).

Ainsi, en ce qui concerne la *Vita Ragenulfiae*, le rédacteur joue le rôle d'un «phono graphe», véritable scripteur de la parole, matérialisant l'invisible afin d'en assurer la permanence et sa communication à travers le temps et l'espace.

Le texte devient «énoncé événementiel, d'événement oral, désormais maintenu en suspens, hors relation, en état de latence, pour durer au-delà des circonstances de sa production, de son énonciation orale. Le texte est virtualité d'abstraction concrète» (108).

«La matérialisation scripturaire assure aussi la constance d'un contenu informatif. celui-ci n'est plus nécessairement soumis à la dynamique d'actualisation qui travaille inévitablement la reproduction orale» (109).

En effet, l'histoire orale est «une histoire vue de l'intérieur, histoire humaine par excellence, qui prend en compte la subjectivité de l'enquêteur pour en faire son objet» (110).

Sa transmission passe par la mémorisation.

Mais la mémoire est «par définition, sélection. Elle est faite d'oublis et de réminiscences, de non-dits et de travestissements» (111).

Toute mémorisation est subjectivité.

«L'utilisation des contenus ainsi stockés exige, à chaque fois, une extériorisation, une énonciation subjective, conditionnée non seulement par la personnalité de l'énonciateur mais aussi par les circonstances de l'énonciation (...)»

La stabilité du réservoir qu'est la mémoire collective [demeure] constamment précaire (...). Ainsi, le groupe veille-t-il, à sa façon, à contrôler les actualisations des contenus de sa mémoire collective» (112).

L'écrit est survie objective.

Le texte est *monumentum* (113).

Il est «vecteur remarquable d'antériorité historique. Il véhicule celle-ci sur un mode plus performant, quant à la transmission et l'usage, que les autres types de traces concrètes: en la mettant à l'abri de toutes sortes d'effets d'entropie, tout en la rendant disponible, par re-production, au plus grand nombre» (114).

«L'historien traite le texte comme trace, signifiant en reste de son signifié originaire» (115).

«La trace textuelle a modifié la relation, notre relation, à l'antériorité. Elle a généré un nouveau type de mémoire, notamment en ce qui concerne l'usage de l'oubli. L'antériorité véhiculée par la trace textuelle est à l'abri des circonstances d'usage: elle est mémoire indifférente. (...) L'antériorité scribalisée a induit, insensiblement, à oublier l'usage de l'oubli. Ainsi, à sa façon, elle se rendit indispensable» (116).

La trace est signe extérieur, sensible, perceptible.

C'est ce qui «subsiste de ce qui (s') est passé» (117).

«Elément résiduel d'une réalité révolue, la trace est la part signifiante du signe historique (...)»

Le signe historique est résidu du signe originaire. Il est ce qui subsiste du signe originaire dans un temps autre que le temps originaire. Il renvoie au (temps) passé» (118).

«Le réel est constitué, en partie, de traces, sub-sistances de ce qui (s')est produit» (119).

«En traitant la trace, l'historien re-présente (rend à nouveau présent) le passé du présent, restitue la réalité à sa provenance et, ainsi, l'inscrit dans sa dynamique évolutive» (120).

Traces de matérialité, de scribalité, d'oralité.

Trans-oralité.

Vita Ragenulfiae, archivum (121) de son oralité?

Hier

L'auteur s'est basé sur le «savoir du peuple», son *folk lore*

(Sur)vivances.

Mémoration de l'un - rédaction de l'autre - aménagements - altérations - volontaires ou non.

Conversion de langue à langue, de mentalité à mentalité - double danger.

L'auteur, clerc, a habillé de latin le dialecte plus fruste d'une *villa pagana*.

Aujourd'hui.

L'oralité ex-(sub)-siste. Le dialecte (se) meurt (122).

Hier, tous deux avaient encore un caractère fonctionnel pour la communauté. Tous deux étaient le résultat de sa sensibilité.

Aujourd'hui, peu ou prou.

Quid demain?

Conclusion.

Ragenufle est probablement un être imaginaire dont l'existence est due à la plume d'un clerc liégeois du XII^e siècle.

Tirer argument contraire à partir de sa *Vita* paraît difficile. Celle-ci, à l'image de celle d'autres vierges solitaires, est formée à partir de lieux communs puisés, tantôt dans des biographies antérieures, tantôt dans la littérature profane, voire sortis de l'imagerie populaire.

Son hagiographe a suivi la mode, il a adapté le récit à la mentalité du temps, aux besoins du public; il y a placé ce que ce dernier voulait entendre: qu'il était protégé par une sainte proche, amicale, vertueuse «*virginale et paupertas*», au pouvoir miraculeux.

Afin d'accréditer sa légende, l'auteur a ancré son personnage dans le monde bien réel de la petite communauté villageoise incourtoise. Pour ce faire, sans doute s'est-il inspiré d'anecdotes transmises par la tradition orale.

De l'oralité on est passé à la scribalité.

«Le texte servit, d'abord, à l'Eglise: outil d'évangélisation, de Chris-

«*lianisation*» (123)

Lue à l'office, au chapitre, autour du sanctuaire, lors des grandes fêtes religieuses..., la *Vita* a joué son rôle édifiant, confortant l'emprise de l'Eglise sur une population rurale apeurée et souvent encline à en appeler à l'irrationnel.

Lecture..., audition..., mémorisation..., transmission.

De la scribalité on est repassé à l'oralité.

A partir de l'événement originel, la représentation collective a été réactivée par des «répliques» qui en ont assuré sa longévité: verbe de la remémoration des porteurs de mémoire du groupe ou geste de la commémoration (124).

La fontaine, *monumentum* primal irrétragable.

Matérialité, oralité, scribalité.

Aujourd'hui, la mémoire collective, «réservoir d'informations et de modèles de comportements sociaux» (125), venue à nous du fond des âges et transmise de génération en génération, s'étiole.

Le dialecte se meurt, les traditions se perdent.

Si l'on n'y prend garde, nos Racines ne seront bientôt plus que lointaines... SOUVENANCES.

NOTES.

- (1) Eberhard Adamant (1748-1803). « L'Art et le genre allemand » a été put en en collaboration avec GOETHE et J. MOSER.
- (2) A. D. HAENENS. Femmes ecclésiastiques et situation religieuse dans l'ancien diocèse de Liège lors de la venue urbaine (fin du XI^e-début du XII^e siècle), thèse Privat, modèle et matrices culturelles, l'église, picrologie de la longue durée (sacralité, liturgie, liturgie). 1987. p. 201. et S. ROBIN. L'effacement cathédrale : forme XXXIX. Louvain. 1943. pp. 342-378.
- (3) Jean ROLLAND (1906-1983), élève belge, avec certains sous la forme brisée de son nom. Boissardus II fut chargé de la publication des Acta sanctorum actés de tous les saints nommés dans le monde. Cassals d'après le jour de leur fête.
- (4) En ce qui concerne l'histoire d'Inconit, on se reportera à J.-J. HOEBANX. Inconit, dans Communautés de Belgique. Dictionnaire de l'histoire et de géographie administrative, sous la direction de H. HASQUIN et M. F. L. Nalonne. Bruxelles. 1980. pp. 735-756 ou à J. TARDIEU et A. WAUTERS. Géographie et histoire des communes belges. Province de Brabant. Canton de Jodogne. Mémoires. Bruxelles. 1972. pp. 160-185 et 371.
- (5) Au III^e d'I. 1980 le grand livre est complété 3369. On les rassemblent fournis par l'administration communale de la même commune que depuis 1985, regroupée les communes de Glinne, Inconit, Oopere, s.^r Elzebas et Roux Minot.
- (6) De S. Paganella vigne Amère et Glinne Brébennia Belgae éd. J.-E. DU SOLLIER. dans Acta Sanctarum. AA. SS. Oct. III. (Jo éd.). 1887. pp. 686-689. et Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis (B.H.L.) vol. 2, Brussels. 1901. n° 7084. P. FRANSEZ & H. MARAITE. Xie siècle, dans index scripturum operumque Litinobrigensium. Nord. Ann. Nouvelles recherches sur les manuscrits médiévaux belges. sous la direction de L. GENICOT & P. TOMBEUR. Inconit. Bruxelles. 1978. pp. 207-208. A. POTTHAST. Bibliotheca historica Media Aevi. Wegweiser durch die Geschichtswissenschaften der europäischen Mittelalters bis 1500. 2e éd. t. II. Berlin. 1896. p. 1541.
- (7) ADRIEN D'OUDENBOSCH. Brevi historia collegii S. Petri in conventu ad Lovanium sem. S. Jacobi. parocho etiam ecclesiae variata. éd. E. MARTENE & U. DURAND. dans Veterum scripturarum et monumentorum historiarum digniorum moralium impressura collectio. t. IV. Paris. 1729. col. 1183-1195.
- (8) P. DIVAEUS. Herum Brabatorum. Iuris. Amers. 1610. p. 23. 1-20-25.
- (9) A. cunctis la Rognon est une lecture pu sans général du terme loi n'est évis. « Ce qui est le lui ». C. BLOCH & W. VON WARTBURG. Dictionnaire étymologique de la langue française. 6e éd. Paris. 1975. p. 364. et a rempli que avec jugement de valeur au caractère historique ou réel du récit. R. AIGRAIN. L'hagiographie. Ses sources et ses méthodes. Ann. Histoire. Poitiers. 1959. p. 177. ensuite le mot a été éprouvé et a désigné la lecture hagiographique. avant de prendre le sens d'écrit qui porte avoir un rôle religieux (G. FILIPPART. Les légendes latines et autres manuscrits hagiographiques. Turnhout. 1977. p. 21. note 1. Typologie des sources du moyen âge occidental. fasc. 24-25).
- (10) G. FILIPPART. op. cit. p. 120.
- (11) « L'abrégé dans la contemplation de leur [des saints] règle de vie (...) nous mesurons notre petitesse ».
- (12) R. AIGRAIN. op. cit. p. 130.
- (13) L. GENICOT. Descriptio canoniciam. Sur l'intérêt des textes hagiographiques dans Académia royalis de Belgium. De la cause des Lettres et des Sciences morales et politiques. 5e série. t. LI. 1965. p. 74.
- (14) G. FILIPPART. op. cit. p. 106.
- (15) Idem. p. 71.
- (16) SIGEBERT DE GENÈVOUX. Chronica. éd. L. BETHMANN. dans Monumenta Germaniae Historica (M.G.H.) Scriptores (SS.), tome V. Hanover. 1844. p. 324. n° 633. Vargo christi Roginula sanctitate claret in Galia. Charles De Smeyd nous dit qu'il s'agit de la plus ancienne mention connue de la sainte, elle est du début du XII^e s., date de la rédaction de la chronique (C. DESMET. Roger de dans Anglosaxo nationalisme. Paris. 1905. p. 588).
- (17) C. DE RIEMD. op. cit. p. 585.
- (18) GILLES D'ORVAL. Gestes episcoporum Leodiensium éd. J. HELLER. dans M.G.H. SS. tome XXV. Hanover-Leipzig. 1883. p. 331. 332. « Anno Domini 644. rgo Christ Roginula sanctitate claret in Galia et est sepulta in ecclesia Paule. sur laquelle voit H. SILVESTRE La Chronique de Saint Laurent Leodiensis où de Rupert de Deutz. Elle paraît Loir. 1952. pp. 30-32.
- (19) R. BAUDOT. Dictionnaire d'hagiographie. Paris. 1925. p. 551. qui renvoie le lecteur à l'article Rainolt e, sur la même page.
- (20) Idem.
- (21) W. LAMPEN. Roginula. dans Lexikon für Theologie und Kirche. 2e éd. (L.T.K.Z.). t. VIII. Freiburg. 1963. col. 970. cette forme nous est présentée sous la graphie, française du nom de la sainte « Roginula (ou Rainolt) ».
- (22) G. MASLATRY. Tableau chronologique et historique et de géographie pour l'étude et l'emploi des documents du moyen âge. Paris. 1930. col. 819.
- (23) Lettre de Hugues II (1077-1081) dans Annales historiques de France. vol. XXVII. t. IV. Description des sources et textes.
- (24) A. DIKENS. Le culte du saint Roginula et les phénomènes d'inconit. XI-XII^e siècles. dans La Brugnion rurale du moyen âge à nos jours. Bruxelles. 1965. pp. 47-65. Mélanges offerts à J.-J. HOEBANX. t. III. Librairie Bruxelles.
- (25) A. D. OOP. Inventaire des archives anciennes archéologiques du Brabant. tome I. Eglises collégiales Bruxelles. 1905. p. 155.
- (26) ADRIEN D'OUDENBOSCH. op. cit. col. 1183.
- (27) P. DIVAEUS. op. cit.
- (28) H. DELHAYE. Cité supra est la matrice hagiographique. Bruxelles. 1934. p. 13 (Subsidia hagiographica. 21).
- (29) Ann. Vers l'œuvre A. D. HAENENS. Les livres saints sont la matière première de l'hagiographie. dans Cahiers du Centre de la Vieillesse. 1988. p. 3. « La mémoire collective du diocèse considère la sainte comme la déesse du décalogue pour les chrétiens, à saint patron poète d'un art sacré, transmise à sa naissance » et p. 4. « En quant au départ de la sainte, J.-S. DU SOLLIER introduit la sainte sainte, transmise à la sainte, la sainte sainte ».
- (30) H. DELHAYE. Matrices des sources hagiographiques du moyen âge. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683. chap. II. Le travail du saint de la Vie de saint Roginula. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683.
- (31) Le travail du saint de la Vie de saint Roginula. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683.
- (32) ADRIEN D'OUDENBOSCH. op. cit. col. 1183.
- (33) H. DELHAYE. Cité supra est la matrice hagiographique. Bruxelles. 1934. p. 13 (Subsidia hagiographica. 21).
- (34) Ann. Vers l'œuvre A. D. HAENENS. Les livres saints sont la matière première de l'hagiographie. dans Cahiers du Centre de la Vieillesse. 1988. p. 3. « La mémoire collective du diocèse considère la sainte comme la déesse du décalogue pour les chrétiens, à saint patron poète d'un art sacré, transmise à sa naissance » et p. 4. « En quant au départ de la sainte, J.-S. DU SOLLIER introduit la sainte sainte, transmise à la sainte, la sainte sainte ».
- (35) H. DELHAYE. Matrices des sources hagiographiques du moyen âge. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683. chap. II. Le travail du saint de la Vie de saint Roginula. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683.
- (36) Le travail du saint de la Vie de saint Roginula. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683.
- (37) ADRIEN D'OUDENBOSCH. op. cit. col. 1183.
- (38) H. DELHAYE. Cité supra est la matrice hagiographique. Bruxelles. 1934. p. 13 (Subsidia hagiographica. 21).
- (39) Ann. Vers l'œuvre A. D. HAENENS. Les livres saints sont la matière première de l'hagiographie. dans Cahiers du Centre de la Vieillesse. 1988. p. 3. « La mémoire collective du diocèse considère la sainte comme la déesse du décalogue pour les chrétiens, à saint patron poète d'un art sacré, transmise à sa naissance » et p. 4. « En quant au départ de la sainte, J.-S. DU SOLLIER introduit la sainte sainte, transmise à la sainte, la sainte sainte ».
- (40) H. DELHAYE. Matrices des sources hagiographiques du moyen âge. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683. chap. II. Le travail du saint de la Vie de saint Roginula. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683.
- (41) Le travail du saint de la Vie de saint Roginula. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683.
- (42) ADRIEN D'OUDENBOSCH. op. cit. col. 1183.
- (43) H. DELHAYE. Cité supra est la matrice hagiographique. Bruxelles. 1934. p. 13 (Subsidia hagiographica. 21).
- (44) Ann. Vers l'œuvre A. D. HAENENS. Les livres saints sont la matière première de l'hagiographie. dans Cahiers du Centre de la Vieillesse. 1988. p. 3. « La mémoire collective du diocèse considère la sainte comme la déesse du décalogue pour les chrétiens, à saint patron poète d'un art sacré, transmise à sa naissance » et p. 4. « En quant au départ de la sainte, J.-S. DU SOLLIER introduit la sainte sainte, transmise à la sainte, la sainte sainte ».
- (45) H. DELHAYE. Matrices des sources hagiographiques du moyen âge. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683. chap. II. Le travail du saint de la Vie de saint Roginula. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683.
- (46) Le travail du saint de la Vie de saint Roginula. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683.
- (47) ADRIEN D'OUDENBOSCH. op. cit. col. 1183.
- (48) H. DELHAYE. Cité supra est la matrice hagiographique. Bruxelles. 1934. p. 13 (Subsidia hagiographica. 21).
- (49) Ann. Vers l'œuvre A. D. HAENENS. Les livres saints sont la matière première de l'hagiographie. dans Cahiers du Centre de la Vieillesse. 1988. p. 3. « La mémoire collective du diocèse considère la sainte comme la déesse du décalogue pour les chrétiens, à saint patron poète d'un art sacré, transmise à sa naissance » et p. 4. « En quant au départ de la sainte, J.-S. DU SOLLIER introduit la sainte sainte, transmise à la sainte, la sainte sainte ».
- (50) H. DELHAYE. Matrices des sources hagiographiques du moyen âge. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683. chap. II. Le travail du saint de la Vie de saint Roginula. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683.
- (51) Le travail du saint de la Vie de saint Roginula. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p. 683.
- (52) ADRIEN D'OUDENBOSCH. op. cit. col. 1183.
- (53) H. DELHAYE. Cité supra est la matrice hagiographique. Bruxelles. 1934. p. 13 (Subsidia hagiographica. 21).
- (54) Ann. Vers l'œuvre A. D. HAENENS. Les livres saints sont la matière première de l'hagiographie. dans Cahiers du Centre de la Vieillesse. 1988. p. 3. « La mémoire collective du diocèse considère la sainte comme la déesse du décalogue pour les chrétiens, à saint patron poète d'un art sacré, transmise à sa naissance » et p. 4. « En quant au départ de la sainte, J.-S. DU SOLLIER introduit la sainte sainte, transmise à la sainte, la sainte sainte ».
- (55) H. DELHAYE. Matrices des sources hagiographiques du moyen âge. Bibliothèque dans AA. SS. Jan. III. ou ci. p

- [illegible]

- (65) Du nom de Pèp n l'Ancien au de Landen (+ 879), maire du palais du roi Clotaire II et de son fils Dagobert I, possesseur de biens dans la Brabant, le Hesbaye et le Namurois. Il maria sa fille Begga à Arnoul, fr. de son ami saint Arnould, évêque de Metz vers 835. De cette union devait naître la maison des Flandres et la dynastie carolingienne. Cf. tableaux généalogiques dans P. RICHE op cit. p. 349, ou l'on voit que Pèp n est également le père de [sainte] Gertrude (+ 659) et dans L. VANDERKINDERE, op. cit., p. 137.
- (66) M. BACKX op cit. p. 82.
- (67) Voir L. VAN DER ESSEN op cit. p. 188.
- (68) Inscr. Nr. 60. Agnoscimus (187 sur. c. 1270), de Aion curia (562-87 cop. 10e s.). In Aionis curia (1070 cop. 13e s. Inscr. Nr. 60). Agnoscimus (187 sur. c. 1270), de Aion curia (562-87 cop. 10e s.). In Aionis curia (1070 cop. 13e s. Inscr. Nr. 60).
- (69) Agnoscimus (187 sur. c. 1270), de Aion curia (562-87 cop. 10e s.). In Aionis curia (1070 cop. 13e s. Inscr. Nr. 60).
- (70) Agnoscimus (187 sur. c. 1270), de Aion curia (562-87 cop. 10e s.). In Aionis curia (1070 cop. 13e s. Inscr. Nr. 60).
- (71) Agnoscimus (187 sur. c. 1270), de Aion curia (562-87 cop. 10e s.). In Aionis curia (1070 cop. 13e s. Inscr. Nr. 60).
- (72) Agnoscimus (187 sur. c. 1270), de Aion curia (562-87 cop. 10e s.). In Aionis curia (1070 cop. 13e s. Inscr. Nr. 60).
- (73) J. HERBILLON Toponymes belgiques, dans Bulletin de la commission royale de toponymie & dialectologie (B.T.D.), t. XL, 1956 p. 27 «En wallon on minorique s'est allai en ebn», aphérèse de A- prps pour une préposition». Voir également J. HERBILLON Les noms des communes de Wallonie, Bruxelles, 1956, p. 81.
- (74) En 640, au décès de Pèp n de Landen, Arnoul se consola de sa veuve, l'in de l'ordre un petit monastère aux ses terres de Nivelles. Elle s'est installée à Nivelles avec sa fille Gertrude âgée de quatorze ans. P. RICHE, op cit., p. 31.
- (75) Idem p. 28.
- (76) Idem pp. 31-32.
- (77) Saints prieviers et guérisseurs en Ardenne caenneg d'exposition. Musée en Piconrue, Bastogne, 1986, p. 108.
- (78) Ibidem, et P. RICHE op cit., p. 31.
- (79) L. VAN DER ESSEN op cit., p. 187.
- (80) Le chos eu piéron de l'adolescent, Ebroin renforce une fois encore l'ancrage historica de la Vita sans doute lors puvier qui que ce soit. L'«Ebroin» non é hétéro et tyrannique, lui exclusivement mara cu palas du Neustria de 659 à 681 date à laquelle il fut assassiné. Mais contrairement à ce que suggère P. MOUREAU (op cit., pp. 24-25), aucun élément ne nous permet d'en être argument afin d'autoriser celle légende.
- (81) L. VAN DER ESSEN, op cit. p. 187.
- (82) Saints protecteurs, op cit., p. 108.
- (83) E. DE MOREAU Histoire de l'Eglise en Belgique Tome I La formation de la Belgique chrétienne des origines au milieu du Xe s. 2e éd., Bruileries, 1945, p. 196.
- (84) L. VAN DER ESSEN op cit. p. 188.
- (85) Cf. M. BACKX op cit., p. 126.
- (86) L. VAN DER ESSEN op cit., p. 187.
- (87) «Hugues, f. J. après f. f. Mux spolie, nec est Christi agnoscimus amore lingeo» AA.SS., Julii, III, p. 667.
- (88) Né à Wavre, le 12.1.1899, ordonné prêtre le 06.1925, il fut prêtre à Incurat du 10.11.1945 au 27.1.1991 avant de se retirer à Rotsbeek-La. Annuaire de l'Archevêché de Malines-Bruelles-Malines, 1979, p. 411. Il est décédé en 1980. Il est l'auteur d'une brève monographie (six pages) Sainte Regimilde d'Incurat, Incurat, mai 1954. Il rédigea celle-ci peu après l'inauguration de la nouvelle chapelle de la sainte en vue d'en perpétuer le souvenir à l'émanère de ses prédécesseurs (cf. infra, notes 99 et 100).
- (89) «Jon Ach VERSTETTER, abbé de 1936 à 1962» A. D'HAENENS, L'Abbaye de Parc à Haverlee, dans Monasticon belge, tome IV, Province de Brabant, 1er volume, Liège, 1964, p. 327.
- (90) AA.SS., Julii, III, p. 668.
- (91) «Un pied de Louvain, en usage, du Telenno à Wavre, valait 0.285512 m.» M. VAN HAUDENARD, Anciens poids et mesures du Brabant, dans Foix ore brabant, n° 58-59, Bruxelles, 1931, p. 280.
- (92) Voir supra les documents photographiques.
- (93) Terme wallon désignant une niche de saint.
- (94) Suite à l'incendie qui ravagea l'église Saint Pierre en 1599 (Cf. AA.SS., Julii, III, p. 664), «le reliquaire contenant les restes de Regimilde a été détruit. Seul un fragment des maxillaires inférieurs resté, c'est celui-là même qui est posé en procession jusqu'à la fontaine pour y être plongé afin d'en tirer l'eau. C'est ainsi le cas sévèrement que la dévotion à Regimilde s'est déplacée de l'église vers cette fontaine.
- (95) L'hagiographe wallonne ajoute en «l'orthographe Feller» :
La charte de l'abbaye de l'église appartient à la zone du centre-wallon (journalistes). Sur la dialecte wa on est habançon.
voir J.-J. GAZIAUX
et l'âge précédemment les pages 45 à 125 «Le parler wallon au pays de Jodoigne» Louvain-la-Neuve, 1987.
- (96) À une époque où se forme l'État connu certains compagnons, pèlerins et processions furent l'occasion pour toutes et tous de former avec une quelconque latinité et bonté. C'était une fête, non pas la fête de l'école, mais une fête de la terre, mais un moment particulier du chaos, chacun pouvait s'immerger dans la communauté, dans le groupe. Et là, au milieu d'hommes et de femmes, pour un instant rassemblés par le même projet, dans la même émotion. Et ensemble poser les mots de la tradition. So concilier avec les lettres ancestrales. So rassembler sous le même projecteur. A. D'HAENENS, Le pèlerinage, une savoir d'enfance, du filé et de l'âme, Louvain, 1981, p. 3. Publié par le Centre de Recherches pour la Communication en Histoire, C.R.C.H., n° 13.
- (97) Du minar, on peut lire (idem, voir supra note 84).
- (98) Cette épigone du don de l'écu semble avoir été ajoutée à la légende de Regimilde au cours du XIXe siècle au vu de connaissances de l'anecdote. On avait pu hélas à noter le corlier. Aucune notice postérieure ne la mentionne quant à son origine. Cependant les plus vieux du village narrent celle des témoins que j'ai rencontrés ont dû leur avoir transmis l'histoire. Un fait qu'il faut biographier ne relève et que leurs positions de la légende de Ste Elisabeth de Hongrie qui lui met en rose les amonnes qu'elle dissimule lorsque son mari la supplie dans l'extase de sa charité. voir aussi, infra note 100.
- (99) Joseph VAN PEE est né à Nivelles, le 18.3.1884, ordonné prêtre le 6.1.1909. «Je devrai la paroisse d'Incurat du 30.10.1918 au 30.07.1940 (Annuaire officiel de l'Archevêché de Malines-Malines, 1940, p. 440). Il est décédé à Basewavre, le 12.1.1963 (idem 1964, p. 329).
- (100) Le curé VAN PEE semble avoir joué un rôle important dans la pérennité de la légende de Regimilde. Et si rien ne nous permet d'avancer avec certitude qu'il ait été à la page des anecdotes qui la traduisent orale fait servir, il est sûr qu'en faisant circuler un résumé de la Vita au sein de la communauté paroissiale dès les premières années de son pastoral, il a certainement contribué à freindonner à la légende de nouvelles et solides bases. En 1937, P. MOUREAU écrit que les «plus vieux du village» qu'il a rencontrés «doivent» leur information de leurs ancêtres (voir note 86). Il s'agit évidemment d'une impression de l'auteur, sans plus. Or, à cette date, le curé VAN PEE a mené le cube depuis vingt ans déjà. S'agit-il de la source des «plus vieux» qui collectent elle-même l'anecdote? Nul ne sait.
- (101) AA.SS., Julii, III, p. 667, v. 18-19.
- (102) H. VANHOEBROECK L oralité, dans Un passé pour 10 millions de Belges. Bibliocasse de arts sciences et techniques, tome 275, Bruxelles, 1985 (Art-Histoire).
- (103) Du même au titre du Livre.
- (104) L'oralité étant l'ensemble des procédures auxquelles l'homme recourt pour s'informer par la parole. A. D'HAENENS, Oralité, histoire et mémoire collective. De la relation occurrentiale à la tradition et à l'histoire orales, dans Cahiers de l'Age, n° 75/76, Bruxelles-Liège, 1983, p. 16.
- (105) A. D'HAENENS, Les corps saints, op cit. p. 8.
- (106) La scriba lui est l'écrit devenu moyen de communication sociale privé. A. dans la société globale Jean LOUISSE cité par A. D'HAENENS, Oralité, op cit. p. 15, note 7.
- (107) A. D'HAENENS, Culture, tradition et transmission orales au moyen âge Pour une étude systématique de l'oralité occidentale, Louvain, 1984, p. 2 (Centre interuniversitaire d'Histoire de l'Écriture, C.H.E.C., n° 12).
- (108) Idem, La texte trace de l'antériorité scribale, de l'écrit comme document historique, Louvain-la-Neuve, 1980, p. 28 (C.H.E.C., n° 16).
- (109) A. D'HAENENS, Oralité, op cit., p. 18.
- (110) J.-P. THUILLIER, Histoire orale et ethnologie quelle histoire pour mémoire?, dans Cahiers de l'Age, n° 75/76, Bruxelles-Liège, 1983, p. 16.
- (111) D. VOLDMAN, L'histoire orale et l'histoire des femmes, dans Cahiers de l'Age, n° 75/76, Bruxelles-Liège, 1983, p. 27.
- (112) A. D'HAENENS, En passant de l'ère scribale à l'ère électronique que deviennent les mémoires collectives? Louvain-la-Neuve, 1987, p. 289 (C.B.C.H., n° 23).
- (113) Cf. note 57.
- (114) A. D'HAENENS, La texte trace, op cit., p. 29.
- (115) Idem p. 32.
- (116) Idem p. 41.
- (117) Idem, Des traces pour construire nos mémoires dans «Clés pour une histoire de Belgique» Un passé pour 10 millions de Belges, Bruxelles, 1985, p. 1 (Aria Historica).
- (118) Idem, Pour une autre histoire Éléments pour une théorie de la trace, Louvain, 1980, p. 4 (C.B.C.H., n° 5).
- (119) Idem p. 7.
- (120) Idem p. 8.
- (121) «L'écriture conserve les archives» et «archives».
- (122) D. BELIN, Souverances Folkies-Caves, 1 Ses habitants (1750-1950), Wavre, 1983, p. 2.
- (123) A. D'HAENENS, La texte trace, op cit., p. 48.
- (124) J.-P. THUILLIER op cit., p. 10.
- (125) A. D'HAENENS, L'école primario dans la longue durée (occidentale) dans L'école primario en Belgique depuis le moyen âge, catalogue d'exposition, C.G.E.R., Bruxelles, 1986, p. 8.

«Les Pépinides et leur famille»

par J. GAUZE

Si la généalogie, dit A. Verhaegen, est sans doute le petit côté de l'Histoire, elle n'est point pour cela dépourvue d'intérêt, il semble qu'il ne soit de si minime sujet historique pourvu qu'on le traite consciencieusement, qui ne présente quelque utilité.

Les Livres Saints, eux-mêmes, nous invitent sans cesse à tirer du passé un enseignement pour le présent et pour l'avenir.

«Faisons l'éloge des hommes illustres et des pères de notre race, en eux le Seigneur a opéré de glorieuse merveille.»

Mais l'Histoire charrie bien des «on dit» des «à peu près» et même pas mal de légendes.

Qui donc nous en débarrassera, sinon ces sciences auxiliaires dont la généalogie n'est pas la moindre.

Bien entendu, il n'est pas question des «Pépinides» en général, elle nécessiterait des centaines de pages.

Nous voudrions simplement faire connaître dans les grandes lignes, ce que fut l'illustre maire du Palais «Pépin le vieux dit de «Landen» lieu où il serait né, ou tout au moins il aurait habité avec sa famille.

Les «Annales Mettensis» disent que Pépin était de race noble, fils unique du Duc Carloman, grand propriétaire terrien, foncier, de ce «pagus hesbaniensis» petit-fils de Charles, comte en Hesbaye dans le pays de Liège, et, d'Ermengarde.

Il serait né vers 580, vraisemblablement à Meldert, il épousa Itte (Ste) ou Iduberge, fille d'un comte aquitain, ses parents possédaient d'immenses propriétés.

Le R.P. Bolland affirme que Pépin fut fait Duc de Brabant et Maire du Palais en Austrasie sous les règnes des rois Clotaire II, Dagobert Ier et Sigebert.

Ils eurent trois enfants: Grimoald, Begge et Gertrude (Stes). Pépin mourut en 639 le 21 février, quelques auteurs donnent comme date du décès de Pépin 640 ou encore 646, n'ont-ils pas confondu date du décès avec celle du transfert de ses restes à Nivelles en 646?

Nous préférons conserver 639, ce n'est que plusieurs années après la mort de son époux que Itte vint s'installer dans sa propriété de Nivelles, où elle fonda un monastère vers 647 sur le conseil de St. Amand, alors évêque de Tongres-Maestricht.

Pépin est considéré comme «Bienheureux» et était jadis honoré, à Nivelles, le 21 février.

Si on ne connaît aucun frère à Pépin de Landen, il avait une sœur nommée Waldrade, disent certains auteurs, épouse de Walchise. De leur

union serait né Gualchisius, lequel eut pour fils Wandregiselus. Certains auteurs pensent et même disent que Waldrade serait tante et non la sœur de Pépin de Landen, et, par contre que Amalberge que l'on croit être sœur de Pépin ne serait qu'une nièce et quelle se serait mariée à un certain Wigérius et que ce mariage donna:

- a) Emebertus, qui devint évêque de Cambrai.
- b) Gudula, patronne de Bruxelles.



Pépin le Bref

c) Reyneldis, patronne de Saintes (Brabant).

d) Pharaïdis.

Nous verrons plus loin qu'il faut s'en tenir à ce qui suit: Il existe plusieurs preuves, et les «Acta Sanctorum Bollandis» en signale deux:

a) Wigérius, mari ou beau-fils d'une sœur de Pépin de Landen.

b) Wigérius épousa une fille de la sœur de Pépin appelée Amalberge. Ils eurent les enfants cités ci-dessus.

S'agit-il vraiment d'une sœur de Pépin qui aurait épousé Witger, sans doute puisque nous trouvons dans la «Vita Gudulis» que celle-ci était fille de Witgérius, sa mère s'appelait Amalberge, et, aussi Ste Gudule née de la sœur de Pépin de Landen Amalberge.

Que sait-on de l'épouse de Pépin: Itte ou Iduberge? Princesse d'Aquitaine, on ne connaît pas bien quels étaient ses parents; son père était, dit-on, comte d'Aquitaine? En tout cas, c'est ce que mentionne l'ouvrage «Catholissime» en ces termes: «Iduberge, princesse d'Aquitaine» elle naquit en cette région de France en 592, elle fut donnée en mariage à Pépin vers 610; elle dédéra à Nivelles, le 8 juin 652.

De son mariage vont naître, non seulement Grimoald, Begge et Gertrude, mais d'illustres générations pépinide et carolingienne; dans les «A.S.B.» au 8 mai, on déclare «Iduberge de haute noblesse, et, dans la «Vita Modoaldus, évêque de Trèves, écrite au XII^e S. on dit: Sa sœur était Itte épouse de Pépin de Landen.

Parlons à présent des enfants:

1) **Grimoald:** né vers 615 devint maire du palais après la mort de son père, sous le règne de Sigebert II.

Son administration ne fut cependant pas des plus heureuses, et, il périt en prison par ordre de Clovis II, roi de Neustrie parce qu'il avait détrôné le jeune roi Dagobert II, et, tenté de mettre son propre fils à sa place. Cette tentative, un moment réussie, échoua finalement et Grimoald fut mis à mort ainsi que son fils Childebert encore enfant (+ 656).

Grimoald fut inhumé à Jupille.

2) **Begge (Ste)** est née en 622; elle épousa Ansegise, fils de St. Arnould. Ansegise n'était pas Maire du Palais, mais intendant des Domaines Royaux et gouverneur d'une province; il mourut assassiné en 673 au cours d'un jour de chasse. Son union avec Begge donna un fils Pépin surnommé «de Herstal» nous en reparlerons ci-dessous.

Devenue «veuve» Begge résolut de se consacrer à Dieu et de mener une vie pénitente et retirée.

Elle fonda le monastère d'«Andenne-sur-Meuse» dans le genre de celui de sa sœur Gertrude, on attribua à Begge l'institution des «Béguines»; elle mourut de la mort des justes le 17-12-698, et, fut inhumée à Andenne; elle reçut, par la suite, comme sa mère et sa sœur les honneurs de la Sainteté.

C'est du mariage d'Ansegise avec Begge que devaient naître la maison des pépinides et la dynastie Carolingienne.

3) Gertrude (Ste)

Deuxième fille et troisième enfant de Pépin de Landen, Gertrude naquit vraisemblablement à Landen, en 626.

14 ans après sa naissance, elle perd son illustre et vénéré père Pépin, elle s'attacha, alors, à sa mère devenue «veuve» en gardant le précepte de l'apôtre qui ordonne aux enfants de se soumettre en tout à leurs parents: «Enfants obéissez en tout à vos parents».

C'est dans cette sublime pensée que Gertrude donnait tous ses soins, et qu'elle cherchait à imiter son sage esprit mûri par l'expérience.

Dès son plus jeune âge elle avait décidé de se consacrer à Dieu; sollicitée en mariage par un noble Seigneur, elle refusa catégoriquement cette offre.

En 647 elle se consacra définitivement à Dieu avec sa Sainte Mère, et, sur le conseil de St. Amand elles fondèrent un monastère à Nivelles; elle embrassa ainsi la vie religieuse, et, quelques années après elle devint la lère abbesse ayant sous son obédience deux communautés composées à la fois d'hommes et de femmes.

Ste Gertrude aimait à fréquenter les églises, servait les pauvres comme elle le pouvait, elle ouvrait son cœur à toutes les inspirations divines.

Par générosité, elle dota maintes paroisses, et, particulièrement notre antique collégiale à laquelle elle légua son nom mémorable.

Elle décéda le 17 mars 659, et, fut inhumée «d'abord dans une vieille grotte située dans sa propriété de Nivelles ensuite l'abbesse Agnès (3^{ème} abbesse du monastère la fit relever de terre et inhumer sous l'autel dans l'église St Pierre (Ville S.), dans l'église primitive de Nivelles, laissant à sa nièce Wilfetrude la direction du monastère.

Gertrude reçut les honneurs de la canonisation par décret du pape Honorius III (1216 - 1227) le 6 octobre 1221.

Son tombeau, toujours visible fut découvert dans le sous-sol de la collégiale (partie mérovingienne) au moment des fouilles y effectuées après les bombardements de la ville, le 14-5-1940.

WILFETRUDE (Ste) (1)

Fille de Grimoald, maire d'Austrasie depuis la mort de Pépin, sœur aînée du petit Childebert, nièce par conséquent de Ste Gertrude, elle lui succéda après sa mort et régna sur l'abbaye de Nivelles jusqu'en 669.

Elle opposa de la résistance à l'acceptation de la crosse de sa Tante «Coactam»; forcée, elle s'y résigna.

(1) Malgré les nombreuses confusions, nous n'avons pas leu le nom de l'épouse de Grimoald, père de Childebert. On sait, qu'après l'assassinat de son époux, elle fut recueillie et élevée par un seigneur, lequel était, par la suite, devenu un monastère par suite d'un certain Frodoald.

Sainte Gudule avec la cathédrale à l'arrière-plan (gravure sur cuivre par Harrewijn, 1743)



Le biographe n'en donne d'autres raisons que ses 20 ans.

Sujette à de nombreuses difficultés, mort de sa Tante, assassina de son frère et de son père ; par ressentiment contre son père, des rois, des reines, voir des prêtres poussés en réalité par la cupidité, voulurent arracher la jeune abbesse à ses nouvelles fonctions, par persuasion d'abord, plus tard par violence.

Quel drame douloureux de famille s'est déroulé pendant la décade du gouvernement de Wilfrude.

Le portrait moral, qu'un brave moine nous trace d'elle à cette époque (Villes) nous laisse entendre que ses vertus avaient dominé ses malheurs et qu'il la tenait elle aussi pour une Sainte.

Écoutons-le « elle avait un visage serein, elle était aimée de sa famille religieuse, douce envers les esprits soumis, ferme envers les superbes, pieuse envers ses parents, ne manquant jamais à la charité envers le prochain ».

Si il y eut une consolation adoucissant les misères de sa malchanceuse vie, c'est d'avoir vu, de son vivant, sa Sainte Tante glorifiée par ses miracles.

C'est entourée des servantes spirituelles de Dieu, pleine d'espoir et de confiance en Lui qu'elle Lui remis joyeusement son esprit, c'était le 9 des calandres de décembre. (23-11-669)

Les fouilles de 1941 ont permis de découvrir au sous-sol de la collégiale à Nivelles, son cénotaphe dont la forme prolongée d'un demi cercle, réservé à la tête, ne reparait plus après le Vile s. Elle fut canonisée comme sa Tante Gertrude.

Pépin de Herstal :

Pour compléter cette illustre famille que fut les « Pépinides », il faut parler de Pépin, dit de Herstal, fils d'Ansegise et de Begge.

Il naquit, croit-on, à Chèvremont, sur-la-Vesdre, où son père paraît avoir habité.

Il fixa sa résidence à Herstal, puis à Jupille.

Seul descendant mâle de Pépin de Landen, après la mort de Grimoald, et, du fils de celui-ci, Childebert, il recueillit l'immense fortune territoriale de son aïeul et les nombreuses possessions, parmi lesquelles se trouvait Nivelles.

Pépin de Herstal eut la gloire de raffermir la monarchie franque si souvent ébranlée par la guerre civile et d'en reconstituer l'unité. Il est le premier Maire du palais qui se soit fait un nom comme chef militaire.

Il eut à lutter contre Ebroïn, maire de Neustrie lequel voulait étendre son pouvoir sur l'Austrasie, il fut vaincu à Lencolac en 680.

La victoire de Tertry, en 687, lui valut d'unir à son rôle de maire du palais d'Austrasie, celui de maire de Neustrie et d'obtenir le titre de « Duc des Francs ».

Pépin favorisa l'extension du christianisme, il fit pour la religion et pour l'église des choses qui doivent imposer silence à ceux qui voudraient charger sa mémoire du reproche d'impiété et d'immoralité.

Il couvrit de sa protection tous les missionnaires qui s'introduisaient chez les peuples du Nord pour y prêcher la Foi.

Ce fut sous l'influence de cette double pensée, extension du Christianisme et de la civilisation à la Romaine, qu'il épousa une femme aquitaine nommée Plectrude dont il eut deux enfants, Drogon qui mourut en 708 et Grimoald qui sous le contrôle de son père géra la mairie du palais de Neustrie et périt assassiné en 714.

Ayant répudié Plectrude après quelques années de mariage, Pépin épousa une autre femme nommée Alphaïde dont il eut Hildebrand et Charles.

Cette femme mourut à Orp-le-Grand, son tombeau renfermant ses restes y fut découvert en 1618.

Pépin de Herstal mourut à Jupille le 16-12-714, laissant le pouvoir à son fils Charles, que l'Histoire nommera «Charles Martel».

Charles (Martel)

Duc d'Austrasie, fils naturel de Pépin de Herstal et père de Pépin le Bref, naquit en 659 à Andenne-sur-Meuse.

Il fut enfermé dans une prison par Plectrude, devenue veuve, toutefois il parvint à s'échapper.

Paraissant au milieu des leudes austrasiens, effrayés des soulèvements qui marquèrent la mort de Pépin, ceux-ci ne tardèrent pas à le proclamer leur chef et Duc.

Se mettant à la tête de ses compatriotes, il décida de défendre sa dignité nouvelle, il réalisa un véritable tour de force en enfonçant successivement tous les ennemis; les Neustriens à l'Amblève en 716, à Vincy en 717, à Soissons en 719; les Saxons et les Frisons de 719 à 738, les Aquitains en 720, les Alamands en 730 etc... —

La Bavière reçut également la visite de ses armées en 725 et 728. Il livra tant et tant de batailles, que non seulement il reconstitua l'unité du royaume, il accrut aussi largement le rayonnement de la puissance franque et mérita le nom de «Martel» car il avait frappé ses ennemis avec sa terrible «francisque» comme un forgeron bat l'enclume avec le marteau.

Il rendit des services considérables à la cause de la chrétienté en Europe, et, reçu du pape Grégoire III les titres de «Patrice et Consul».

Il songea aussi à l'avenir de sa famille en transmettant, sans opposition, ses pouvoirs à ses fils Carloman et Pépin.

C'est au retour d'un pèlerinage à St Denis qu'il mourut d'une attaque de fièvre violente, à Quercy-sur-Oise, le 22 octobre 741. Charles avait été marié deux fois :

1 — à Rothrude (+ 724) dont il eut deux fils Carloman et Pépin, et une fille nommée Hiltrude.

2 — Suanilde ou Sonnischilde dont il n'eut qu'un fils : Grippol.

Outre ses femmes légitimes, Charles eut plusieurs maîtresses qui lui donnèrent trois fils :

Remi, qui devint archevêque de Reims.

Bernard, père de St Adémard, abbé de Corbie.

X — qui n'est connu dans l'histoire que pour avoir été le père de Fulrad, abbé de St Denis.



Saint-Arnulfus

Pépin (le Bref)

Descendant direct de Pépin de Landen, Pépin fut maire du Palais, prince et Duc puis Roi des Francs.

Il naquit à Jupille en 714; il était fils de Charles Martel et de Rothrude.

Après que son frère Carloman se fut retiré du monde, fatigué de gouverner, et retiré dans un couvent de Rome, puis au Mont-Cassin, il lui fut facile de reléguer dans un monastère l'inutile roi mérovingien Childéric III et de se substituer à lui. Avec l'approbation du pape, il devint ainsi seul maître du royaume des Francs.

Il fut sacré Roi par St Boniface, légat apostolique à Soissons, en compagnie de son épouse, en 751.

Pépin fit une guerre à mort aux Aquitains. Il soutint la christianisation des vastes centres de l'Allemagne centrale et l'organisation ecclésiastique de nos régions.

A ce propos le Concile de «Lepines» (aujourd'hui Estinnes près de Binche) présidé par St Boniface en 743 est demeuré célèbre dans nos annales.

Pépin avait à cet endroit une résidence dont quelques vestiges subsistent encore de nos jours.

Il s'occupa surtout des misères de l'Eglise, c'est aussi sous son règne qu'une loi attribua à la femme un droit équivalent à celui de l'homme.

Pépin n'avait qu'un désir, mettre de l'ordre dans son Royaume. Revénant vainqueur de ses conquêtes, mais malade, et, brisé par la fatigue, il partagea son royaume entre ses deux fils Charles et Carloman; il mourut le 24 septembre 768 et fut enterré à St Denis.

Né à l'aurore de la civilisation de nos régions, Pépin fut supérieur à son siècle, obligé de livrer de nombreuses guerres, il ne se dévoua pas moins aux œuvres de paix, il se montra constamment généreux envers ses adversaires.

Grand par lui-même, il paraîtrait plus grand encore s'il n'avait eu pour fils Charlemagne.

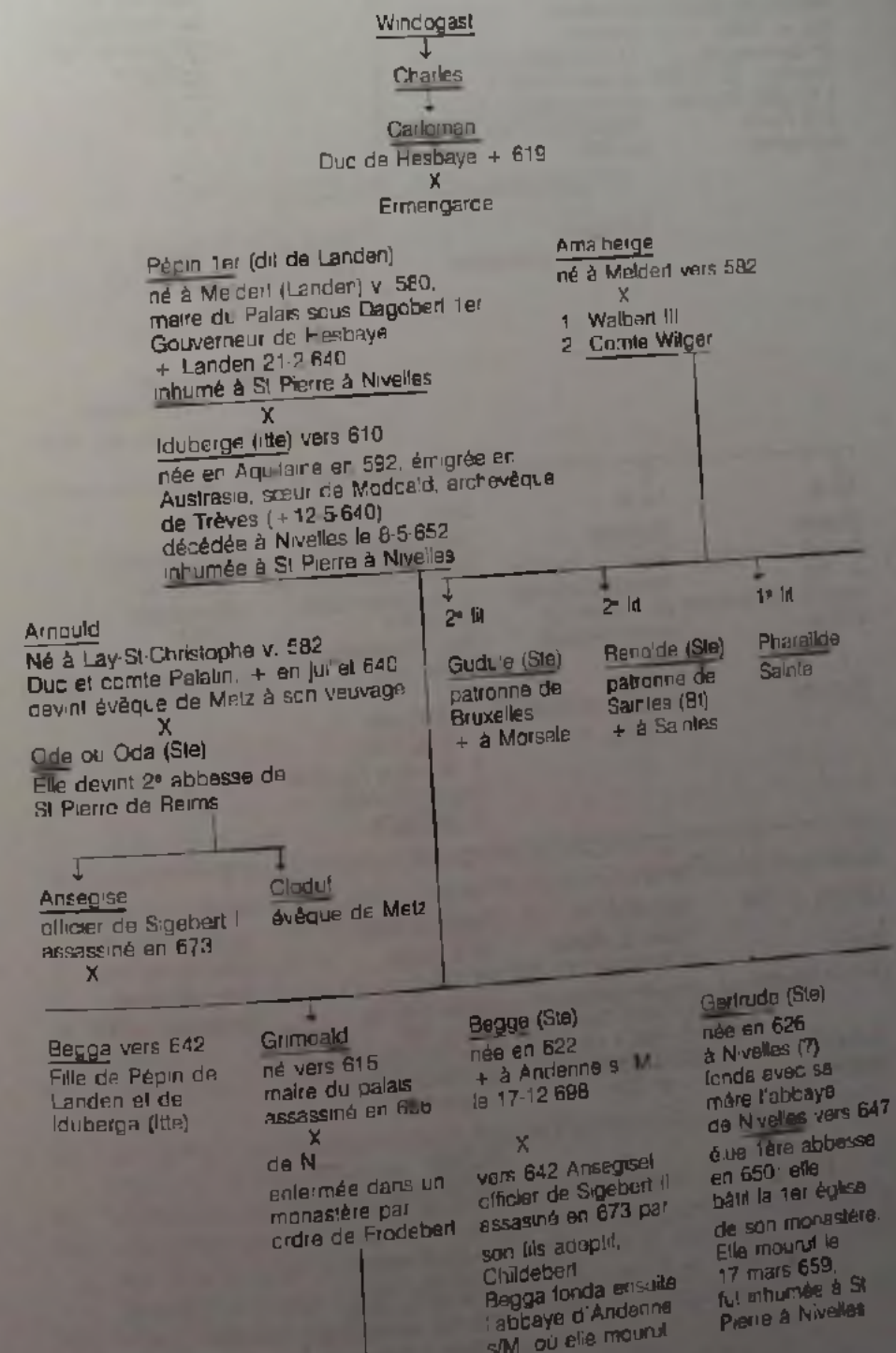
Il avait épousé une fille de Héribert, comte de Laon et de Bertrade. Cette Berthe au long pied, dont il eut deux fils: Carloman (+ à Salmacy) lequel avait épousé Gerberge de Germanie, et, Charlemagne. Il eut, par ailleurs d'autres enfants;

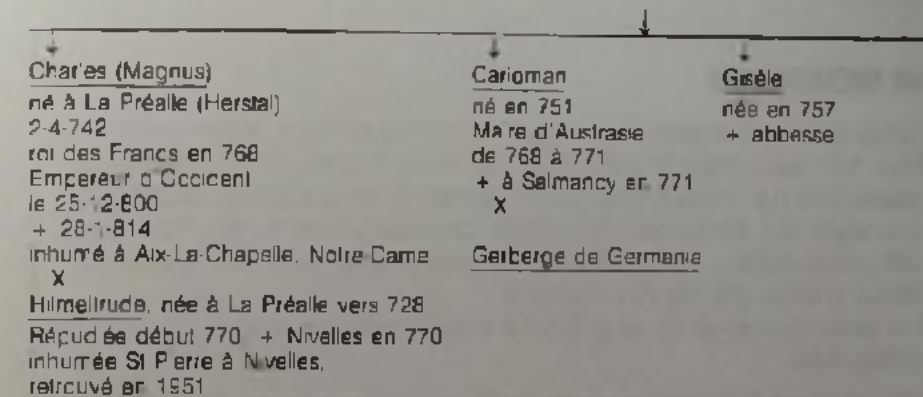
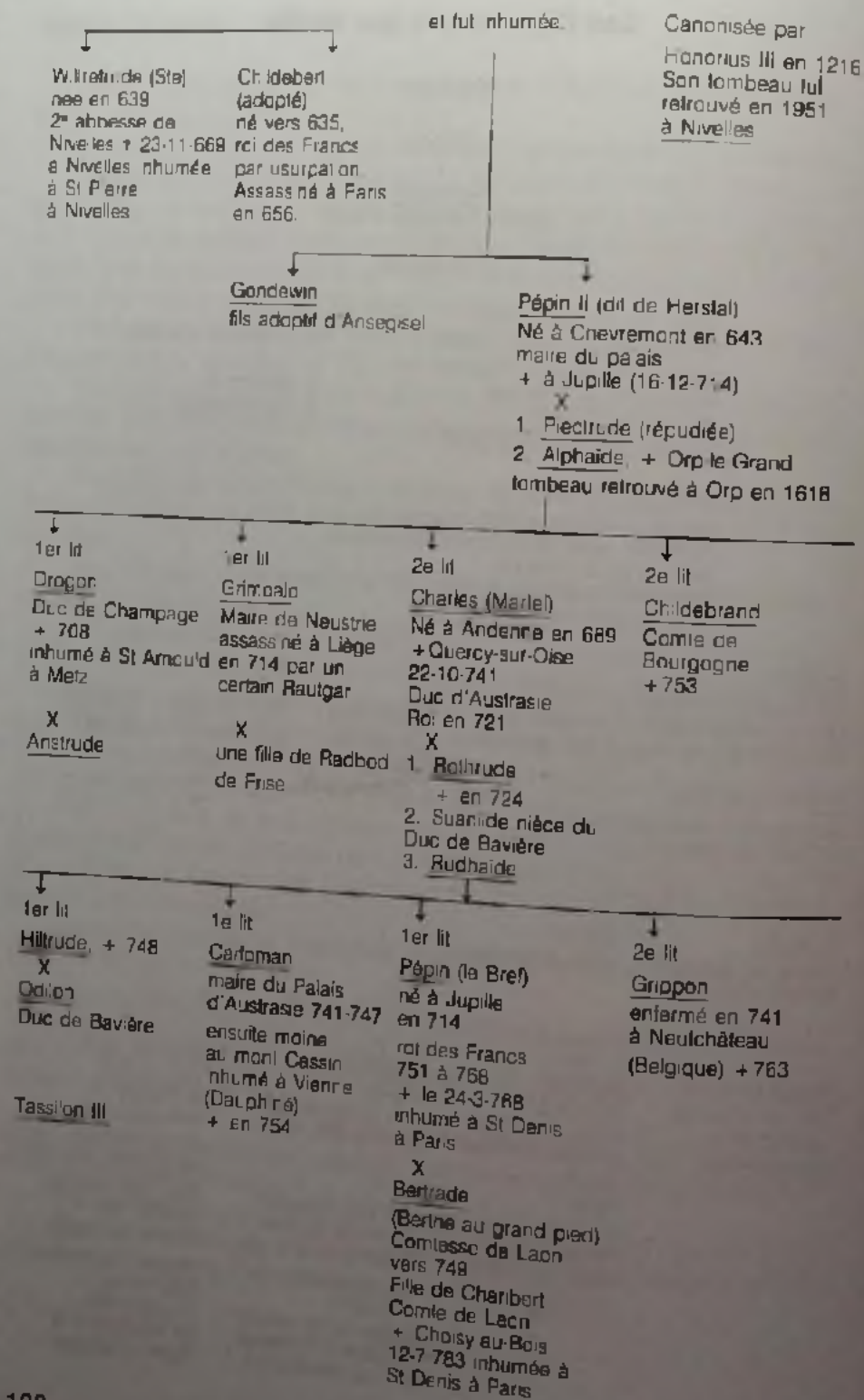
Pépin, mort en bas âge, Gisèle qui devint abbessse; Rothaïs et Adelaïde, toutes deux mortes en célibat; Hélène, duchesse d'Agremont-sur-Rhin et peut-être Floriane?

Son épouse reçut, comme lui, sa sépulture à St Denis, le 12-7-783.

C'est donc ainsi par les Pépinides, maires du Palais que fut faite la liaison des Dynasties Mérovingienne et Carolingienne.

Les Pépinides et leur famille





BIBLIOGRAPHIE

1. «Ecclesiastique» XLIV — 1-2.
2. «Annales de Metz.»
3. «Le Pays de Hesbaye» (Liège).
4. «Vita Gertrudis.»
5. «Acta Sanctorum Bollandistes» T. III-1921.
6. «Vita Gertrudis» Cf. Acta Gertrudis dans «Commentarius Praevius» à propos du Bienheureux Pépin de Landen.
7. «Vita St Arnould.»
8. «Vita Reynaldis et Gudula (Sies).»
9. «Sainte Gertrude» par A.F. Stocq (abbé et inspecteur d'oc.
10. «Acta S.S. Belg. Selecta» par Smet T.V. — 70 à 125
11. «Pépin de Landen et Ste Begge» par l'abbé René Blouard. Namur 1958
12. «Les Rois et Gouvernements de la France» Cf. Cahiers de l'Histoire N° 1 Paris, janvier 1960.
13. «Histoire des Evêques de Metz» par Meurisse.
14. «Biographie d'Arnould par un moine contemporain à la demande de Chlodulphe évêque de Metz et fils de St Arnould». Cf. «Acta Sanctorum» par Dom Mabillon O.S.B. vol. 2 p. 149/150.
15. «Des Maires du Palais à une Famille du XXe S.» (Ville-XXe S.) par Jh. Gauze (Nivelles - 1959)

IN MEMORIAM

Nous avons le regret de vous annoncer que notre fidèle collaborateur, Monsieur Marcel VAN HAMME, nous a quitté. Eminent historien, passionné par l'histoire de notre capitale, il nous a laissé de précieux ouvrages sur Bruxelles «Bruxelles, de bourg rural à cité mondiale», «Bruxelles jadis», ainsi que de nombreux articles dont nos revues sont fières d'avoir été les dépositaires.

La rédaction de la revue présente à sa famille ses plus sincères condoléances.

Le numéro 273 du «Brabantse Folklore» contient les articles suivants:

ARTIKELS

Volksgebruiken i.v.m. de levensloop tijdens het interbellum in Ternal. Deel II: Liefde en Huwelijk, door Machteld WILLEMS.

De familie Van 't Sestich en haar huis aan de Naamse straat in Leuven, door Gilbert THEYS

De pachthoeven van de Brabantse Witherenabdij Tongerlo in de achttiende eeuw, door Guy DEJONGH

MEDEDELINGEN

De identificatie van een portret van Maria Magdalena van Spoelberch, door Leo VAN BUYTEN.

Wilfried Grauwelaprijs voor Volkskunde 1992.

LEESTAFELNIEUWTJES

De geschiedenis van Oirschot, door Michiel VERWEIJ.